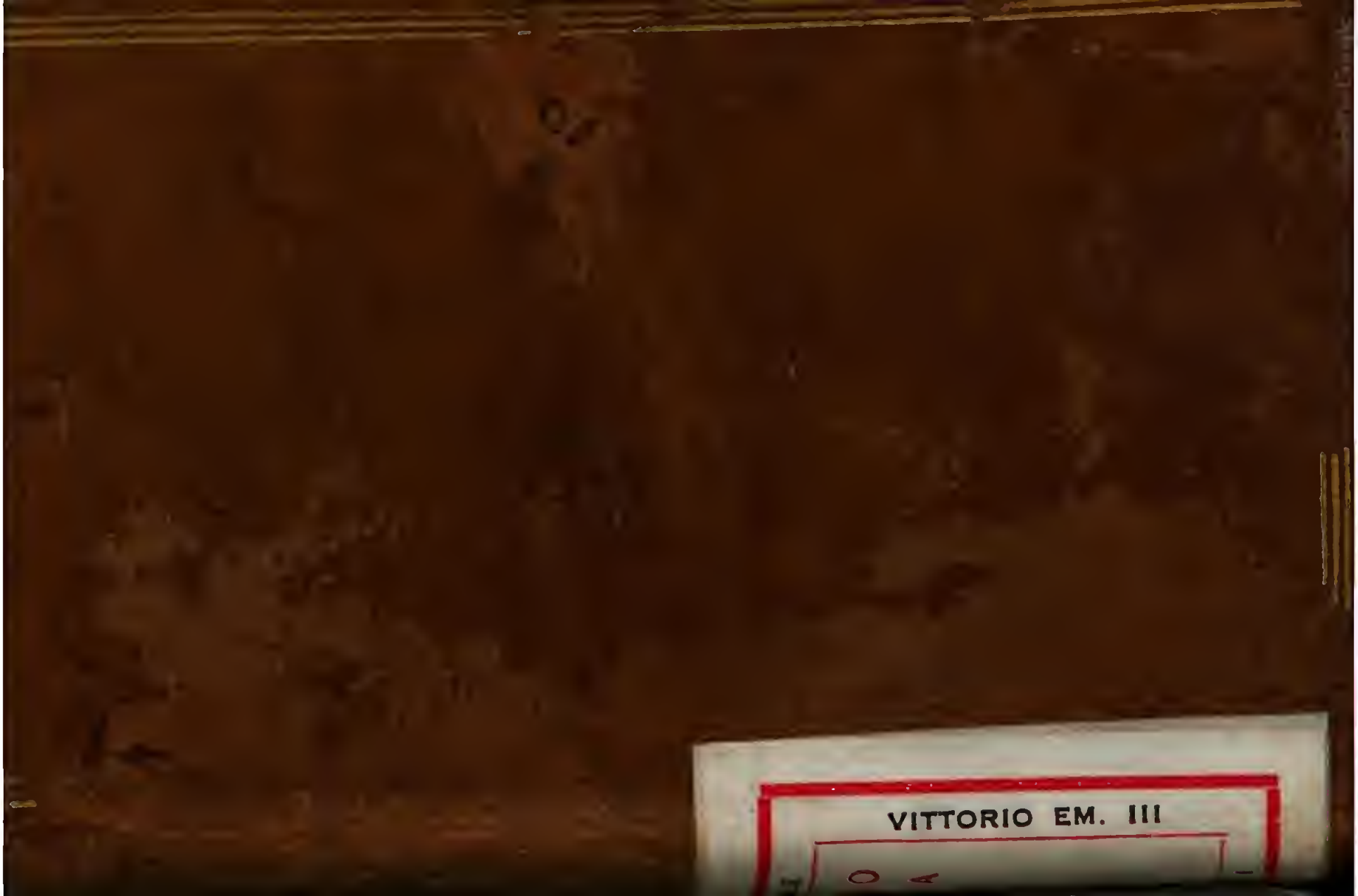
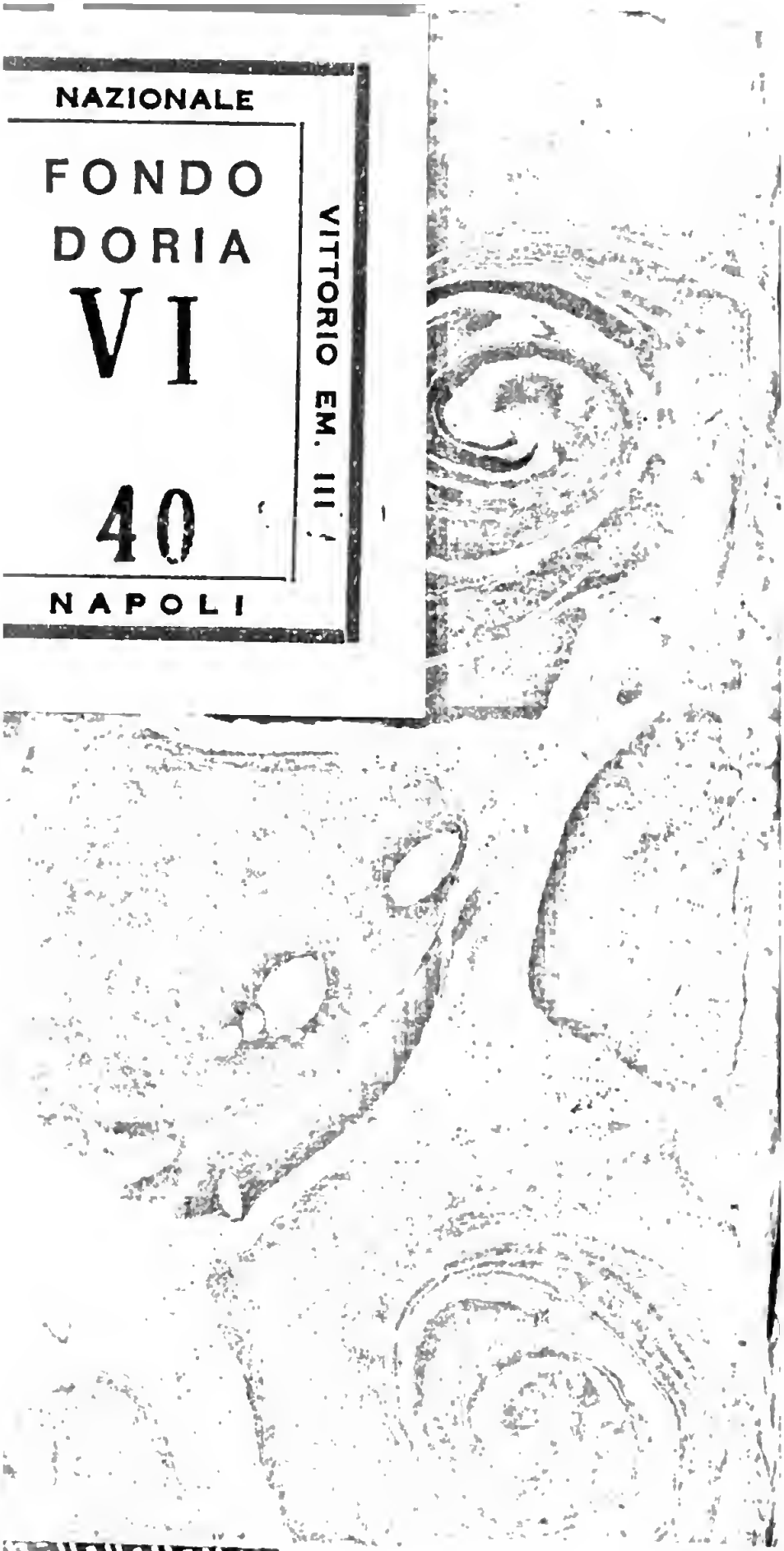

VITTORIO EM. III

NAZIONALE
FONDO
DORIA
VI
40
NAPOLI
VITTORIO EM. III



A. l'abbé Olivier

Ed. or. Paris (Olanda) 1708

di questo libro s'è occupato
Croce in 'Nuovi saggi sulla
letter. ital. del 600'

# BIBLIOTHEQUE
## AMUSANTE.

*On trouve chez les principaux Libraires, en petit format, les Romans les plus curieux & les plus intéreſſans, dont les principaux ſont :*

L'Orpheline Angloiſe, 4 volumes.
Mémoires de Mademoiſelle Bontemps, 2 vol.
Les Amuſemens des Eaux de Spa, 5 volumes.
Les Confeſſions de Villefort, 1 vol.
Les Egaremens du cœur & de l'eſprit, 2 vol.
Les Matines de Cythere, 1 vol.
Les Sonnettes, ou Mémoires de M. le Marquis de ***, auxquels on a joint l'Hiſtoire d'une Comédienne qui a quitté le Spectacle, & l'origine des Bijoux indiſcrets, 1 vol.
La Poupée, par Bibiena, 1 vol.
Hiſtoire amoureuſe des Gaules, de Buſſi Rabutin, 6 volumes.
Hiſtoire du Chevalier de Ravanne, 4 volumes.
Les Amours d'Henri IV, 2 vol.
Le Roman comique de Scarron, 4 volumes.
Les Nouvelles Tragi-Comiques du même Auteur, 2 vol.
Les Contes & Romans de Voltaire, 4 vol.
Le Sopha, par Crébillon, 2 vol.
Angola, Hiſtoire Indienne : on lui a ajouté Acajou & Zirphile, 2 vol.
Les Confeſſions du Comte de ***, par Duclos, 2 volumes en un.
Thémidore, 2 vol. en un.
Le Grelot, ou les &c. &c. 1 vol.

# LES AVENTURES *DE L'INFORTUNÉ* NAPOLITAIN, *OU* MÉMOIRES *DU SEIGNEUR* ROZELLI.

*TOME PREMIER.*

A LONDRES.

M. DCC. LXXXI.

Fondo Doria
VI 40
963343

# AVERTISSEMENT.

Les Lecteurs, qu'une vie unie a préſervés des aventures & des événemens ſinguliers, prendront d'abord les Mémoires du Seigneur Rozelli pour des Contes fabuleux; mais l'Hiſtoire nous fournit aſſez d'exemples de ces hommes qu'une fortune contraire a rendus fameux. Ces Mémoires-ci n'ont donc rien de plus extraordinaire que ces exemples: ils vous repréſentent un homme né avec cette ſorte d'eſprit & de génie qui le rendoient propre à être le jouet de la fortune. Ceux qui ont connu le Seigneur Rozelli en France, en Italie, & en Hollande, peuvent être témoins de la vérité de ces Mémoires. Et certainement, je

ne puis comprendre comment il les a pu publier, ſi l'amour de la vérité n'avoit pas été plus fort en lui, que le déſir d'écrire l'hiſtoire d'un Particulier. Je crois bien qu'ils n'intéreſſeront pas autrement les gens, que par la compaſſion que tant de malheurs feront naître dans leurs cœurs. L'Auteur a réſervé pour un autre Ouvrage, les événemens publics & hiſtoriques, dont il a été témoin, ou dans leſquels il a eu quelque part. On le donnera au Public, après lui avoir fait connoître la naiſſance, l'eſprit, le génie & les principales circonſtances de la vie de l'Auteur, ſous le nom de l'Infortuné Napolitain, qui renferme déja une idée de ce qui eſt contenu dans ce Livre.

# L'INFORTUNÉ NAPOLITAIN, OU LES AVENTURES DU SEIGNEUR ROZELLI.

## *De ma Naiſſance.*

CE n'eſt pas le déſir que j'ai de paſſer pour Auteur, qui m'a fait entreprendre d'écrire les principaux événemens de ma vie. Ceux qui m'ont connu en Italie ſous le nom de Colli, & en France & en Hollande ſous celui de Rozelli ou

de Lucius Azor, me rendront peut-être cette juſtice de me croire capable d'une plus noble & plus ſérieuſe occupation, que d'écrire des Mémoires. Ces ſortes d'Ouvrages n'ont jamais été du goût d'un homme qui, toute ſa vie, a fait profeſſion des Sciences les plus ſublimes; & je puis aſſurer que j'ai toujours tenu pour une maxime très-conſtante, qu'il ne faut jamais divertir la Poſtérité aux dépens des fautes que l'on a commiſes; parce que la vanité qu'on tire de ces ſortes d'Ouvrages, eſt ridicule, & peu digne d'un homme ſenſé, & que le Public, à qui l'on abandonne ſans honte le catalogue de ſes bonnes & de ſes mauvaiſes actions, juge de celles des autres ſelon ſon caprice ou ſelon ſon goût, & regarde tous ces Ecrivains de Mémoires, comme des impoſteurs, qui enveloppent mille perſonnes d'honneur & de probité dans leurs déſordres, & qu'il en juge même ſouvent, comme des malheureux que le chagrin de la diſgrace a armés de mille traits de ſatires

& de médiſance contre ceux dont ils croient n'avoir pas ſujet d'être contens.

Ces conſidérations m'ont toujours donné un très-grand éloignement pour ces ſortes d'Ouvrages; & j'aurois perſévéré dans la forte réſolution où j'étois de me cacher toute ma vie au Public, ſi une perſonne qui a ſu les principaux événemens de ma vie, ne m'avoit aſſuré qu'elle alloit travailler à me faire connoître, ſi je refuſois de le faire moi-même. L'appréhenſion que j'ai eue qu'on ne déguiſât la vérité, & qu'en dépeignant mes malheurs, on n'en altérât la cauſe, ou qu'on n'en changeât les circonſtances, m'a fait prendre le parti de mettre la main à la plume, pour me confeſſer publiquement à toute la terre; afin d'apprendre aux hommes, par les terribles accidens dont ma vie eſt toute remplie, combien il leur eſt important d'être diſcrets & prudens, dans quelque état où la Providence les appelle.

Je tire mon origine d'une des plus nobles familles de Naples. La Maiſon

de mon pere a donné pluſieurs Cardinaux à l'Egliſe, & deux Grands Maîtres à la Religion de Malte. Ma naiſſance eſt un myſtere, où l'amour a eu toute la part. Ma mere étoit une belle Grecque, qui fut faite eſclave avec une Sultane, mere de Muſtapha, autrefois favorite d'Ibrahim; laquelle, dans un pélerinage qu'elle fit à la Mecque, fut priſe par les galeres de Malte, où mon pere ſervoit alors en qualité de Lieutenant. Il fut des premiers qui aborderent le vaiſſeau qui portoit cette illuſtre Pélerine. Le zele dont ces religieux Chevaliers ſont animés pour la foi de l'Evangile, ne leur permettant pas toujours d'avoir des égards pour le beau ſexe, le bord des Infideles fut d'abord rempli de Mores & d'Eſclaves. Les femmes s'étoient retirées dans la chambre du Capitaine, & les cris qu'elles pouſſoient y attirerent les Chevaliers les plus généreux & les plus civils. A l'aſpect des plus charmantes Beautés de la terre, leur ardeur martiale ſembla

ſe ralentir ; & après avoir donné les ordres néceſſaires dans le navire, & fait paſſer dans la capitane, la Sultane, les filles de ſa ſuite, & quelques Eunuques pour la ſervir, on remorqua la priſe juſqu'à Malte, où on arriva deux jours après. Voilà ce que j'ai pu apprendre de cette hiſtoire, qui donne naiſſance en quelque façon à la mienne ; car le Chevalier mon pere, le plus galant & le plus accompli des Chevaliers, s'étoit attaché à une jeune Grecque nommée Zebine, qui étoit bleſſée à la main, & l'avoit trouvée ſi belle & ſi tendre dans ſes plaintes, qu'il l'aima éperdument, & lui rendit des ſoins pendant tout le voyage, qui firent connoître à tout le monde qu'il n'étoit déjà plus le maître de ſon cœur.

Je ne prétends point ici raconter les particularités de cette intrigue : elle fit aſſez de bruit dans les Royaumes de Naples & de Sicile, où ce Chevalier étoit alors très-eſtimé, & dont la politeſſe & le bon goût ſervoient de regle

& d'exemple à toute la Jeuneſſe de ſon temps. Le fameux Marini, un des plus agréables Poëtes de ſon ſiecle, l'a chanté en mille endroits de ſes Poéſies les plus tendres & les plus galantes; & il n'y avoit point de Dames à la Cour du Vice-Roi, qui n'eût formé quelque deſſein de s'attacher à un homme auſſi accompli que l'étoit ce Chevalier.

Entre ces Dames, la Comteſſe P.... étoit une ancienne amie, qui avoit eu le plus d'empire ſur ſon cœur: mais Zebine, qu'il lui avoit donnée pour Eſclave, l'occupoit trop pour faire attention aux avances de cette belle Comteſſe, & à celles que d'autres Beautés lui faiſoient en mille rencontres. Il ſemble que je ne devrois pas m'amuſer à faire ici le récit d'une vie qui a eu des aventures ſi tragiques: j'ai cru néanmoins que je ne pourrois me diſpenſer de donner quelque légere idée des aventures de mon pere, pour introduire plus facilement dans la connoiſſance de mes événemens, ceux qui liront ces

Mémoires ; & comme je ſuis le fruit de cet amour, il eſt néceſſaire de vous en dire les particularités, qui ont une ſi étroite relation avec ma vie.

Zebine, dès qu'elle fut au ſervice de la Comteſſe P...., gagna ſon cœur & ſa confiance. Elle joignoit à une beauté très-réguliere, un eſprit fin & brillant, & un jugement au deſſus de ſon âge. Elle n'avoit jamais pu être pénétrée de ſentimens favorables pour notre Religion ; on tenta inutilement toutes ſortes de voies pour la faire Chrétienne : elle dit qu'elle ſentoit une paſſion qui s'y oppoſoit fortement, & qu'il auroit été plus aiſé de la convertir dans Conſtantinople, que dans Naples, où l'on parloit tout autrement qu'on ne croyoit.

Ces ſentimens lui rendirent ſuſpects tous les divertiſſemens que ſa Maîtreſſe pouvoit prendre ; & les ordres furent donnés dans le Palais, de ne rien faire qui pût ſcandaliſer Zebine, eſpérant toujours la gagner par le bon exemple. Le Chevalier, à qui on racontoit un

jour ces intentions, pria la Comteſſe de ne la preſſer point ſur cet article; il parut même un peu déconcerté, en ſe trouvant avec elle dans ſa chambre. Zebine y parut auſſi toute interdite, & moins tranquille qu'à ſon ordinaire; & le Chevalier, dont la Comteſſe avoit remarqué le trouble, ſortit avec peine d'une petite guerre qu'elle lui fit ſur ce ſujet.

La Comteſſe P.... étoit d'une des plus anciennes Maiſons de Naples: les affaires de ſa famille l'avoient contrainte d'épouſer le Comte P...., très-riche, bien allié, & intime ami du Chevalier C...., mais âgé de plus de ſoixante & dix ans; âge dangereux pour un vieillard qui épouſe une jeune perſonne. La Comteſſe n'avoit alors que vingt ans; elle avoit aimé paſſionnément le Chevalier C...., & le mariage qu'elle venoit de contracter n'avoit pas eu la force de la guérir de ſes premieres impreſſions de tendreſſe. Ami de l'époux & de l'épouſe, le Chevalier C.... avoit

un libre accès dans la maiſon, & partageoit avec le vieux Comte, ſans qu'il s'en apperçût, les inclinations & le cœur de la Comteſſe.

Leur intrigue avoit toujours été ſi bien conduite, qu'elle n'étoit jamais venue à la connoiſſance de perſonne; & ces deux Amans goûtoient les plaiſirs les plus doux de l'amour, ſans que la jalouſie ni la diſcorde ſe fuſſent encore mêlées d'interrompre leur félicité. Zebine troubla cette union. Le cœur du Chevalier pouvoit difficilement être à deux; & malgré les égards qu'il s'efforçoit de conſerver à la Comteſſe, elle ne fut pas long-temps ſans ſe défier & ſans s'appercevoir du changement de ſon Chevalier. Pour mieux cacher ſa jalouſie, la Comteſſe affecta d'appeler ſouvent l'Eſclave dans leurs entretiens les plus ſecrets; mais c'étoit à deſſein de remarquer les mouvemens de leurs viſages, & leur contenance, ajoutant quelquefois à ſa malice l'épreuve dangereuſe de les laiſſer tous deux ſeuls,

pour écouter leurs diſcours, ou être témoin de leur déſordre. Enfin, elle en connut aſſez pour ſe défier avec juſtice de l'inconſtance de ſon Amant; & voici ce qu'elle fit pour s'en éclaircir, à n'en pouvoir plus douter.

Un jour que le Vice-Roi donnoit une fête aux Dames, la Comteſſe feignit d'être malade; & s'étant fait mettre au lit par ſes femmes, elle ordonna qu'on la laiſſât ſeule, & qu'on dît au Palais qu'elle étoit allée à la fête. Zebine & le Chevalier ne ſurent rien de ſa feinte, & croyant que la Comteſſe étoit bien loin, ces deux Amans, qui n'avoient pu trouver juſqu'alors que des momens dérobés pour s'entretenir de leur paſſion, crurent qu'ils ne devoient pas laiſſer échapper une occaſion ſi belle.

Comme je n'écris pas un Roman, je ne me pique pas d'exprimer ici ce que l'Amour fit dire de tendre & de paſſionné aux deux perſonnes du monde les plus ſpirituelles & les plus amoureuſes.

reuſes. Ce que j'en ai pu ſavoir par la perſonne à qui l'on confia mon enfance, & qui étoit pleinement dans leurs intérêts, c'eſt que je fus le fruit de cette entrevue, & que Zebine, depuis ce temps-là, n'eut plus aucune occaſion de ſe trouver ſeule avec le Chevalier. La Comteſſe avoit été preſque témoin de leurs careſſes ; cependant elle prit le parti de ne s'en plaindre point à ſon Amant infidele, le connoiſſant d'ailleurs violent, & capable de tout entreprendre ; elle affecta même plus de bienveillance pour ſon Eſclave, qu'elle retenoit par-là plus étroitement auprès d'elle ; en ſorte que le Chevalier, qui ne manquoit point de ſe trouver tous les jours chez la Comteſſe, ne pouvoit plus avoir le plaiſir d'entretenir ſa chere Zebine.

La Comteſſe ſentoit chaque jour augmenter ſa jalouſie, par les tiédeurs continuelles qu'elle remarquoit pour elle dans le Chevalier ; & méditant le cruel deſſein de perdre l'Amant & l'A-

mante, elle ne vouloit que ménager ſon honneur, auquel un trop grand éclat eût pu donner quelque atteinte. Les Italiennes ſont prudentes dans leur vengeance, & elles ſont d'autant plus dangereuſes ſur cet article, qu'elles gardent leur reſſentiment au delà même du tombeau. Vous en jugerez par ce qui arriva au Chevalier.

La Comteſſe étoit tombée dans une eſpece de mélancolie, qui la rendoit méconnoiſſable. Son époux qui l'aimoit véritablement, appela en vain tout ce qui pouvoit la divertir, & la tirer de cette langueur; ni les bouffonneries des Charlatans, dont on ſe ſert ordinairement en Italie, ni les remedes de tout ce que la Faculté a de plus ſpécifique, ne purent jamais lui rendre ſa joie & ſon embonpoint. On la voyoit périr à vue d'œil; l'alarme étoit dans le Palais, & il n'eſt point de Saints au Ciel qui ne fuſſentimplorés pour ſa guériſon. Mais le moment de quitter le monde étoit venu, elle ſentoit diminuer ſes forces, &

commençoit à connoître, un peu tard, qu'elle s'étoit trop abandonnée à ſa paſſion, ou qu'elle s'étoit trop contrainte à la cacher. Elle reçut de ſon époux, dans ces derniers momens de ſa vie, les proteſtations d'amour les plus tendres & les plus obligeantes. Comme il l'aimoit juſqu'à la fureur, il lui permit de tout oſer pour conſerver ſa vie, & lui offrit cent fois la ſienne pour la délivrer de ce péril, ſi par ce moyen ſes jours euſſent pu être prolongés. La Comteſſe le remercia de ces témoignages de tendreſſe, plus pénétrée cependant de la cauſe de ſon malheur, que de la douleur de ſon mari. Elle ne ſouhaitoit plus que d'entretenir un moment le Chevalier avant d'expirer : c'eſt pourquoi, feignant de vouloir repoſer, elle pria qu'on la laiſſât ſeule avec Zebine, à qui elle donna ordre de le faire avertir de l'extrémité où elle étoit réduite.

Le Chevalier, qui n'avoit pas effacé de ſon cœur les ſentimens tendres qu'il

avoit conçus pour la Comteſſe, à laquelle il avoit de véritables obligations, courut tout tranſporté à ſon appartement. L'état pitoyable où il la trouva, lui fit dire tout ce qu'une compaſſion légitime & une véritable reconnoiſſance pouvoient tirer de ſa bouche. La Comteſſe l'écouta long-temps ſans lui répondre, & le regardant d'un air languiſſant, elle ne lui dit que ces paroles: Chevalier, il n'eſt plus temps, je meurs, & vous êtes cauſe de ma mort. Dans ce moment, on vint dire à Madame que le Comte lui amenoit un de ſes parens, avec le Cardinal, qui étoit Archevêque de Naples; elle pria Zebine d'aller au devant de la compagnie, afin de ménager ſon honneur, par l'évaſion du Chevalier. Dès que Zebine fut ſortie de la chambre, la Comteſſe pria le Chevalier, avec une eſpece de trouble, de ſe cacher dans un grand coffre, qui étoit à la ruelle de ſon lit. Le Chevalier obéit; & après que la compagnie fut ſortie, elle dit à Zebine de lui donner

la clef du coffre. Zebine n'avoit pas été préſente lorſque le Chevalier s'étoit caché ; elle crut, ne le voyant plus paroître, que la Comteſſe l'avoit fait ſortir par un eſcalier dérobé qu'il y avoit dans ſon cabinet. Ce qui aida à la confirmer dans cette penſée, c'eſt que la Comteſſe lui recommanda avec une eſpece de confiance, de prendre ſoin de la vie du Chevalier, l'aſſurant qu'elle mourroit contente, ſi elle pouvoit ſe promettre de ſon amitié, de conſoler un homme qui ne ſurvivroit peut-être pas à ſa perte. La belle Eſclave fondoit en larmes, & ne répondoit que par un triſte ſilence, que toute autre qu'une Rivale eût pris pour un ſigne de la plus forte douleur. Mais la Comteſſe étoit trop inſtruite pour s'y méprendre, elle avoit une parfaite connoiſſance de leurs engagemens ; & ce qui eût pu la conſoler dans une autre conjoncture, ne ſervit qu'à l'affoiblir davantage. Son mal empira dans le moment, elle pâma, & les cris de ſes filles attirerent toute la

maiſon dans ſon appartement. Le Comte y courut dans un extrême déſordre ; il dit & fit des choſes qui attirerent la compaſſion de tous les aſſiſtans ; il embraſſa mille fois ſa femme, qu'il croyoit morte : mais un moment après, étant revenue de ce long évanouiſſement, elle pria ſon époux de faire ſortir ceux qui étoient dans ſa chambre, & ſe trouvant ſeule avec lui, elle lui parla de la ſorte.

» L'heure eſt venue qu'il faut nous ſéparer, Monſieur ; & celui qui m'avoit rendue heureuſe en m'uniſſant avec vous, veut que je vous quitte, & que je vous aille attendre dans l'éternité. Je ſens que je ne ſuis pas éloignée de ce moment terrible ; & après vous avoir recommandé notre fille, je vous prie de vous ſouvenir quelquefois d'une épouſe qui faiſoit ſon bonheur de vous aimer & de vous plaire ; accordez-moi une ſeule grace, & faites que je meure contente, en ne me refuſant pas ce que je vais vous demander «.

Le Comte, pénétré juſque dans l'ame, aſſura la Comteſſe qu'elle pouvoit demander hardiment; que ſa volonté ſeroit pour lui une choſe ſacrée; & qu'on exécuteroit à la lettre tout ce qu'elle lui ordonneroit. Je meurs donc contente, dit-elle, & une proteſtation ſi généreuſe adoucit en quelque maniere la peine que j'ai de me ſéparer d'un ſi cher époux. J'ai mis, continua-t-elle d'une voix ſi baſſe qu'à peine, elle pouvoit être entendue, j'ai mis dans ce grand coffre, qui eſt à la ruelle de mon lit, certaines nipes que je ſouhaiterois qu'on ne vît point; je vous prie, Monſieur, qu'auſſi-tôt que je ſerai morte, vous faſſiez clouer mon cercueil ſur ce coffre ſans l'ouvrir, & qu'on le mette avec moi dans le tombeau qu'on m'aura deſtiné. Je ſais, ajouta-t-elle, que tout autre époux me promettroit inutilement cette grace: je craindrois beaucoup de la curioſité, qui eſt ſi naturelle à tous les hommes; mais votre probité m'eſt connue, & j'ai depuis dix

ans éprouvé la bonté & la droiture de votre cœur. Un moment après, l'infortunée Comteſſe entra dans l'agonie, & elle expira dans les bras de Zebine. Je ne décrirai que foiblement la douleur dont tout le monde fut pénétré dans le Palais ; elle fut la plus ſenſible & la plus grande qu'on ait jamais reſſentie. La pompe funebre fut faite le lendemain, avec une magnificence qui ſurprit toute la ville ; & on jugea de la tendreſſe du Comte, par la dépenſe immenſe qu'il fit pour honorer la mémoire de ſa chere épouſe. Le dépôt fut porté aux Grands Freres ( ce ſont les Cordeliers à la grand'manche ), où les P.... ont leur ſépulture. Tout ce qu'il y eut de gens de diſtinction dans la ville, aſſiſterent à ce convoi, & jamais on ne vit le Clergé, tant régulier que ſéculier, ſi nombreux, & ſi pénétré de douleur : enfin, le corps fut mis en dépôt dans l'égliſe à dix heures du ſoir, & l'on ne devoit l'enfermer dans le tombeau qu'après un pompeux ſervice, où tout ce qu'il y

avoit de gens de conſidération dans la ville devoit aſſiſter. Telle eſt la coutume des Italiens, de n'inhumer jamais les morts que le matin, après la célébration des Saints Myſteres.

Zebine, qui étoit revenue du trouble où cette mort l'avoit jetée, ne penſa plus qu'à recevoir des nouvelles du Chevalier, qu'elle ne voyoit point paroître. L'état où elle ſe trouvoit d'une groſſeſſe avancée, la déſeſpéroit, & elle ſongeoit à prendre de juſtes meſures pour ſortir de la maiſon du Comte, de crainte de tomber dans ſa diſgrace, ſi ſon crime venoit à être découvert. Elle envoya par-tout pour ſavoir des nouvelles de ſon Amant : perſonne ne lui en put rien apprendre. Son cœur alarmé la fit entrer dans une eſpece de confiance ; & comme l'eſprit d'une Amante a bien plus de pénétration qu'un eſprit indifférent & tranquille, Zebine faiſant réflexion aux démarches de ſa Maîtreſſe, au ſujet de ſa mélancolie, & aux der-

nieres actions de ſa vie, s'imagina que ſon Amant étoit perdu.

Elle ſe fortifia dans cette penſée, quand elle ne vit plus ce grand coffre dont ſa Maîtreſſe lui avoit demandé la clef, & elle crut que la Comteſſe, par un eſprit de vengeance, ou par un excès d'amour, l'avoit fait enſevelir avec elle. La nuit étoit déjà fort avancée, & ne ſachant à qui ſe confier, elle ſortit du Palais toute ſeule, traverſa la ville, fut au Couvent où étoit le dépôt, & après avoir appelé le Portier, elle le pria de la faire parler au Sacriſtain pour une affaire preſſante, & où il n'y avoit point de temps à perdre. A peine le Sacriſtain parut, que Zebine, couverte d'une mante qui la cachoit entiérement, & qui eſt en uſage parmi les femmes de ce pays: Mon Pere, dit-elle, je viens vous faire le confident du plus grand ſecret du monde; il faut de la diſcrétion & de la promptitude: menez-moi dans votre égliſe, & faites que nous y ſoyons

ſeuls. L'affaire que je vous dois communiquer ne demande aucun témoin, le temps preſſe, & tous les momens que nous perdons abregent les jours de l'homme du monde le plus parfait & le plus aimable. Le Sacriſtain, ſurpris de ce langage, ne ſavoit que deviner, & ſe laiſſant entraîner aux empreſſemens de cette fille, la fit gliſſer dans le Couvent, ſans que perſonne s'en apperçût; & l'ayant menée dans l'égliſe, il fut extrêmement ſurpris, quand il la vit courir au cercueil de la Comteſſe P.... & là appeler le Chevalier C.... L'étonnement du Pere redoubla, lorſqu'il entendit ſortir du fond de ce cercueil une voix foible, & qui à peine ſe pouvoit faire entendre; il craignit que ce ne fût l'ame de la Comteſſe qui ſe plaignît de l'inſulte qu'on venoit faire à ſes cendres. Sortons d'ici, dit-il la crainte peinte ſur ſon viſage, le Ciel puniroit notre témérité, laiſſons les morts, & ne penſons qu'à nous retirer. Ah! mon Pere, s'écria cette Amante infortunée,

je mourrai mille fois plutôt que d'abandonner mon entrepriſe : le Chevalier C.... eſt enfermé dans ce coffre, ſa mourante voix me fait trembler pour ſa vie ; aidez-moi, mon Pere, & ne tardons pas un moment à le rappeler au jour ; vos peines ſeront très-bien récompenſées, & perſonne ne ſaura jamais rien de ce qui ſe paſſe entre nous. Le Sacriſtain, touché tant par les larmes de cette belle perſonne, que par l'eſpoir de la récompenſe qu'on lui faiſoit eſpérer, courut chercher les outils néceſſaires pour ouvrir ce coffre : il en vint à bout ; & Zebine ne vit pas plutôt ſon Amant dans cet affreux état, que ne pouvant plus ſe ſoutenir, elle tomba évanouie. Cependant, comme la force & la vigilance lui étoient extrêmement néceſſaires, elle revint bientôt de ſon évanouiſſement ; & voulant ſecourir le Chevalier, qu'on avoit tiré du coffre, & qu'on avoit étendu ſur la terre pour lui donner de la reſpiration, elle s'abandonna à un déſeſpoir extrême, quand

quand elle vit qu'il étoit expiré. Le trop grand air l'avoit ſurpris ; en vain on employa toute ſorte de remedes pour le rappeler à la vie, ſes jours étoient finis, & le ſeul parti que ces perſonnes affligées purent prendre, ce fut de renfermer de nouveau ce cadavre dans le coffre, & de prier Dieu pour ſon ame.

Zebine fut ſaiſie d'une douleur ſi vive, qu'elle pria le Sacriſtain de ne la pas abandonner. Menez-moi, lui dit-elle, dans quelque endroit écarté de votre maiſon : le jour s'approche ; & ſi l'on me voyoit ſortir d'une maiſon comme la vôtre, cela pourroit vous faire de la peine ; il vous ſera plus aiſé de me renvoyer ce ſoir, & j'ai beſoin de vous entretenir de ce qui me regarde ; j'ai tant de confiance en vous, que je me promets du ſecours & de la conſolation de vos bons conſeils, & vous ſerez peut-être bien aiſe de ne m'avoir pas refuſé cette grace.

Qu'une aimable perſonne eſt touchante ! & quand elle demande avec

tant de grace un ſecours dont on voit qu'elle a beſoin, quel cœur ſeroit aſſez barbare pour le lui refuſer ? Le bon Pere ne put réſiſter, il accorda tout ce qu'elle lui demanda ; & malgré le péril où il s'expoſoit, ſi l'on venoit à découvrir qu'il eût reçu une fille dans le Monaſtere, ſa compaſſion, qui s'étoit peut-être déjà convertie en tendreſſe, lui fit fermer l'oreille à la voix de ſon devoir : il conduiſit Zebine dans un endroit écarté, deſtiné à ſerrer de vieilles décorations pour les Autels, & où l'on mettoit le bois & le vin pour la ſacriſtie. Elle ne fut pas plutôt aſſiſe, que donnant un libre cours à ſa douleur, elle répandit un torrent de larmes, entrecoupées de mille ſanglots. Un moment après, des douleurs dans les entrailles la ſaiſirent ; elle n'en avoit point encore ſenti de pareilles ; & comme elles redoubloient de plus en plus, elle ſe douta bien qu'elle alloit accoucher. Pleine de confuſion & de trouble de ſe voir dans une ſi douloureuſe & ſi triſte ſituation,

& d'être obligée d'attendre ſa délivrance d'une main peu employée à de ſemblables opérations, elle ne put que s'adreſſer encore à ce bon Pere. Je meurs, lui dit-elle, & je connois bien que je ne puis plus ſurvivre à la perte que j'ai faite. Le Chevalier C.... n'eſt plus ! qu'eſt-ce que je puis faire dans le monde ? Le malheureux enfant qui va ſortir de mon ſein, apprendra un jour de vous, qu'il tenoit la vie du plus accompli de tous les hommes, & que ſa mere, quoique d'une Religion oppoſée aux Chrétiens, n'avoit rien de bas que ſes malheurs & ſon eſclavage. S'il vit, inſtruiſez-le quelquefois de mes peines, afin qu'il ne vive pas ſans ſavoir combien il m'a couté.

Repréſentez-vous ici le déſordre & le trouble de ce pauvre Moine, qui, ſans apprentiſſage & ſans conſeil, ſe voit obligé de faire le métier de Sage-femme, & qui ſe trouve entre une femme agoniſante, & un petit enfant

qui n'a pas la diſcrétion de retenir ſes cris.

Il penſa lui-même mourir de douleur & de confuſion, dans une conjoncture ſi affligeante. Il s'agiſſoit pourtant de prendre ſon parti. Ce Pere revenant donc à lui, & banniſſant de ſon eſprit la crainte & les réflexions inutiles, courut vers un Chirurgien, ſon beau-frere, qui demeuroit à quelques pas du Couvent, & le pria de venir inceſſamment le délivrer du plus grand embarras où il ſe fût jamais trouvé. La diligence de l'un & de l'autre fut extrême; mais la malheureuſe Zebine avoit perdu tant de ſang quand ils arriverent, qu'elle ne parloit déjà plus; & le petit enfant, couché ſur la mante de ſon infortunée mere, n'avoit preſque plus de voix pour ſe faire entendre, le froid l'ayant ſaiſi, & lui ayant ôté l'uſage des pleurs. Rien ne fut plus prompt que le ſecours que l'on donna à ces deux malheureuſes créatures. Le petit enfant revint aiſé-

ment, par le moyen du feu & de quelques liqueurs, & il n'eut pas plutôt ouvert les yeux, qu'il porta ſes deux petites mains au cou du Sacriſtain, qui l'échauffoit toujours ſur ſes genoux. On le nomma *Colli*, c'eſt-à-dire, careſſant & tendre. Voici où commence préſentement mon Hiſtoire.

## *Premiere partie de ma Vie.*

JE ſuis ce Colli infortuné, dont la conception a fait périr mon pere, & qui, en venant au monde, ai déchiré le ſein de ma mere. Le Ciel qui m'avoit deſtiné aux plus grands malheurs, les avoit comme ébauchés dans les commencemens de ma vie; auſſi j'écris ces Mémoires pleins de trouble, & pénétré de tant de douleurs, que je prie le Lecteur de me pardonner les fautes qu'il pourra trouver dans ce Livre; d'ailleurs, comme je le donne en François, & que

ne poſſédant pas cette Langue comme celle de mon pays, je ſuis obligé de me ſervir de la plume d'un Traducteur, il ſe trouvera ſouvent des endroits plus foibles les uns que les autres, parce qu'il n'eſt pas poſſible qu'une Traduction ſoit faite avec le même eſprit que l'Original, ſur-tout entre deux Langues ſi peu conformes dans leur maniere d'exprimer les faits & de les décrire. Ce que je puis aſſurer, c'eſt qu'on trouvera dans le narré de cette Hiſtoire, un fonds de vérité que je n'ai pas voulu altérer en aucun endroit; & ſans conſidérer ni les jugemens des hommes, ni craindre les Puiſſances Eccléſiaſtiques ou Séculieres, qui ſe trouvent mêlées dans mes Aventures, je me propoſe deux choſes en écrivant de la ſorte : la premiere, d'inſtruire les hommes, par mon propre exemple, à ne ſe fier jamais aux promeſſes des Grands de la terre : & la ſeconde, de ſatisfaire en quelque maniere une petite paſſion de vengeance contre certaines gens, dont

l'on ne peut dire la vérité que dans ces lieux où l'homme eſt véritablement libre, ayant éprouvé dans les autres endroits du Monde où j'ai voyagé, que tous les hommes y ſont eſclaves ou de la Flatterie, ou de leur Religion. Le Lecteur me pardonnera cette petite digreſſion, je n'ai pu m'en diſpenſer, & je l'ai crue néceſſaire pour le faire entrer dans mon eſprit, & dans l'intelligence de mes affaires.

Le Chirurgien qui m'avoit ſecouru quand je vins au monde, m'ayant enveloppé dans quelques linges que le Pere lui avoit donnés, tâcha de rappeler ma mere à la lumiere ; mais ce fut avec ſi peu de ſuccès, qu'après avoir mis en œuvre tout ce que ſon Art lui pouvoit apprendre dans ces ſortes d'occaſions, elle mourut entre ſes bras ; & il dit au Pere, qu'il falloit cacher ce cadavre, & qu'il y auroit du danger pour tous deux de révéler un pareil accident. Après s'être bien conſeillés, ils réſolurent de faire une foſſe dans le même

endroit, où il y avoit un monceau de ſarmens; & y ayant inhumé cette pauvre femme, ils recouvrirent la foſſe avec les mêmes ſarmens, nettoyerent la place, & prirent toutes les précautions néceſſaires pour cacher cette affaire au reſte des hommes.

Le Chirurgien me tira du Couvent, & m'emporta ſous ſon manteau ſans aucune fâcheuſe rencontre. Il étoit près de neuf heures, & le convoi que l'on devoit faire pour la Comteſſe arrivoit à l'égliſe en ce moment-là. L'attention où tout le monde étoit de le voir paſſer, fit qu'on ne prit pas garde au Chirurgien qui m'emportoit chez lui. J'y fus reçu de ſa femme avec quelque eſpece de chagrin, parce qu'elle ſoupçonna, à ce qu'elle a avoué depuis, que ce ne fût une œuvre de ſon époux; & elle ne revint de ſa mauvaiſe humeur, qu'après qu'il l'eut aſſurée que c'étoit un enfant de condition, que ſon frere le Cordelier lui avoit mis entre les mains, de la part du Prince; que c'étoit un ſecret de

conſcience pour ſon frere, & pour eux un ſecret de diſcrétion ; qu'il la prioit bien fort d'avoir ſoin de moi, de me nourrir elle-même, & de m'aimer comme ſon propre enfant. Sa femme crut à la fin ce que ſon époux lui dit là-deſſus. Elle nourriſſoit alors une fille, dont elle étoit accouchée depuis trois mois. Elle me trouva ſi doux, &, contre l'ordinaire des petits enfans, ſi peu ſujet à pleurer, qu'elle m'aima dès-lors juſqu'à négliger ſa propre fille. Nous avions les mêmes hardes, nous étions tenus auſſi proprement l'un que l'autre ; & elle ne mettoit entre ſa fille & moi d'autre différence que ſa tendreſſe, qui paroiſſoit ſans comparaiſon plus forte à mon égard. Le Pere Cordelier ne paſſoit pas un jour ſans me venir voir ; il pleuroit en m'embraſſant ; & il me ſouvient qu'un jour, étant âgé de quatre ou cinq ans, comme il me careſſoit à ſon ordinaire, & que je lui voyois répandre quelques larmes, lui ayant demandé ſi je lui avois fait quelque mal, il me répondit,

en me ſerrant entre ſes bras plus fort qu'à l'ordinaire : Vous m'avez fait plus de peur que de mal, mais j'en ſuis remis, & je vous aime beaucoup. Que pouvois-je comprendre à cette myſtérieuſe réponſe ? Je me mis à pleurer, & dis à ma mere (car c'eſt ainſi que j'appelois ma bonne Nourrice), qu'elle m'avoit fait bien laid, puiſque mon oncle m'avoit dit que je lui avois fait peur.

La bonne femme ſe mit à rire ; & comme elle étoit inſtruite du ſecret de ma naiſſance, elle me dit que mon oncle m'aimoit beaucoup, & qu'il falloit que je l'aimaſſe de même, & que je lui obéiſſe comme un enfant à ſon pere ; que je ſaurois un jour les obligations que je lui avois, & qu'il n'étoit pas temps qu'elle m'entretînt des choſes qui paſſoient la portée de mon âge. Quoique j'écouraſſe tout cela ſans aucune réflexion, parce que je n'en étois pas capable, je n'ai pu m'empêcher depuis de faire attention aux paroles de cette

bonne Dame, ſur-tout lorſqu'elle me diſoit, en me voyant badiner avec ſa petite fille, que je croyois ma ſœur, qu'elle vouloit me la donner pour femme, & qu'elle nous verroit un jour mariés enſemble. En effet, ſi la petite Roſalie (c'eſt ainſi que s'appeloit la fille du Chirurgien que je croyois mon pere) eût eu plus de bonheur dans ſon éducation, & que ſes parens n'euſſent pas éprouvé les derniers malheurs, j'aurois infailliblement épouſé cette fille, que j'aimois uniquement dès ma plus tendre enfance, & je me ſerois peut-être par-là dérobé aux mortels chagrins dont j'ai été la victime.

Je ne puis m'empêcher de décrire ici les effets ſurprenans d'une paſſion, qui ſe fait même ſentir avant l'âge; l'expérience que j'en fis dès ma cinquieme année, ne me permet pas de douter qu'on ne puiſſe être tendre preſque dès le berceau, & que l'être plus tard, c'eſt faute d'avoir connu plus tôt l'objet qu'on doit aimer. Je ſavois à peine appeler

Roſalie, que j'avois déjà ſu l'aimer. On me voyoit pour elle une complaiſance qui lui donnoit le premier rang dans tous les petits divertiſſemens que nous prenions enſemble ; j'étois inconſolable lorſque ſa mere la grondoit ; & un jour que, pour m'avoir fait tomber, on lui avoit donné le fouet, j'en fus ſi pénétré de douleur, qu'il fut impoſſible à *Signora Maria* (c'étoit le nom de ma chere Nourrice) de me faire rien prendre, ni de me faire dormir de toute la nuit. La fievre me prit le lendemain, & continua trois ou quatre jours avec tant de violence, que l'on commençoit à déſeſpérer de ma vie. Les Médecins les plus éclairés furent appelés en conſultation. On conclut à une purgation un peu violente, pour mettre les eſprits en mouvement, parce que j'étois tombé dans une eſpece d'aſſoupiſſement qui préſageoit ma perte. L'impoſſibilité où l'on fut de me faire avaler cette médecine, penſa faire avorter les bonnes intentions de mes bienfaiteurs ; la tendreſſe

tendreſſe de *Signora Maria* lui ſuggéra l'expédient de me faire préſenter le remede par Roſalie : on le lui mit entre les mains, & on lui dicta ce qu'elle devoit dire pour me prier de le prendre ; ſa voix me fit revenir de ma léthargie, & ſans réſiſter un ſeul moment, j'obéis, & j'avalai ce qu'elle me préſenta.

Cette particularité ſurprit toute l'aſſemblée ; cependant ma ſanté fut rétablie en très-peu de temps, parce que Roſalie ne m'abandonnoit jamais. Elle avoit beaucoup de feu, & diſoit des choſes ſi jolies & de ſi bonne grace, que je ne me pouvois ſéparer un moment de cette aimable fille. Un jour que nous étions à la campagne, où l'on m'avoit envoyé pour prendre l'air après ma convaleſcence, nous nous promenions, mon aimable ſœur & moi, dans une allée d'un bois où nous allions ſouvent jouer à mille petits jeux innocens. En marchant ſur l'herbe, un ſerpent, que Roſalie foula par mégarde, s'entortilla autour de ſon pied, & le

preſſa de telle maniere, que cette pauvre fille ſe pâma, & me laiſſa dans une frayeur à me faire mourir moi-même. Sans conſidérer le péril où je m'engageois, je me jetai ſur cet animal ; & en le débarraſſant du pied de Roſalie, avec toute la peine imaginable, je m'expoſai à en être étouffé ; car la bête ſe ſentant tirer avec force, & voyant qu'on lui ôtoit ſa proie, ſauta à mon cou, & s'entortilla ſi fort à l'entour, que ſans le Jardinier, qui nous avoit entendu crier au commencement de cette funeſte aventure, & qui étoit accouru du fond du jardin où il travailloit ; ſans ce Payſan, dis-je, qui vint ſi à propos me ſecourir, j'étois mort ſans aucune reſſource. Il tua le ſerpent, & nous emporta ma ſœur & moi à la maiſon, où ma mere, qui ſe trouvoit pour lors toute ſeule, penſa tomber à la renverſe, quand elle nous vit dans ce pitoyable état.

Le pied de Roſalie étoit enflé, & mon cou étoit tout livide, & gros deux

fois plus qu'à l'ordinaire, mes yeux enflés, & preſque hors de la tête; & ſans de la thériaque, & d'autres contre-poiſons qu'on nous donna à propos, & dont nos maiſons de campagne ſont toujours fournies contre ces ſortes d'accidens, qui y ſont fréquens, le venin nous eût ſuffoqués infailliblement.

Ce malheur donna à notre chere mere beaucoup plus de circonſpection pour ma perſonne, qu'elle n'en avoit eue juſque-là : elle ne me perdoit plus de vue, & je trouvai ſon attachement pour moi ſi importun & ſi incommode, que je commençois à devenir mélancolique & rêveur, parce que je ne pouvois pas badiner avec Roſalie. Pourra-t-on croire qu'à ſix ans j'aye pu ſentir un amour ſi fort pour cette petite fille, qu'il m'étoit impoſſible de m'occuper à rien pour mon éducation ? On ne me faiſoit prendre les Livres qu'avec une répugnance extraordinaire ; & ce ne fut qu'en me faiſant dire par Roſalie même, qu'elle m'aimeroit bien davan-

tage ſi j'étois ſavant, afin que je lui ſuſſe écrire des billets doux, que j'apportai de l'application à ces premieres études. L'ambition de plaire à ma petite Maîtreſſe, me fit attacher à lire & à écrire avec tant de fureur, que je ſollicitois mon Maître à m'apprendre vîte, pour me rendre capable d'être bien aimé.

On n'épargnoit rien pour me donner une bonne éducation. Le *Signor Carlocio* étoit fort riche, il n'avoit qu'une fille, & me deſtinoit à l'héritage de tous ſes biens, en me la faiſant épouſer. Ayant remarqué en moi un riche naturel, & une diſpoſition admirable pour les Sciences, il s'étoit fait un projet d'élévation, où il m'eût infailliblement porté, ſi j'euſſe été aſſez heureux pour y parvenir. Le Maître qu'il avoit choiſi pour avoir ſoin de mon enfance, étoit un jeune Abbé Romain, fort ſavant dans les Lettres humaines, mais grand ignorant dans l'Art d'apprendre à régler les mœurs ; il me donna ſi ſouvent

occaſion de le mépriſer par ſes emportemens, que le lui ayant un jour témoigné, il vouloit m'en punir : mais je lui dis qu'il me devoit donner une autre leçon que celle de la colere & de la vengeance, & qu'on m'avoit donné un méchant modele à imiter. Il crut que ce raiſonnement m'avoit été ſuggéré : il vécut avec moi d'une autre maniere, & s'étant apperçu que j'étois d'un naturel doux & tendre, & qu'il ne me falloit faire agir que par la douceur, il eût réuſſi avec gloire & avec ſuccès, s'il ne lui fût arrivé une affaire qui lui coura ſa liberté.

Je ne puis m'empêcher de dire ici mon ſentiment ſur ces ſortes de Pédans, que l'on donne à la Jeuneſſe. On ſe ſert preſque toujours pour cet emploi, de gens ſans mérite, qui, bouffis d'une vaine ſcience, & tout hériſſés de phraſes ou de quolibets ridicules, croient être les plus habiles gens du monde pour former l'eſprit & le cœur d'un jeune homme ; étant bien loin de lui

inſpirer l'attrait de la vertu, & de donner un frein aux paſſions naiſſantes, ſont ſouvent les premiers à les mettre en mouvement. L'avarice ou l'indolence des peres ou meres, eſt la ſource du peu de ſuccès qu'on voit dans l'éducation de la Jeuneſſe, & cet uſage eſt plus ancien que nous. Juvenal, un des ornemens de l'ancienne Rome, ſe récrioit ſouvent de ce qu'on donnoit dix ſeſterces à Criſpin Cuiſinier, & que Quintilien n'en avoit que cinq.

Le Précepteur qu'on m'avoit donné s'appeloit l'*Abbate Betulino*, plus propre au métier de la Guerre qu'à celui des Belles-Lettres; il étoit vain & fier à ne pouvoir jamais céder à perſonne, entreprenant juſqu'à la témérité, & ſi imprudent dans ſes entrepriſes, qu'il mérita d'être condamné aux Galeres, pour s'être trouvé compris dans une conjuration qui devoit éclater contre le Vice-Roi. Voici comme la choſe ſe paſſa, ainſi que je l'ai appris par la ſuite.

Le Duc de.... ſortoit de ſon Ambaſſade de Rome, où il avoit mangé tout ſon bien, & étoit revenu dans Naples avec une ſi bonne diſpoſition de ſe dédommager & de s'enrichir, qu'il augmenta d'abord de la moitié tous les impôts du Royaume. Quoique le malheureux peuple ſoit accoutumé depuis plus d'un ſiecle à porter un joug dur & peſant, les exactions & les injuſtices criantes que l'on commettoit de toutes parts, ſouleverent les eſprits, & il ſe forma dans les cabarets, qui ſont en grand nombre dans cette ville, de petits partis qui parloient avec toute liberté du Gouvernement préſent. Ce bruit ſourd dura quelques mois. Il ſe trouva un homme de la lie du peuple, comme fut autrefois *Maſanjello*, qui oſa ſe faire Chef de parti, & conçut le deſſein extravagant de devenir Roi. Le Peuple, amateur de la nouveauté, & bien moins ſenſé dans ces ſortes de conjectures que l'âne du bon Eſope, donna tête baiſſée dans la promeſſe de

ces révoltés. On a cru que la France avoit favoriſé ſecrétement la hardie entrepriſe de ces Rebelles, comme elle fit du temps du Duc de Guiſe. En un mot, on vit pendant plus de trois ou quatre mois toute la ville en déſordre, & les habitans partagés en diverſes factions. Le Chef des Rebelles fut pris avec quelques complices, & la mort infame qu'on leur fit endurer, aſſoupit pour quelque temps les mécontens, qui n'abandonnerent pas cependant le deſſein de s'affranchir du joug des Eſpagnols.

Le Vice-Roi étoit rentré dans la ville après que tout y parut calme ; nous approchions des fêtes de Pâques. C'eſt la coutume dans ce pays-là de faire une proceſſion le Jeudi-Saint, où la Nobleſſe la plus diſtinguée eſt employée à porter les marques des différens Myſteres de la Paſſion. Chaque Noble y porte les ſiennes, & ſe fait accompagner par le plus de monde qu'il peut trouver. Chacun de la ſuite eſt obligé de s'y trouver

couvert d'un ſac noir de pénitens, & une torche de cire blanche à la main. A chaque Myſtere, il y a une douzaine de diſciplines attachées, avec leſquelles chaque Noble ſe déchire les épaules à coups de fouet, & leurs habits, qui ſont blancs, ſe trouvent alors tous couverts du ſang qui coulent de leurs épaules. Une Muſique ſoutenue de pluſieurs inſtrumens lugubres, accompagne cette Proceſſion, qui eſt ſouvent compoſée de trois ou quatre mille hommes, y compris les Soldats des garniſons, qu'on emploie à porter des flambeaux. Le rendez-vous eſt aux Cordeliers, d'où l'on va au Dôme, dans le plus bel ordre qu'on puiſſe jamais décrire. Toute la ville eſt éclairée le ſoir d'un nombre infini de bougies; & les Dames, qui n'ont pas accoutumé de paroître aux fenêtres ſans jalouſies, s'y font voir à découvert & ſuperbement parées. On voit même qu'elles attendent ce jour-là pour recevoir des témoignages publics de l'amour de leurs Amans; & il eſt permis à ces

Diſciplinés, diſtingués par des rubans de couleur qu'ils attachent à leurs diſciplines, de s'arrêter ſous le balcon où ſera quelqu'une de leurs Maîtreſſes, & de ſe donner là cent coups devant elles, pour leur marquer la violence de leur paſſion. Cette cruelle fête, qui a été introduite dans notre ville par les Eſpagnols, n'a pas toujours été du goût des honnêtes gens; ce ne fut d'abord que le peuple qui ſe déclara en ſa faveur, parce qu'on eſt naturellement porté à la nouveauté, & ſur-tout aux objets extérieurs de dévotion : mais depuis, le goût des honnêtes gens s'eſt corrompu, & l'on a vu la Nobleſſe s'en mêler, & tirer vanité d'une ſi étrange cérémonie.

Le Vice-Roi, qui vouloit, comme un bon Eſpagnol, donner des marques au peuple de la plus grande Catholicité, ſe chargea du Crucifix, qui étoit le dernier & le plus peſant des Saints Myſteres douloureux. Sa ſuite devoit être nombreuſe, & l'on peut dire trop galante, pour un temps deſtiné à la

pénitence & à la mortification. Les trois Châteaux avoient fourni preſque tous leurs Soldats pour porter leurs torches. Le parti des Rebelles, qui n'étoit pas entiérement éteint, choiſit cette occaſion pour faire main-baſſe ſur tous les Officiers & ſur tous les Soldats déſarmés, & par ce moyen s'emparer des citadelles, & ſe rendre maîtres de la ville. L'affaire alloit être exécutée avec un ſuccès merveilleux, ſans un petit Frere Cordelier, qui la révéla par une eſpece de miracle : voici comment.

C'eſt une coutume dans toute l'Italie de demander à Pâques des œufs bénits aux perſonnes de ſa connoiſſance. Les Moines en veulent auſſi goûter, comme les autres gens du monde. Le matin du Jeudi-Saint, un petit Frere étoit entré dans la maiſon d'un des Conjurés ſon ami, où il alloit ſouvent, & où il étoit le bien venu ; il demanda à ſon ordinaire l'*Uovo benedetto* à la femme du logis, qui le lui donna. En ſortant, il rencontra le mari, auquel, après qu'il

lui eut demandé ſi on lui avoit donné des œufs de Pâques, il répondit qu'oui. Ma femme, répliqua le Maître d'un ton ſérieux & froid, vous a donné des œufs : avant que la nuit ſoit paſſée, je vous donnerai des grillades. *La Patrona a dato à veſtra Paternita l'uovo, vi daro hariole nanzi finiſca la motte.* Le petit Frere ne fit pas beaucoup d'attention ſur ces paroles ; mais étant rentré dans ſon Couvent, & ayant trouvé le Pere Gardien dans le cloître, il l'informa de ſa quête, & lui fit part en même temps de la réponſe qu'un tel homme venoit de lui faire. Le Supérieur, homme d'eſprit, & beaucoup plus pénétrant que ſon Frere Lai, fit quelques réflexions là-deſſus, & il y rêvoit en ſe promenant dans ſon cloître, quand on vint lui dire que le Vice-Roi étoit dans l'égliſe, & qu'il demandoit à ſe confeſſer. Ceux de ma Nation ſont naturellement ſoupçonneux ; ils ſont perpétuellement ſur leurs gardes au ſujet des Eſpagnols ; & ils ont éprouvé ſi ſouvent

ſouvent des trahiſons & des fourberies, qu'ils ſont à leur égard dans une continuelle défiance. Ce Supérieur craignit que ce petit Frere ne fût un appât qu'on lui eût dreſſé pour le faire tomber dans le piége ; & en s'approchant du Vice-Roi qui l'attendoit pour ſe confeſſer, il lui dit d'un ton mêlé de frayeur & de crainte : Son Excellence me pardonnera ſi je n'entends pas aujourd'hui ſa confeſſion ; un cas d'une extrême importance, & qui regarde votre perſonne, & menace peut-être tout l'Etat, me rend l'eſprit inquiet, & ne me permet pas d'être tranquille : Frere tel vient de m'avertir d'une telle affaire ; l'air & le ton dont cet homme a parlé, préſagent quelque mauvais deſſein. Que votre Excellence s'aſſure de ce Bourgeois, l'affaire eſt d'une extrême conſéquence, &, dans une occaſion ſi preſſante, le retardement ſeroit dangereux.

Le petit Frere fut ouï, & ſur ſa dépoſition les Gardes du Vice-Roi furent ſe ſaiſir du Bourgois, qui ne fut pas

plus tôt arrêté & préſenté à la gêne, qu'il déclara la conjuration, & nomma une grande partie des complices. Mon Précepteur ſe trouva enveloppé dans le nombre, & il eût été mis en pieces, comme pluſieurs autres, ſans la ſollicitation du *Signor Carlocio*, lequel, par le moyen de ſes amis, & particuliérement du Comte P.... dont il étoit depuis peu devenu Chirurgien, obtint que le malheureux *Betulino* ſeroit condamné aux Galeres à perpétuité. Je l'y ai vu quelque temps après par occaſion. Un jour j'allois voir un Turc, qui faiſoit des tours de gibeciere, où le Diable avoit aſſurément bonne part. Un des plus ſurprenans que je vis, ce fut qu'après avoir jeté une piaſtre dans la mer, celui qui la lui avoit donnée ayant pris la précaution de la marquer & d'y attacher un ruban, ce Turc commanda à une petite figure de bois d'aller chercher cet argent pour ſouper, lui ordonnant de ne pas revenir ſans cette même monnoie; il jeta la figure dans le fond

de l'eau, attachée avec un filet, & la retira avec la piaſtre entre ſes mains. Ce tour, qui ſurpaſſoit l'Art de tous les Joueurs de Gobelets de la ville, où l'on eſt adroit en ces ſortes de jeux, fit qu'on dénonça le Turc à l'Inquiſition, d'où on ne l'a plus vu ſortir; & comme j'allois un jour à la Galere avec quelques-uns de mes amis, pour voir s'il n'y ſeroit point, je fus connu de mon Précepteur, qui y étoit, & qui m'appelant par mon nom, ſe fit connoître à moi, & m'apprit le déplorable état dans lequel il étoit réduit. J'avois alors dix ou onze ans, & j'étois beaucoup plus capable d'impreſſion à cet âge, que quand il me quitta. Son malheur fut la meilleure leçon qu'il m'ait jamais donnée. Je conçus alors tant d'horreur pour le monde, & j'eus une envie ſi extraordinaire de le quitter, pour être à l'abri des funeſtes accidens qu'on y rencontre, que je m'ouvris ſur ce deſſein à un Cordelier que je trouvai. Il me préſenta au Gardien, qui ne voulut pas en ce

moment me prendre au mot ; mais il me dit ſeulement qu'il falloit demander cette grace au Seigneur, & que la vocation n'étoit pas l'ouvrage d'un moment, mais la réflexion de pluſieurs années ; qu'il m'ordonnoit de bien étudier, & d'être bien dévot, afin que Dieu m'éclairât, & me fît connoître le parti que je devois prendre. Le délai qu'il y apporta fit rompre l'affaire, & le deſſein de me faire Moine ceſſa avec la même facilité que je l'avois formé.

La conjuration fut bientôt appaiſée, & tout étoit calme dans la ville. On n'avoit pas voulu prendre pour moi de Précepteur dans la maiſon ; mais un habile Eccléſiaſtique, intime ami de mon oncle, venoit tous les jours deux fois pour me donner des leçons. En moins d'un an, j'entendis la Langue Latine avec tant de facilité, qu'à l'âge de douze ans j'expliquois les Auteurs les plus difficiles. Ce bon Prêtre ſecondoit avec zele l'excellent naturel qu'il voyoit en moi : il m'exerçoit à parler,

& me faiſoit apprendre de petits Diſcours, que je déclamois en public, pour me donner la hardieſſe néceſſaire à un Orateur. Toute la ville couroit en foule dans l'égliſe des Cordeliers, où je faiſois ordinairement mes déclamations, à cauſe que j'en demeurois proche, & que mon oncle étoit très-conſidéré dans cette Maiſon. On me mettoit un petit habit de l'Ordre; & en me faiſant monter en chaire, je débitois une Piece d'éloquence que je n'entendois pas, mais que je faiſois ſi bien entendre par la netteté de ma parole & la beauté de ma voix, que tous les principaux Seigneurs de la ville m'envoyoient leurs carroſſes pour aller prêcher dans leurs Palais en préſence des Dames.

Ce fut un jour de la Trinité, où une de mes prédications donna lieu de découvrir tout ce qui s'étoit paſſé au ſujet du Chevalier C.... dans le Palais des P.... Après avoir établi l'exiſtence de Dieu, je voulus apprendre aux

assistans la maniere de l'adorer & de le craindre. Ce bon Ecclésiastique, qui avoit composé ce Discours, avoit donné un tour si fin à sa Piece, & y avoit répandu des traits de morale si justes, qu'on étoit pénétré & touché de ce que je disois. L'admiration où tout le monde paroissoit, qu'un enfant de mon âge pût faire des impressions sur le cœur, faisoit crier à tout le monde, miracle. La Princesse C...., mere du Chevalier C...., se trouvoit dans cette assemblée: & comme elle aimoit extrêmement son fils, dont on n'avoit appris aucune nouvelle depuis douze ou treize ans, & qu'elle conservoit toujours une idée profonde de ce cher enfant, elle s'attacha à me considérer; & ayant remarqué dans mon air & dans les traits de mon visage, une parfaite ressemblance avec lui, elle ne put s'empêcher de s'attendrir, & de me demander, après mon action, comment je m'appelois, qui étoit mon pere, si j'étois de Naples, ou dans quel endroit d'Italie j'étois né?

Je la ſatisfis auſſi-tôt ſur toutes ſes demandes. Mon âge, qui étoit le temps précis de l'évaſion du Chevalier ſon fils, joint à l'extrême reſſemblance que j'avois avec lui, augmenterent ſa curioſité & ſes ſoupçons. Elle dit au vieux Comte P...., qu'elle ſouhaiteroit bien connoître mes parens, & lui demanda s'il ne les connoiſſoit pas lui-même ? Le Comte lui marqua de l'empreſſement à l'obliger ; il pria la Comteſſe de reſter chez lui, en attendant qu'il mandât ſon Chirurgien pour l'éclaircir de mon origine. *Signor Carlocio* étoit dans ſa maiſon de campagne de Puzuolo; ſa femme la *Signora Maria* eut ordre de venir elle-même au Palais. Ayant été introduite dans l'appartement du Comte, on lui demanda d'un ton fier, à qui étoit le petit Colli, & depuis quel temps elle le nourriſſoit ? Cette bonne femme fit pluſieurs réponſes ambiguës ; elle ſe coupa dans ce qu'elle dit, ſe diſant tantôt ma mere, & me diſant tantôt un petit aventurier qu'on avoit commis à

ſes ſoins. Les ſoupçons de la Princeſſe augmenterent : elle pria le Comte de faire arrêter cette femme & ſon mari, afin que par eux on pût apprendre des nouvelles du Chevalier ſon fils.

Le mari ne fut pas plutôt de retour de ſa maiſon des champs, qu'il ſe vit arrêté par les *Sbires* ( ce ſont les Archers du Grand Prévôt ). Il fut conduit dans les priſons de la ville, & après le premier interrogatoire qu'il ſubit, on l'accuſa d'avoir poignardé le Chevalier C.... & d'avoir tenu la main à l'évaſion de Zebine, Eſclave de la Comteſſe P..... Ce coup de foudre penſa le renverſer, & n'étant pas préparé à une réponſe poſitive, il parut ſi troublé & ſi hors de lui-même, qu'on le preſſa de dire la vérité, ou de ſe réſoudre à être mis à la gêne. Il demanda du temps, pour penſer à la réponſe qu'il devoit faire ; & après qu'on lui eut accordé deux heures pour ſe remettre de la crainte dans laquelle il étoit tombé, il pria le Commiſſaire de faire appeler les Parties,

devant leſquelles il déclara le myſtere.

Madame, dit-il, en s'adreſſant à la Princeſſe C...., vous cherchez inutilement votre fils ; il eſt mort, & enterré dans le même endroit où repoſe la Comteſſe P.... : & vous, Monſieur, qui voulez ſavoir des nouvelles de Zebine, je ne puis vous en apprendre que de ſa mort ; elle a été enſevelie le même jour que la Comteſſe votre épouſe ; & ce jour funeſte à tant de perſonnes, & que le Soleil ne devoit jamais éclairer de ſes rayons, a vu commettre une action que la poſtérité ne croira peut-être jamais ; nous ne ſommes, ma femme & moi, aucunement coupables de tant de maux ; le haſard & la charité nous ont engagés dans ces malheurs ; & le petit Colli, que vous avez vu dans votre Palais, & qui fait l'admiration de toute la ville, eſt le malheureux ſujet du crime dont on m'accuſe. Colli, ce bel enfant, qui n'eſt fait, à ce qu'il ſemble, que pour être aimé, & que pour s'attirer l'admiration de tous ceux qui l'en-

tendent, Colli eſt fils du Chevalier C... & de Zebine. Voilà tout ce que je puis vous dire touchant cette affaire ; ma femme n'en ſait pas davantage, & le Pere *Angelo d'Inapoli*, Cordelier, pourra mieux que moi vous éclaircir ſur ce ſujet.

Le Pere *Angelo*, qui eſt ce Cordelier que j'appelois mon oncle, devoit aſſiſter à un Chapitre Provincial des Religieux de ſon Ordre, qui s'aſſembloit dans la Province de la Baſilique. Un de ſes amis lui avoit mandé l'accident ſurvenu au *Signor Carlocio*, & à ſa femme. Ce bon Pere, ne ſachant quel parti prendre, & comment ſe comporter dans une affaire ſi délicate, où il s'agiſſoit de la vie & de l'honneur de pluſieurs perſonnes, avoit pris conſeil d'un de ſes bons amis, qui lui avoit donné des lettres pour le Vice-Roi. Il venoit à Naples, bien aſſuré de la protection de Son Excellence, lorſqu'il fut attaqué par un parti de Bandits, qui, après l'avoir volé, le tuerent, lui & ſon com-

pagnon, & les enterrerent ſous un arbre. Comme on ne voyoit point arriver ce Pere, à qui le Provincial avoit mandé de faire diligence, & de venir au plus tôt auprès de lui pour des affaires de conſéquence, on crut que la crainte du ſupplice lui avoit fait prendre une autre voie : on dépêcha des Courriers par tous les chemins de l'Europe ; mais ce fut inutilement. Ainſi *Signor Carlocio*, & ſa femme, ſe virent privés du ſeul homme qui pouvoit les diſculper, & leur rendre le repos qu'ils avoient perdu depuis un mois ou deux qu'ils étoient détenus dans la Conciergerie. Quelque précaution cependant qu'on eût apportée à rendre la choſe ſecrete, elle fut ſue incontinent de tout le monde. La Renommée le dit en autant de façons différentes, qu'elle a de différentes bouches. La Juſtice ſe tranſporta dans l'égliſe des Cordeliers, où après avoir fait l'ouverture du tombeau, & en avoir tiré ce grand coffre, l'on y trouva les triſtes reliques du Chevalier C...., qui

n'étoit plus connoiſſable que par ſa croix, & par une bague où ſon nom & celui de Zebine étoient entrelacés. A ce ſpectacle, on ne ſut comment aſſeoir un jugement équitable; on ſoupçonna le Comte P.... de l'avoir fait tuer par jalouſie, parce qu'il fréquentoit la Comteſſe ſa femme pendant ſa vie. Le Vice-Roi n'étoit pas des amis de P.... à cauſe que pluſieurs de ſes parens s'étoient rangés du parti des Rebelles; & ſuivant les maximes des Eſpagnols, qui vont à diſſiper tout ce qui peut nuire à la grandeur de leur Monarchie, il voulut que le Comte fût arrêté dans le Château Saint-Elme, juſqu'à ce que ſon innocence fût pleinement connue. Les ordres furent exécutés avec promptitude, & on ne vit jamais tant de perſonnes innocentes expoſées à périr malheureuſement.

Dans le temps que tout le monde ſouffroit à mon occaſion, la Princeſſe C.... avoit conçu une ſi forte tendreſſe pour moi, qu'elle m'avoit fait mener à Rome,

Rome, à deſſein de m'y faire élever avec diſtinction. Elle me mit pour ce ſujet dans le Séminaire Romain. C'eſt un des lieux de l'Europe où la Jeuneſſe eſt la mieux élevée ; & la plupart des Princes d'Allemagne, & preſque tous les Cardinaux & les Prélats de l'Egliſe Romaine, ont ſucé dans ce fameux College le lait de la piété Chrétienne, & les connoiſſances des Belles-Lettres ; c'eſt de cet endroit d'où ſont ſortis un nombre de Papes, qui dès leur enfance y avoient été renfermés. Les Peres de la Compagnie de Jéſus en ſont les Directeurs ; & on n'a jamais vu parmi un ſi grand nombre de Penſionnaires, un ſi bel ordre dans les mœurs & dans la maniere d'enſeigner. J'étois âgé de quatorze ans, lorſque j'entrai dans cette penſion. Les perſonnes à qui j'appartenois étoient d'une conſidération trop grande, pour que leur recommandation ne me fût extrêmement favorable. Le Connétable C..., qui avoit été intime ami de mon pere, & à qui la Princeſſe

m'avoit particuliérement recommandé, fut celui dont je reçus le plus de témoignages de bienveillance. Il avoit un de ſes enfans dans le même College, auquel il recommanda d'être de mes bons amis. Ce jeune Prince eut d'abord toutes les diſpoſitions à me vouloir du bien, & à me le marquer par mille petits ſervices obligeans. Comme j'étois plus verſé dans mes études que lui, il me faiſoit l'honneur de ſe confier à moi, & de me permettre de lui dire mon ſentiment touchant ſon devoir; il étoit ſi modeſte, & avoit une ſi grande envie de ſavoir, que dans toutes nos converſations, il me faiſoit pluſieurs queſtions que je ne pouvois lui réſoudre à mon âge. Notre Préfet prit garde à notre curioſité, il s'attacha à nous avec une ardeur qui excita d'abord l'envie de tout le College contre nous; il prenoit ſoin de nous applanir toutes les difficultés de la Logique, que nous étudions alors. On s'étonnera de ce que je me vante qu'à un âge ſi tendre j'aye

eu des connoiſſances qui demandent beaucoup de jugement : mais le Lecteur doit être perſuadé que je n'exagere rien dans cette Hiſtoire, & qu'à l'âge de dix-neuf ans j'avois ſoutenu des Theſes de toute la Théologie. Ce fut dans cette occaſion, où je donnai une ſi grande preuve de ma mémoire, que je répondis à tous les paſſages qu'on put me demander touchant la Sainte Ecriture. La plupart des aſſiſtans s'imaginerent que cela ne ſe pouvoit faire ſans un ſecours extraordinaire ; & Sa Sainteté, à qui la choſe avoit été rapportée, voulut me faire venir devant Elle, où, après m'avoir lu une demi-page du Premier Livre des Rois, je la lui répétai, mot pour mot, ſans héſiter, comme ſi je l'euſſe étudiée auparavant ; Elle eut la bonté de me donner des marques de ſon eſtime, accompagnées de préſens proportionnés à mon âge ; Elle voulut que je fuſſe habillé de violet, & Elle me fit préſent d'une ſoutane de la même couleur, qui fut la premiere que je portai ;

elle m'exhorta de me conſacrer à Dieu, en me diſant que l'Egliſe étoit une bonne mere, qui avoit des tréſors & des couronnes pour ſes enfans qui l'honorent par leurs ſoins & par leurs ſervices ; ajoutant enfin, à toutes ſes bontés, qu'il voudroit vivre aſſez long-temps pour voir quel uſage je ferois des précieux talens que Dieu m'avoit donnés, afin de pouvoir me dire, comme ce pere de famille de l'Evangile, *Euge, ſerve bone & fidelis.*

Vous jugez bien qu'après avoir reçu tant d'honneur, je ne pouvois pas être fort humble ; la vanité dont je me remplis alors, redoubla l'envie & la jalouſie de quelques ennemis de ma gloire, qui ne pouvoient plus me ſouffrir dans le College : j'y demeurai pourtant cinq ans, ſans perdre l'amitié des Principaux ; & quoique le jeune Prince Alexandre C... & moi, leur fiſſions mille pieces, & que nous n'épargnaſſions pas même nos Maîtres, on ne laiſſoit pas de nous aimer beau-

coup, parce que nous ſavions toujours nous conſerver le cœur de nos amis.

Je ne puis m'empêcher de vous raconter ici un tour que je fis. C'eſt une coutume dans pluſieurs Communautés de Rome de bâtir des Oratoires; voici ce que c'eſt. Après les divertiſſemens du Carnaval, qui a été employé en Maſcarades, & en Comédies un peu gaillardes, on prend un ſujet de l'Ecriture Sainte, qu'on met en Muſique, & trois jours de chaque ſemaine de Carême, on aſſemble tous les Penſionnaires, & tous les Confreres enrôlés dans quelques Confrairies; & après avoir fait chanter par les plus belles voix de Rome, l'Hiſtoire, par exemple, de Joſué ou de David, on ſert à tous les aſſiſtans une diſcipline, dont les plus zélés s'affligent les épaules à la faveur des ténebres, qui ſurviennent dans cette ſalle, par le ſoin que l'on prend d'en boucher exactement les fenêtres & toutes les iſſues. Le Supérieur n'a pas plutôt fait le ſignal, que chacun,

ſans attendre la lumiere, ſort pour aller à ſes affaires, & en ſortant prend de l'eau-bénite, & ſe fait avec cette eau une grande croix, qui lui tient depuis le front juſqu'au bout du menton. Nous ſommes dans notre pays grands obſervateurs des plus petites bagatelles, & ce ſont les ſeules choſes que nous ne négligeons pas. Un de ces ſoirs, que le Préfet nous avoit donné du chagrin, je réſolus de m'en venger, & pour ce ſujet, m'étant muni d'une éponge, & prenant le temps qu'on ſe donnoit la diſcipline, au chant du *Miſerere*, je me plaçai près du bénitier, d'où ayant léché toute l'eau par le moyen de mon éponge, je verſai à la place une fiole d'une eau qui, une heure après, noirciſſoit la partie qui en étoit mouillée. Tous les Penſionnaires du Séminaire, & tous les Peres de la Communauté s'en barbouillerent, & m'en barbouillai auſſi bien qu'eux; & ce fut en faiſant collation, que les croix qu'on s'étoit faites commencerent peu à peu à paroître

ſur le viſage de chacun de nous. Les Peres n'en étoient pas exempts ; & depuis le premier juſqu'au dernier, nous reſſemblions tous à des Maſcarades. Jamais on n'a vu des gens plus conſternés que nous le parûmes : ce prodige prétendu mit l'alarme dans tout le Séminaire. On ne ſavoit que croire d'une telle aventure ; ce ne fut qu'après pluſieurs prieres & pluſieurs exorciſmes faits ſur chacun de nous, qu'on s'apperçut que le Diable n'avoit aucune part à la Comédie. En effet, cette eau, qui avoit ainſi barbouillé nos viſages, étoit une diſtillation de vitriol, avec certaines drogues qu'un Chimiſte Napolitain m'avoit données, pour me divertir de mes compagnons ; & pour me venger ſeulement du Préfet, qui m'avoit donné du chagrin, j'enveloppai dans ma vengeance toute la Communauté. La choſe fut ſi ſecrete, qu'on ne ſut jamais qui en étoit l'auteur, malgré les prieres & les menaces qu'on employa pour découvrir ce myſtere. Il eſt bien vrai que

ſi je ne fus pas directement accuſé de la choſe, le ſoupçon n'en tomba pas moins ſur moi, & que nous reſtâmes barbouillés trois ou quatre jours de ſuite, ſans oſer ſortir de la maiſon.

Ce n'eſt pas là la ſeule piece que je jouai à mes condiſciples : il n'y avoit pas de jour qu'il n'y eût quelque malice nouvelle, & qui ne donnât occaſion de me mortifier, ou de ſe plaindre de moi. On en écrivit un jour à la Princeſſe C...., & on lui manda qu'on ſeroit contraint de me congédier, ſi je continuois à mettre le Séminaire en trouble par mes tours de lutin. J'en fus averti par le Connétable, qui me menaça à ce ſujet ; je lui proteſtai que je n'avois aucune part à l'affaire de l'eau bénite, & que les pieces que j'avois pu faire, ne s'étoient jamais étendues que mes compagnons. Je promis de vivre plus réſervé à l'avenir ; & après lui avoir demandé la grace de me réconcilier avec Madame la Princeſſe, je connus que je ne l'avois pas prié en vain,

puiſque huit jours après on augmenta le revenu de la petite penſion qu'on me donnoit pour mes menus plaiſirs.

Cependant je ne laiſſois paſſer aucune occaſion de m'inſtruire : rien ne m'étoit difficile ; les Sciences les plus profondes me paroiſſoient aiſées, & jamais je ne me fis répéter deux fois la même difficulté ſans la concevoir ; ce qui faiſoit que mes Maîtres ſupportoient plus aiſément mes autres imperfections, croyant être eux-mêmes la cauſe principale du progrès que je faiſois dans les études ; & c'étoit pour s'en faire honneur, qu'ils m'avoient préſenté au Pape : mais, qui les auroit conſultés ſur la part qu'ils prenoient à ma gloire, ou à leur triomphe, ils auroient été bien embarraſſés de répondre juſte & ſans déguiſement.

Enfin, après avoir reſté ſix ans à Rome, & m'être aſſez avancé dans la connoiſſance des Belles-Lettres, on me manda de Naples que la Princeſſe C.... étoit morte, & que P..., qui avoit toujours été enfermé dans le Château

Saint-Elme, en étoit ſorti par une eſpece de prodige que le Ciel fit en faveur de ſon innocence.

Quoique je fuſſe encore jeune, j'avois déjà acquis beaucoup de connoiſſance, &, par le moyen de mes études, je faiſois des réflexions ſérieuſes, & j'avois déjà des preſſentimens des malheurs qui me menaçoient. La Princeſſe étoit morte ſubitement, & n'avoit pas eu le loiſir de me rien laiſſer de fixe pour vivre en homme de condition. Le *Signor Carlocio* & ſa femme étoient auſſi morts de langueur & de miſere dans la priſon ; ma chere ſœur Roſalie avoit été miſe dans un Conſervatoire (c'eſt un Monaſtere des Filles délaiſſées), le bien de ſes parens ayant été confiſqué, & diſſipé en frais de Juſtice. Les Peres de la Société, qui avoient remarqué beaucoup de défauts dans ma conduite, eſtimerent peu mon eſprit, & me voyant comme abandonné, & que perſonne ne prenoit plus ſoin de moi, ils me dirent que je devois penſer à retourner à

Naples, & qu'il étoit abſolument néceſſaire que j'en fiſſe le voyage, pour vaquer à mes affaires, & ſur-tout pour me chercher un protecteur.

Innocent X venoit d'expirer, le Prince C... avoit retiré ſon fils du College, & je n'avois pas été aſſez heureux de pouvoir le rencontrer chez lui; ainſi j'étois ſans aucun appui, & à la veille de ne ſavoir où donner de la tête, en ſorte que je me ſerois abandonné au dernier déſeſpoir, ſi Dieu, qui ne veut pas me perdre, & dont la Providence a conduit tous mes pas, n'eût pris ſoin de me faire trouver un bienfaiteur, qui me ſecourut dans mon extrême beſoin.

Un jour que j'étois allé pour tâcher de parler au Prince C...., après qu'on m'eut dit, comme à l'ordinaire, qu'il n'y étoit pas, j'entrai dans l'égliſe des Saints Apôtres, qui eſt contiguë au Palais, & là, après avoir prié Dieu, je me mis à dormir. J'oubliois de vous dire que j'étois déjà ſorti du Séminaire.

J'avois très-peu d'argent, & les hardes d'un Ecolier ne ſont pas d'une valeur à le mener bien loin : outre cela, les Juifs à qui l'on s'adreſſe pour ſe défaire des vieilles nippes, ſont des ſcélérats, qui, profitant de la miſere d'un malheureux, mépriſent tout ce qu'on leur préſente, & ſe font prier pour nous voler. Etant réduit à la mendicité, accablé de chagrin & de miſere, ne ſachant que faire dans un état ſi déplorable, je me laiſſai aller au ſommeil. J'étois entré dans un confeſſionnal, où je ne pouvois être apperçu de perſonne : j'y fis un rêve terrible, & qui m'effraya de telle ſorte, que m'éveillant en ſurſaut, & en pouſſant de grands cris, je mis l'alarme au chœur, où les Freres étoient en méditation après Complies.

Ce rêve n'eſt jamais ſorti de mon eſprit, & il me fit une trop grande impreſſion pour que je l'en puiſſe effacer de ma vie. Je crus être à Naples devant l'égliſe des Peres Conventuels, où mon pere

pere & ma mere ſont enterrés ; & que là, en badinant, comme j'avois accoutumé de faire avec ma ſœur Roſalie, le Pere Angelo, ce cher oncle qui m'avoit fait tant de bien, s'étoit apparu à moi tout enſanglanté & le viſage couvert de pouſſiere, & que, d'un air triſte & abattu, il m'avoit dit de le ſuivre : j'eus d'abord de la peine à lui obéir ; mais m'ayant menacé avec un air terrible, j'entrai avec lui dans le cloître, & dis adieu à Roſalie, d'un air tendre & languiſſant. Je ne fus pas plus tôt entré, qu'il me ſembla que ce Pere me conduiſoit du côté de la Sacriſtie ; & après m'avoir fait paſſer dans un appartement écarté, où il m'ordonna d'ôter du bois & de la ſaleté qu'il y avoit dans un coin, je ne lui eus pas plus tôt obéi, qu'il me ſembla voir ſortir du fond de la terre une femme d'une taille majeſtueuſe, qui, me regardant avec un air de fierté & de tendreſſe, dit en ſoupirant, que j'étois bien à plaindre, & que ma deſtinée lui faiſoit pitié. Je me préparois

à parler, & à demander à cette belle Dame par quel malheur le Ciel étoit ſi irrité contre moi : mais ce qu'elle me dit étoit un langage ſi obſcur & ſi barbare pour moi, qu'il me fut impoſſible de le comprendre. Après un ſigne qu'elle me fit de regarder vers la porte, je vis entrer un homme de bonne mine, avec une Dame encore aſſez jeune ; mais ſi pâle & ſi défigurée, que la mort n'étoit pas plus affreuſe. Ce ſpectre me regarda fixement, & m'ayant touché dans la main, il y écrivit je ne ſais quels caracteres qui ne paroiſſoient pas, mais que j'ai ſentis pendant plus de dix ans, & qu'un fameux Cabaliſte m'a expliqués à Veniſe, ſur les dimenſions de la douleur que je ſentois. Le *Signor Carlocio* & ſa femme entrerent encore dans ce rêve, leſquels après m'avoir long-temps embraſſé, me dirent de fuir ma Patrie, ſi je ne voulois y encourir la même diſgrace que mes malheureux parens ; que ce Chevalier que je voyois là, étoit mon pere, fils de la Princeſſe

C.... ma bienfaictrice ; que cette femme qui m'avoit parlé un langage fort obſcur, m'avoit donné le jour, en perdant elle-même la vie, & que tous ces malheurs étoient arrivés par ce monſtre qui avoit accompagné mon pere. En entrant dans la chambre ; comme je n'avois jamais rien ſu de mon origine, je voulois m'éclaircir un peu plus ſur ce ſujet ; & voulant embraſſer le *Signor Carlocio*, je le preſſai de ne me pas abandonner, & de me mener avec lui. Pour lors il ſe fit un ſi grand bruit dans la chambre, que je crus que tout le Couvent alloit fondre ſur moi : la peur que me cauſa cette rumeur ; me fit éveiller, & me fit jeter un ſi grand cri, que les Moines qui, comme j'ai dit, étoient au chœur en méditation, vinrent à moi ; & me voyant tout épouvanté, crurent que j'étois poſſédé du malin Eſprit, par les geſtes & les grimaces que la crainte me fit faire. Dans cet inſtant, on me queſtionna longtemps pour ſavoir qui j'étois, & ce que

j'étois venu faire dans cette égliſe : on ne put jamais rien tirer de moi que des ſoupirs & des larmes ſi abondantes, que le Pere Gardien du Couvent, qui étoit homme de bien & d'un mérite très-diſtingué, ordonna qu'on me portât dans une chambre, & qu'on me mît au lit.

Ses ordres furent exécutés avec promptitude ; je me laiſſai emporter, & je conſentis qu'on me déshabillât, ſans proférer une ſeule parole. J'étois ſi étonné, & mon imagination ſi affoiblie par le jeûne, & l'impreſſion de mon rêve me donnoit un air ſi décontenancé & ſi innocent, qu'on crut que je l'étois effectivement. Quand je fus un peu remis de mon trouble, & que j'eus recouvré ma premiere tranquillité, je commençai à fondre en larmes, & je priai un Religieux qui ne m'avoit pas abandonné, de me faire parler au Supérieur ; ce que l'on fit auſſi-tôt ; & immédiatement après, je vis entrer ce vénérable Pere, avec un viſage riant,

qui portoit la joie & la conſolation avec lui.

Ah, mon Pere! lui dis-je, que je ſuis à plaindre, & que direz-vous de la liberté que je prends de vous faire venir ici? Vous croyez peut-être que c'eſt une continuation de mon mal; mais ſi votre Révérence ſe veut donner la peine de m'entendre, elle connoîtra que je ne ſuis pas hors du bon ſens, & que je ſuis digne de quelque compaſſion. Je vous la demande, mon Révérend Pere, au nom de Dieu, ne me la refuſez pas, non plus que vos conſeils; c'eſt ſans doute la Providence qui m'a conduit dans votre Monaſtere, pour me faire rencontrer un aſile contre les malheurs qui me menacent. J'ai été cher autrefois à un de vos Peres, appelé le Pere *Angelo*, qui étoit, à ce qu'on m'a dit, mon oncle; il m'aima dès ma plus tendre enfance, & j'avois pour lui une tendreſſe ſi véritable, que je ne pouvois reſter un ſeul jour ſans le voir. Il y a déjà ſix ou ſept ans que je n'ai

pu apprendre de ſes nouvelles, & j'ignore même ce que mes parens ſont devenus. Madame la Princeſſe C... qui m'avoit fait enlever d'auprès d'eux pour me mettre dans le Séminaire Romain, m'a fermé tous les moyens de m'informer de leur deſtinée : cette Princeſſe eſt morte, & je puis dire que je devois mourir, puiſque me trouvant ſans amis & ſans connoître aucun de mes parens, je me vois expoſé à mourir de chagrin & de néceſſité. Ce diſcours attendrit ce bon Pere, & il m'aſſura qu'il entroit parfaitement dans toutes mes peines : il ajouta que le Pere *Angelo*, que je lui avois nommé, étoit ſon meilleur ami : qu'on ne ſavoit pas à la vérité ce qu'il étoit devenu, quelque diligence qu'on eût pu faire pour apprendre de ſes nouvelles ; mais qu'il me vouloit tenir lieu de ce cher oncle, & que je n'avois qu'à me conſoler : qu'il ne permettroit pas que je manquáſſe jamais de rien ; & que ſi je voulois entrer dans l'Ordre, il pourroit m'y ſervir ſi efficacement,

que je n'aurois pas ſujet de regretter les pertes que j'avois faites à Naples. Je le priai de vouloir me conſerver toujours ſon affection, l'aſſurant que je me rendrois digne de ſa protection & de ſa bienveillance, par une obéiſſance exacte : qu'autrefois, âgé de huit ou neuf ans, j'avois eu le déſir de prendre l'habit de Saint François, & que j'avois eu l'honneur de le porter pluſieurs fois devant les principaux Seigneurs de la ville, lorſque je récitois des Prédications. Toutes ces particularités, dont l'Italie entiere avoit été informée, rendirent ce bon Supérieur ſi attaché à mes intérêts, qu'il n'y eut point de bon traitement qu'il ne me fît éprouver pendant un mois que je demeurai dans ſon Couvent.

Si j'euſſe connu dès ce temps-là l'eſprit monacal, je me ſerois bien gardé de l'embraſſer, comme je fis dans la ſuite ; mais j'étois un jeune Ecolier, ſorti d'une Communauté où l'on vivoit dans une aſſez grande contrainte. La

néceſſité cruelle, qui fait faire tant de fauſſes démarches, fut celle qui me pouſſa à prendre un froc, pour lequel je n'étois point deſtiné ; auſſi n'ai-je trouvé, en le portant, que mille malheurs, comme la ſuite de ces Mémoires le fera voir.

Je paſſai un mois dans le Couvent des Saints Apôtres à Rome avec une pleine joie, & avec toute la ſatisfaction qui convenoit alors à mon état ; je fus habillé fort proprement aux dépens du Supérieur, & ma table étoit aſſez bien ſervie ; j'avois toujours un Moine avec moi, pour me tenir compagnie, quand mon illuſtre bienfaiſteur ſe trouvoit occupé ailleurs : ce Moine étoit un jeune Ecolier Meſſinois, qui devoit ſoutenir des Theſes au Chapitre général, ſous le Pere *Laurea*, qui fut fait depuis Cardinal par Innocent XI, & les Theſes étoient dédiées au Roi d'Eſpagne, ſuivant la coutume de toute la Nation, qui dédie ſes actions à ſon Souverain. Ce jeune Pere s'étoit tellement fatigué

l'eſprit à étudier, qu'il tomba malade la veille du Chapitre, & pas un Cordelier n'avoit oſé ſoutenir à ſa place. *Laurea*, à qui ce Pere avoit ſouvent vanté ma mémoire & mon érudition, ne ſachant où donner de la tête, s'aviſa de m'en faire la propoſition : je m'en défendis, parce que j'avois intérêt de n'être point connu à Rome, ſachant bien que tous les Seigneurs Napolitains, & tous les Princes Romains du parti d'Eſpagne, aſſiſteroient à cette action; je dis même à ce Profeſſeur, que le Supérieur ne me permettroit jamais de prendre l'habit de l'Ordre pour le quitter le lendemain ; & qu'il me propoſoit inutilement une choſe qui pouvoit lui faire tort, & m'expoſer à me faire connoître, dans un temps auquel j'avois mille raiſons de me cacher. Mais toutes les difficultés que j'alléguois pour ne pas accepter la propoſition, ne ſervirent qu'à augmenter la néceſſité où je fus d'y conſentir ; car le Supérieur vint lui-même m'en prier, m'aſſurant que per-

ſonne ne me connoiſſoit, & qu'il avoit trop d'intérêt à ne vanter ni mon nom ni ma naiſſance. Je n'avois pas alors aſſez de jugement pour prévenir tout ce qui devoit m'arriver de cette affaire: j'eus ſeulement deux jours pour me préparer, & pour apprendre un aſſez long Diſcours en Latin, qu'il me fallut faire à l'Aſſemblée.

Le jour aſſigné, je parus ſur les bancs, habillé en Moine: mon âge, qui n'étoit que de vingt ans, ſurprit tout le monde; mais leur étonnement redoubla en m'entendant répondre & répéter ſyllabe par ſyllabe tous les argumens qu'on me propoſa. Enfin, le ſuccès de cette action ſurpaſſa leur attente; je parlai trois heures ſans héſiter, & ſans donner la peine au Profeſſeur de répondre un ſeul mot. Le Connétable C..., qui préſidoit à cette action, demanda au Supérieur qui j'étois, & s'il y avoit long-temps que j'avois pris l'habit; il ne put ſavoir autre choſe, ſinon que j'étois Novice depuis l'âge de dix ans,

& qu'on m'avoit fait venir de Calabre comme un prodige, pour donner de l'admiration à toute la ville de Rome. Pluſieurs Cardinaux & d'autres Seigneurs qui m'avoient vu ſoutenir des Theſes au Séminaire Romain, crurent me reconnoître, & dirent aux Moines, qu'ils ſavoient qui j'étois, & qu'ils étoient heureux d'avoir reçu un ſi illuſtre ſujet dans leur Corps. Les Theſes finies, je fus obligé de me préſenter devant le Connétable, pour le remercier de l'honneur qu'il avoit fait à l'Ordre : il m'examina long-temps, & il me dit qu'il vouloit que j'allaſſe le voir à ſon Palais. Je le remerciai fort profondément de l'honneur qu'il me faiſoit en particulier, & je l'aſſurai que le lendemain j'aurois l'honneur d'aller recevoir ſes ordres.

J'étois fort embarraſſé de la promeſſe que j'avois faite à ce Seigneur, étant bien perſuadé qu'il me reconnoîtroit s'il me parloit dans ſon cabinet : je m'imaginai même que j'étois déjà

reconnu ; c'eſt pourquoi, pour me venger du chagrin qu'il m'avoit fait en me faiſant refuſer ſa porte après ma ſortie du Séminaire, je priai le Supérieur de trouver quelque moyen pour me faire éviter cette viſite. Pour cet effet, il me fit partir le lendemain pour Naples, avec des lettres adreſſées à un de ſes amis, auquel il me recommanda comme ſon propre frere, & il me fit accompagner juſqu'à Neptune, où je m'embarquai. J'arrivai à Naples après un jour & demi de navigation, & je fus deſcendre à la maiſon du *Signor Marqueſi Lambini*, qui étoit cet ami à qui s'adreſſoient mes lettres, mais je ne le trouvai point chez lui.

Le Prince C.... ne me voyant point le lendemain, comme je lui avois promis, ſe ſentit piqué de mon procédé ; il querella le Gardien, & l'aſſura qu'il trouveroit le moyen de ſe venger de moi & de lui ; le Gardien ne donna que de mauvaiſes raiſons pour ſe défendre, & les ennemis de *Laurea* prirent de là ſujet

ſujet d'accuſer ce Profeſſeur de s'être ſervi d'un Démon familier, pour ſe faire honneur d'un Diſciple ſi illuſtre ; car les Italiens ajoutent aiſément foi à la Magie. Ses amis, au contraire, diſoient en ſe moquant d'eux, que c'étoit ſon bon Ange qui avoit pris la forme d'un jeune Frere, pour ſuppléer au défaut du Pere *Carlo de Meſſine*, & conſerver la réputation du Pere *Laurea*. Dans le temps que toutes ces ſcenes ſe jouoient au Couvent, le Pape Alexandre VII fut informé diverſement de cette hiſtoire : les uns la lui racontoient comme elle étoit, & les autres la lui dirent avec des circonſtances ſi malignes, qu'il y eut même un Moine qui aſſura à Sa Sainteté avoir vu pendant qu'on ſoutenoit la Theſe, un petit Démon dans mon capuchon. Le Pape manda le Supérieur des Saints Apôtres, qui vint au Palais avec *Laurea* ; & après les avoir queſtionnés tous deux ſur ce ſujet, il ſe laiſſa perſuader qu'il étoit vrai, & il voulut me voir ; c'eſt

pourquoi il ordonna au Gardien de me faire revenir : mais cela lui paſſa de l'eſprit, étant occupé des affaires de ſa famille qu'il faiſoit venir dans Rome, quoiqu'il eût juré de ne les y recevoir jamais. Cette hiſtoire eſt fort particuliere, & la ſubtilité dont il ſe ſervit mérite d'être racontée.

Alexandre VII étoit Siennois, de la famille de *Chigi*, qui s'eſt rendue illuſtre dans la ſuite, tant par ſon autorité dans Rome, que par ſes biens : il avoit été fait Cardinal par Urbain VIII, & ſa modeſtie, jointe à ſon habileté dans les affaires, continua beaucoup à l'élever au Souverain Pontificat. Le Conclave jeta les yeux ſur lui, par un eſprit de réforme ; le regne d'Innocent X avoit donné lieu à toute l'Europe de faire beaucoup de plaintes. *Donna Olympia*, ſa tante, par le pouvoir qu'elle avoit ſur ſon eſprit, lui avoit fait commettre mille fautes ; la ſordide avarice de cette Princeſſe avoit rendu toutes les Charges de l'Egliſe

mépriſables aux gens de bien, qui ne pouvoient y parvenir que par la ſimonie. Le déſir inſatiable d'amaſſer des richeſſes, lui avoit fait tout entreprendre, & elle étoit venue à bout de tous ſes deſſeins. Le Pape qu'on ſe propoſa de créer, n'avoit perſonne à élever, puiſqu'il diſoit, qu'à peine ſavoit-il ſon nom. Etant élu, pour donner une marque de ſa vertu, il jura qu'il ne recevroit jamais aucun de ſes parens dans Rome, s'il s'en trouvoit quelqu'un; mais les plus apparens de ceux qui portoient ſon nom dans Sienne, ne tarderent guere à le viſiter, & à l'aſſurer de leurs très-humbles obéiſſances: il tint le ſerment qu'il avoit fait, & ne voulut recevoir perſonne, ni reconnoître qui que ce fût de ces Seigneurs. Un frere inconnu à toute la terre, pauvre, & demeurant ſur un petit bien qu'il avoit à la campagne, lui fit dire qu'il vivoit encore, & lui fit ſouvenir de l'avoir aſſiſté dans ſes beſoins. Le Pape auroit bien voulu ne s'en pas ſouvenir, mais la nature fut

plus forte en lui que ſon devoir : il fit dire à ſon frere, qu'il voudroit bien le voir, & le faire régner avec lui dans Rome, mais qu'un ſerment qu'il avoit fait, avec un peu trop de légéreté, lui faiſoit de la peine ; que cependant il eût la bonté de prendre patience, ou de trouver quelque expédient pour mettre ſa conſcience en repos.

*Dom Mario*, qui étoit ce frere, conſulta pluſieurs Caſuiſtes, & il s'en trouva enfin qui déchargerent le Pape de ſon ſerment, pourvu qu'il reçût ſon frere à la campagne. Cet échange qu'on donnoit au Saint-Eſprit, ſatisfit le bon homme, fit rire les ennemis de l'Egliſe, & mortifia les véritables gens de bien. *Dom Mario* fut reçu à *Caſtel-Gandolfe*, avec tous les témoignages d'une amitié fraternelle ; ſa famille entra dans Rome, & le Nepotiſme devint ſi inſolent & ſi maître de l'eſprit du Pape, qu'il fit des choſes inouies. Toute la Terre a ſu ſon entrepriſe contre la France, le Traité de Piſe en eſt un monument éternel.

Il me ſouvient qu'au commencement du regne de *Dom Mario*, les Romains firent paroître un tableau, où l'on voyoit le Pape à genoux devant un Crucifix, du côté duquel il ſortoit des piſtoles, au lieu de ſang : Alexandre VII les recevoit dans ſa tiare, & ſa famille, qui étoit au deſſous, rempliſſoit de grands ſacs, de celles qui tomboient : les autres Cardinaux s'empreſſoient de renverſer les parens, en préſentant les uns leurs chapeaux, les autres leurs calottes, & diſoient ces paroles du Symbole, qui ſervoient d'ame à la Paſquinade : *Crucifixus etiam pro nobis ;* Le Crucifix eſt auſſi pour nous. Il n'eſt point de chagrin que l'on pût faire à la famille de *Chigi*, qu'on ne lui fît ; mais c'étoit parler à des inſenſibles, qui alloient à leur but ; & qui rioient de toutes les folies des Romains, en les dépouillant. Un jour que *Dom Mario* faiſoit bâtir le ſuperbe Palais qui eſt au Cours, il n'y eut pas plus tôt fait attacher les armes du Pape, qui portoient

des montagnes & un chêne verd, que Paſquin remarquant qu'on en avoit effacé le chêne, s'écria que le cochon n'avoit plus beſoin de gland, & qu'étant gras il mourroit bientôt : *Il porco è graſſo, per queſto a laſciato la quercia, a di morir preſto.* Ces inſolentes manieres de parler cauſerent un véritable chagrin au Pape; il fit faire des enquêtes pour en découvrir l'auteur, & promit de récompenſer ceux qui pourroient lui en donner quelque connoiſſance. Le lendemain matin il trouva ſur la table de ſon cabinet, l'Hiſtoire de Sixte V, avec le traitement cruel qu'il fit faire à un faiſeur de Paſquinades, qui eut l'imprudence & la témérité de s'en avouer l'auteur; & comprenant par-là que perſonne ne viendroit s'expoſer au même traitement, il ſe déſiſta de la pourſuite de ces bagatelles, & témoigna à *Dom Mario* quelque chagrin de l'avoir rendu odieux au peuple Romain.

Je me ſuis un peu étendu ſur ces

petites choſes, quoiqu'elles ne ſoient pas abſolument de mon ſujet; cependant cette digreſſion ne doit pas vous paroître inutile, puiſqu'elle vous fait voir combien il eſt dangereux de déplaire à ceux de ma Nation, qui n'oublient rien pour en tirer raiſon; & il n'y a point de voie dont ils ne ſe ſervent, pour ſatisfaire à la paſſion de vengeance.

Le Connétable C...., qui n'avoit pas oublié ſon reſſentiment contre moi, le voulut faire éclater ſur le Supérieur, & il ſe ſervit pour cela de la malice d'un Frere, qui, pour ſe venger, lui vint dire en confidence une intrigue du Supérieur avec une Religieuſe. Sans l'appui du Prince P.... & du Cardinal B...., le pauvre Pere eût été condamné aux Galeres; punition qui n'eſt pas incompatible avec l'état de Moines, & qu'on exerce contre ceux d'entre eux qui s'écartent de leur devoir. Ce Pere ne pouvant plus vivre aux Saints Apôtres, s'exila lui-même dans un Couvent de

Naples. Je l'y vis un jour, traînant une vie assez triste & assez misérable. Le Supérieur, auquel il étoit soumis, étoit tout dévoué à la Maison des C.... & faisoit sa cour auprès de ce Seigneur, aux dépens de ce bon Religieux. Cependant j'étois à Naples dans un assez mauvais équipage, & j'avois pris une route à périr misérablement, sans la continuelle protection de la Providence. Le Marquis L...., à qui le Supérieur des Saints Apôtres m'avoit recommandé, ne s'étoit pas trouvé dans la ville; il étoit dans une de ses terres, du côté de Palerme. Quand il fut de retour, je ne pus jamais obtenir audience de lui, soit qu'il ne voulût pas se charger de moi, ou que l'affaire de son ami ayant fait du bruit en Italie, il l'eût abandonné quand il le vit malheureux. De quelque maniere enfin que fût la chose, je me vis réduit à la derniere nécessité, & je fus contraint d'aller de Couvent en Couvent demander la *Minestre*, pour ne pas mourir de faim. Combien

fois ne peſtai-je pas contre l'inutilité
s Sciences ! J'aurois voulu avoir
pris quelque métier, pour me mettre
l'abri de la plus affreuſe miſere.
ıvois honte de demander l'aumône ;
es habits & mon linge étoient en
ès-mauvais état : le chagrin & l'abſti-
ːnce m'avoient donné un air de triſ-
ſſe, accompagnée d'une pâleur, qui,
en qu'extrême, ne faiſoit pitié qu'à
oi ſeul ; car pluſieurs fois m'étant
ɔulu mêler dans la foule qu'on voit
ıx égliſes les jours des fêtes particu-
ːres, on me traitoit de *Birbo*, qui
ːut dire, Gueu & Fripon. Je prenois
ırde qu'on évitoit d'être trop près de
ıoi, & que l'état pitoyable où j'étois
ɔnnoit du ſoupçon à tout le monde.
ː me retirois le ſoir chez une bonne
ːmme qui me donnoit le couvert : ſa
ıaiſon, qui étoit un lieu de débauche,
ɔoit ouverte à tous ceux qui lui appor-
ɔient de l'argent ; mais comme j'étois
ıauvre & preſque nud, jamais Courti-
ànne ne voulut m'y regarder ſeulement

en face ; & un jour que je voulois rire avec une fille de la Matrone, j'en fus ſi mal reçu, que je ne pus m'empêcher de lui donner un ſoufflet, & de ſortir de cet infame lieu, pour n'y rentrer de ma vie.

Je courus toute l'après-dînée par la ville, ſans ſavoir ce que je deviendrois ; la nuit s'avançoit, & il étoit temps de penſer à un gîte : la ſaiſon que nous tenions alors, ne me paroiſſoit pas propre pour coucher dans la rue, outre que l'on court riſque dans Naples d'être dépouillé, ou d'être aſſaſſiné par les *Marioles*, qui rodent toute la nuit. Comme je me tourmentois beaucoup, & que je doublois le pas pour tâcher d'aller au Couvent des Grands-Freres, à deſſein de prier le Portier de me laiſſer coucher dans le cloître, en paſſant devant le Palais du Comte P.... je me ſentis arrêté par deux femmes couvertes d'une mante ; l'une me nomma par mon nom, & me demanda ſi elle ne s'étoit point mépriſe, & ſi c'étoit

qui m'appelois *Colli ?* Quand j'euſſe
ut autre, j'aurois pris en ce mo-
le nom qu'on auroit voulu. A peine
je avoué, que la vieille me tirant dans
ur du Palais, me livra aux careſſes
ix emportemens d'une jeune fille
je ne connoiſſois point, parce qu'il
nuit, mais qui ſe fit bientôt con-
e en m'appelant ſon cher frere.
me demanda ſi j'avois oublié la
rable Roſalie ? A ce nom, il me
une eſpece de foibleſſe ; & après
re un peu remis, la vieille me
ant par la main, me mena chez
, dans une petite rue, derriere le
vent où j'avois deſſein d'aller cou-
. Je ne fus pas plus tôt arrivé dans
hambre, que n'ayant rien mangé
ut le jour, je priai la vieille de me
: prendre quelque choſe : elle me
valer de l'eau-de-vie, qui me fit
nir un peu de ma foibleſſe. Cepen-
t Roſalie m'accabloit des expreſſions
lus douloureuſes & les plus tendres.
voudrois bien m'épargner ici un

ſouvenir qui me tue, toutes les fois qu'il me revient à l'eſprit. Il y avoit déjà quelques années que Roſalie & moi n'avions point reçu de nouvelles l'un de l'autre, & nous n'avions jamais ceſſé de nous aimer de la plus tendre amitié qu'on ſauroit concevoir. Ses premieres paroles furent de me demander ſi je l'aimois toujours, & ſi je croyois qu'elle eût ceſſé de penſer à moi ? Elle me dit qu'après la diſgrace de ſa famille, elle avoit été miſe dans un Conſervatoire, juſqu'à l'âge de treize ans : qu'ayant trouvé le moyen de s'échapper avec une de ſes compagnes, elle s'étoit attachée à cette bonne vieille, autrefois bonne amie de ſa mere, & chez qui elle étoit allée quelquefois pendant que ſes parens vivoient ; que cette bonne femme, qui n'avoit point d'enfans, & qui étoit veuve, vivoit des aumônes ſecretes que lui faiſoient les Maiſons de qualité ; qu'elle lui avoit ſouvent parlé de moi, & de toutes les affaires de ſa famille, auſſi-bien que

du

:ret de ma naiſſance, & du ſort
e de mes malheureux parens.
: cette converſation fut accompa-
de tant de larmes, que je ne pou-
rop admirer le naturel tendre de
aimable perſonne. Enfin, étant
u à moi, je l'aſſurai de m'attacher
ement à ſa deſtinée, ſi elle avoit
nté de me vouloir ſouffrir. A ces
es elle rougit, & redoubla ſes
:s. Elle me dit que ç'avoit été le
n de nos parens de nous unir un
enſemble. Mais, mon cher Colli,
a-t-elle avec une voix qui mar-
: ſa confuſion, il n'eſt plus temps,
. malheureuſe Roſalie n'eſt plus
: de vous. La néceſſité m'a expoſée
:rnier de tous les malheurs, & je
uccombé à ma diſgrace, qu'après
: ſouffert tout ce que la miſere
plus affligeant. Je ſuis conduite
ue ſoir, par cette femme, chez
ques perſonnes de qualité, où je
juſqu'à minuit, & d'où je reviens
ite dans cette petite maiſon, avec

une piece d'argent, qui me ſert à vivre ma compagne & moi. Jugez ſi en cet état je puis conſentir à l'offre que vous me faites. Elle me dit enſuite, qu'elle alloit ce ſoir, quand je l'avois rencontrée, chez P...., qui ne la connoiſſoit pas pour la fille de ſon Chirurgien; qu'il n'y avoit que peu de mois que ce Comte étoit de retour d'une de ſes Terres, où il étoit allé après être ſorti du Château Saint-Elme; que, tout vieux qu'il étoit, il aimoit les femmes avec un emportement extrême, & qu'il l'avoit vue pluſieurs fois à la même heure: qu'au reſte elle ne ſavoit comment elle pourroit ſe garantir de ſes reproches, lui ayant manqué de parole; mais qu'il falloit que la *Signora Lucia* (c'étoit le nom de ſa compagne) allât au plus vîte lui faire accroire qu'elle étoit tombée malade en allant chez lui, & le prier d'avoir la bonté de l'excuſer.

Cependant, je reſtai ſeul dans la chambre de cette fille, ne pouvant trop admirer l'étrange bizarrerie du ſort.

& moi ſommes bien à plaindre,
ıere ſœur, lui dis-je les yeux
mouillés de larmes ! Qu'avons-
fait au Ciel, qu'il nous eſt ſi
ıire ? Et ſous quelle funeſte conſ-
on ſuis-je né, pour cauſer tant
oubles à tous ceux qui ont eu
ue relation avec moi ? Oui, ma
Roſalie, je n'ai que trop ſu qui
étiez & qui je ſuis. Les obliga-
que j'ai à vos parens ſont ſans
ıre, ils ſe ſont perdus pour me
rver la vie, & vous ont expoſée à
déplorable où vous êtes réduite,
e ſecourant contre les perſécutions
ſtin. Que je ſuis malheureux, de
ouvoir vous affranchir du triſte &
eureux état dans lequel vous vivez !
je ſuis moi-même trop miſérable,
ai beſoin qu'on m'aſſiſte & qu'on
lonne les moyens de ſubſiſter. La
e vint quelque temps après, & nous
t trouvés tous deux fort triſtes,
ne fit monter à un grenier, où
; m'avoir fait accommoder un lit

le plus proprement qu'elle put, je fus me coucher, & là je paſſai la nuit aſſez tranquillement.

Je reſtai dans cette maiſon quinze ou vingt jours. Le ſoir je venois m'y retirer, & pendant le jour j'allois chercher à manger la *Mineſtre* à la porte d'un Monaſtere, où on la donne aux pauvres : j'en mangeois quelquefois cinq ou ſix dans une matinée, les unes graſſes, les autres à l'huile, ſelon les différens Ordres qui me la donnoient. Enfin ne ſachant que devenir, & n'ayant pas le cœur de prendre parti dans les troupes qu'on levoit pour la Sicile, je priai ma ſœur de tâcher de me mettre Page dans quelque maiſon de qualité. Le repos que j'avois pris depuis trois mois dans cette ville, m'avoit redonné aſſez d'embonpoint : je ne manquois que d'un habit un peu propre pour être préſenté. La *Signora Lucia* ſe chargea d'en emprunter un du fils d'un Bourgeois de ſa connoiſſance. Elle me préſenta enſuite comme ſon

u Comte P.... lui diſant que j'étois
é de Veniſe depuis peu de temps. Ce
te, qui étoit un vieux bon homme
obligeant, ne me reconnoiſſant
t, parce que j'étois ſorti trop jeune
Naples, me promit de me placer
ſa fille, mariée avec le Marquis
Il avoit eu cette fille de la Com-
ſon épouſe, qui avoit fait périr
pere; & elle avoit douze ans quand
ere mourut.
e bien qu'il dit de moi à la Mar-
e T...., lui donna envie de me voir;
fus conduit par ſon *Majordôme*,
e fus préſenté à la belle-mere de la
rquiſe, qui, me trouvant trop grand
r ſa bru, qui paroiſſoit auſſi jeune
moi, me retint auprès d'elle, &
oya faire compliment au Comte,
promettant d'avoir ſoin de moi,
nme lui étant donné de ſa main.
ſalie, à qui je dis le ſoir ce qui
étoit arrivé, ne parut pas contente
cet échange : elle connoiſſoit la
ille Marquiſe, & m'aſſura qu'elle

avoit fait périr cent Pages dans ſa vie, auxquels elle avoit fait pluſieurs avances ; ajoutant qu'il étoit dangereux à un homme d'y répondre : mais ce qui eût fait trembler un homme bien ſenſé, me fit tirer un heureux augure de ma bonne fortune ; je crus que je ne manquerois jamais de rien, ſi je pouvois plaire à une Dame de cette importance ; & je me flattois d'avoir aſſez de mérite pour inſpirer à celle-ci des ſentimens pour moi, différens de ceux qu'elle avoit eus pour d'autres. Le lendemain matin je fus chez P...., qui me mit dans ſon carroſſe, & me mena chez la Belle-ſœur. Elle me reçut avec des démonſtrations d'une bienveillance particuliere ; elle m'interrogea ſur les manieres des Dames Vénitiennes, & me demanda ſi je n'avois pas ſervi en ce pays-là ? La *Signora Lucia*, dont je me diſois fils, & qui étoit de Veniſe, m'avoit recordé ma leçon, & m'avoit appris en une heure, tout ce que je pouvois répondre pour tromper les perſonnes les plus

euſes : je ſatisfis donc parfaitement
a la vieille Marquiſe, qui me deſtina
ord à ſervir dans ſa chambre, &
recommanda pour ce ſujet à une
lle Gouvernante, à qui elle donna
re de me tenir propre, & de ne me
er manquer de rien.
Beatrice ( c'étoit le nom de cette
avernante ) avoit ſervi autrefois la
mteſſe P...., & avoit été intime amie
la malheureuſe Zebine. Elle ſeule
oit eu connoiſſance des amours du
evalier & de la Comteſſe ; & depuis la
rt de ſa Maîtreſſe, elle avoit prié le
mte de permettre qu'elle ſortît de ſa
iſon, où elle mouroit de triſteſſe &
nnui. Le Comte l'avoit donnée à ſa
e ; & la vieille Marquiſe, qui l'avoit
uvée ſage & prudente, l'avoit miſe
ns ſes intérêts, & dans le ſecret de
utes ſes intrigues. C'étoit celle qui
oit ſoin des Pages, & des filles de
rvice qui étoient dans le Palais.
La forte recommandation de la vieille
arquiſe lui fit faire attention ſur

moi ; & me trouvant d'un air vif & à faire plaiſir, elle conçut je ne ſais quelle tendreſſe, qui, dans la ſuite, me ſauva la vie & l'honneur. Un jour que j'étois à badiner avec elle, & que je l'appelois ma chere maman, elle me conſidéra attentivement, & en me ſerrant la main, elle me dit que peut-être lui diſois-je vrai, qu'elle avoit eu un bel enfant dans ſon bel âge, qui avoit beaucoup de mon air ; que ſi elle ne l'avoit vu mourir entre ſes bras, elle ne pourroit s'empêcher de me prendre pour lui ; mais qu'elle ne ſe trompoit point, en m'aſſurant que j'avois l'air & les manieres de deux perſonnes qu'elle avoit aimées uniquement, & que ſi je n'étois pas fils du Chevalier C...., & de la Comteſſe P...., je pourrois bien me faire paſſer pour tel. Le diſcours de cette Gouvernante me fit pâlir, & j'eus toutes les peines du monde à lui déguiſer le ſujet de ma ſurpriſe. Je l'aſſurai que je n'avois jamais été à Naples, & que ma mere, la *Signora Lucia*, qui

oit fort connue du Comte P...., étoit couchée de moi à Veniſe, & m'avoit iſſée à une de ſes ſœurs, juſqu'à cette eure; que m'ayant écrit qu'elle avoit eſoin de mon ſecours, j'étois venu our la ſervir, & lui aider à gagner a vie.

Beatrice reçut cela pour argent comp-ant, & ne me preſſa pas davantage ſur ette matiere. Le ſoir étant venu, je ouchai près de la chambre de la vieille Marquiſe, dans un petit cabinet, où e ne fus pas plus tôt ſeul, que je m'a-bandonnai à toutes les réflexions qu'un jeune homme peut faire ſur l'état pré-ſent de ſes affaires. Je ne m'endormis qu'avec peine, ayant l'eſprit occupé de ce que la Gouvernante m'avoit dit; mille ſonges affreux me réveillerent, & je m'abandonnois aux ſoupirs & aux plaintes. La vieille Marquiſe, qui pou-voit entendre de ſon lit juſqu'à mon ſouffle, m'avoit entendu répéter ſou-vent ces paroles : *O Stelle! o Sorte! quco tu non finiſſi?* O Ciel! ô Fortune!

ô Deſtin ! ne veux-tu pas ceſſer de me perſécuter ? Le jour parut à peine, que la Marquiſe me fit entrer dans ſa chambre, & me demanda ſi j'avois bien repoſé ? Je lui répondis que je m'étois trouvé un peu incommodé ; mais que cela c'étoit paſſé, & que je me portois fort bien. Elle me demanda ſi j'aurois beaucoup d'attachement à ſon ſervice, & ſi je ſerois ſage & diſcret dans les petites affaires qu'elle me confieroit ? Je l'aſſurai que ſa volonté ſeroit la regle de ma vie ; qu'elle n'avoit qu'à diſpoſer de moi, & que c'étoit tout ce que j'avois, puiſqu'il n'avoit pas plu à la Fortune de m'en donner davantage. C'eſt trop, me dit-elle d'un air prude, je ne veux que votre zele, & un peu d'affection. Allez dire à Beatrice qu'elle paſſe dans ma chambre, & vous attendrez mes ordres dans votre lit ; vous n'avez pas dormi cette nuit, & j'ai mes raiſons pour ménager votre ſanté. J'obéis ſans repliquer, car j'étois averti qu'il ne falloit

mais être d'avis contraire aux commandemens de cette impérieuſe Maîtreſſe; je me jetai ſur mon lit ſans me déshabiller, & demi-heure après je vis entrer Beatrice avec un bouillon, en me diſant : *Franciſchino* (c'étoit le nom que j'avois pris en entrant dans cette maiſon), traite-t-on les Pages à Veniſe comme à Naples ? Voici une faveur de Madame : elle vous ordonne de l'accepter, & de vous conſerver, car elle aime que ſon Domeſtique jouiſſe d'une parfaite ſanté, & que ceux qui approchent le plus près de ſa perſonne, ſoient toujours frais & avec de l'embonpoint. Je fus d'abord au fait de ces paroles équivoques, prévenu déjà par Roſalie, & je ne fus pas ſi étonné de ce compliment, que de le voir ſi-tôt fait à un Page qui n'avoit pas encore huit jours de ſervice. A peine avois-je mis ma culotte, qu'on vint me dire de ſervir. Je trouvai cela un peu particulier; mais je répondis à Beatrice que j'avois bien des graces à lui rendre, de

m'avoir procuré cette faveur de Madame, & que je commençois à ſentir les effets de la bienveillance qu'elle m'avoit témoignée.

Elle me répondit que je devois cela à l'inclination de la Marquiſe, & que ſi je voulois la croire, & que je fuſſe ſage, je connoîtrois combien elle avoit de bonne volonté pour moi. Je lui pris les deux mains, & avec mille paroles flatteuſes, je lui fis promettre de m'inſtruire de tout ce qui pourroit regarder ma conduite à l'égard de ma Maîtreſſe. Comme nous parlions fort bas, crainte d'être entendus, la Marquiſe s'impatienta, & ſonna la clochette. Beatrice me quitta, en me diſant que ſur le ſoir elle me verroit dans la galerie, à un cabinet où perſonne ne pourroit nous rencontrer, que je n'aurois qu'à m'y rendre ſur les cinq heures, dans le temps qu'un Officier venoit voir Madame, & que nous aurions une bonne heure de loiſir pour nous entretenir. Je ne me fuſſe jamais imaginé que cette

vieille

vieille Gouvernante eût conçu de l'amour pour moi, qui pouvois être ſon petit-fils; je me perſuadois ſeulement que ſon bon naturel m'attiroit de ſi grandes démonſtrations de bienveillance; mais mon ſort m'avoit condamné aux vieilles. O le maudit ſort, d'être obligé d'avoir de la complaiſance pour des perſonnes ſurannées, & qu'on n'aime point!

Jamais ſupplice ne fut égal au mien, ſur le ſujet de ces deux femmes! L'une vouloit que je l'aimaſſe, & que je fuſſe perpétuellement attaché auprès d'elle: l'autre, qui ſavoit l'intrigue, & qui la conduiſoit, peſtoit contre moi de ce que j'avois trop d'empreſſement pour ma Maîtreſſe, & que j'en manquois pour elle. Pendant un an d'un tel ſervice, il ne ſe paſſa aucun jour que je ne priſſe quelque réſolution de m'affranchir d'une pareille ſervitude.

La penſée de me faire Moine ſe préſentoit ſans ceſſe à mon eſprit. J'avois déjà vingt & un ans, & j'étois

ſûr de n'être pas refuſé aux Grands Freres, ſi je demandois d'y être admis. Cette réſolution, qui m'agita pendant un temps, fut diſſipée par une autre que le dépit m'inſpira. Un jour que je devois me purger, & que je gardois la chambre, j'entendis chez la vieille Marquiſe la voix d'un Officier, qui avoit accoutumé de la viſiter tous les jours à cinq heures du ſoir. Je ne ſais ſi la Dame ne ſe ſouvint pas que j'étois près de ſa chambre, & qu'il n'y avoit que la ſeule cloiſon qui m'empêchât de voir tout ce qui s'y paſſoit : mais pour m'aſſurer moi-même ſi je me trompois, je fis un petit trou à la cloiſon, derriere un tableau qui regardoit le lit de la Marquiſe, & je vis dans la ruelle de ſon lit l'Officier, qui, attendant le ſouper, témoignoit à ſa vieille Maîtreſſe les fortes ardeurs de ſa paſſion. J'eus de l'indignation d'entendre & de voir un Rival qui partageoit le cœur de la Marquiſe, & je conçus un ſi grand mépris pour elle, que, ſans la néceſſité

de la vie où je me trouvois, je n'euſſe pu modérer ma colere, ni reſter un ſeul moment dans cette maiſon.

Beatrice m'étant venu voir, je lui racontai ce que j'avois entendu : elle ſe mit à rire de ma ſimplicité & de ma colere ; & connoiſſant par-là ce que j'avois à faire, je réſolus de prendre patience, & de me venger de mon Rival, par quelque petite invention. J'en trouvai les moyens quelque temps après ; voici comment.

Comme j'étois connu pour le Favori de Madame, un jour qu'elle étoit allée à la campagne, où elle devoit coucher, je feignis d'être indiſpoſé, & je priai ma Maîtreſſe de ne me pas mettre de cette partie. Elle y conſentit, car elle avoit de la tendreſſe pour moi, & je la divertiſſois agréablement par mes contes, & par mille petits ſoins que j'affectois de lui rendre, & qui ſont la pierre d'aimant d'une vieille. Elle voulut bien que je reſtaſſe, & recommanda à Beatrice de ne me point quitter, de

peur que je ne fuſſe courir. Je trouvai pourtant le moyen de faire tenir un billet à l'Officier, de la part de Madame, par lequel elle le prioit de venir le plus tard qu'il pourroit à l'appartement, ne pouvant lui parler qu'après le ſouper, & qu'à ſon retour de chez la jeune Marquiſe ſa bru ; mais qu'il n'avoit qu'à ſuivre ſon train ordinaire, & qu'il l'attendît dans le cabinet.

Le bon homme ſuivit les ordres qu'on lui donna ; & ſur les dix heures du ſoir on fut lui dire de ſe mettre au lit, où il ne fut pas plus tôt, qu'une vieille Eſclave Négreſſe, que j'avois préparée à cette ſcene, & à peu près de l'âge de la Marquiſe, fut ſe mettre à ſon côté, avec défenſe de parler de toute la nuit. Cependant j'avois enlevé une planche du cabinet qui répondoit dans ma chambre, & par ce moyen je m'étois ſaiſi des habits de l'Officier, juſqu'à ſa chemiſe ; j'avois raccommodé enſuite cette planche avec beaucoup d'adreſſe, & ſans qu'on s'en apperçût. Le lendemain

ſur les huit heures du matin, le jour ouvrit les yeux de l'Officier ſur ſon erreur; il crut avoir couché avec le Diable, en voyant le viſage noir & affreux de la vieille Africaine; & plus l'Eſclave lui diſoit de ſe taire, de crainte d'être entendu, plus il crioit. Tout épouvanté il ſortit hors du lit, cherchant ſes habits pour gagner la porte: mais ſon effroi redoubla, lorſqu'il ne les trouva plus; il s'enveloppa d'un linceul, pour ne paroître pas expoſé à la raillerie des perſonnes qui étoient accourues au bruit qu'il avoit fait. La Négreſſe, de l'autre côté, s'étoit ſaiſie de l'autre drap du lit, pour ſe cacher: on auroit cru voir deux figures, dont on orne certaines pieces d'architecture, qui, gardant la porte de la chambre, ne répondoient rien, & ſembloient pétrifiées de honte & de confuſion. Le bruit que ce déſordre cauſa dans le Palais, fit accourir le jeune Marquis T...., qui, ne ſachant pas l'intrigue de ſa mere, & ne connoiſſant pas le per-

ſonnage, voulut qu'il fût expoſé à la rue dans cet équipage. Ses Domeſtiques l'accompagnerent avec de grandes huées, juſques à la premiere égliſe, où il entra pour ſe dérober à la foule du peuple. Je ne ſais comment il fit pour retourner à ſon quartier; mais ce qui arriva de cette affaire, c'eſt que l'Officier diſparut, & ne ſe fit plus voir dans Naples, & que la Marquiſe, à ſon retour, ne ſavoit comment prendre la choſe pour conſerver ſa réputation. L'Eſclave fut miſe dans un cachot; & preſſée par des menaces terribles, de dire qui l'avoit introduite dans la chambre de Madame, cette malheureuſe me nomma, & depuis ce temps là on n'en entendit plus parler.

Quelques jours s'étant paſſés, je connus en abordant ma Maîtreſſe, qu'elle étoit inſtruite de mon procédé: & quoiqu'elle affectât pour moi ſa bienveillance ordinaire, je connus bien, par certains regards qu'elle me jetoit, qu'elle méditoit quelque grande ven-

geance. Ce qui me confirma dans ce ſoupçon, fut qu'elle ne me fit plus appeler aux heures accoutumées, & qu'elle s'ennuyoit fort de tout ce que je lui diſois pour la divertir. Enfin ſon cœur étoit trop plein, & la paſſion de ſe venger l'avoit emportée par-deſſus les plaiſirs qu'elle avoit trouvés à m'aimer. Beatrice fut la dépoſitaire de ſon ſecret, & elle eut ordre de me porter un bouillon ſelon ſa coutume, qui devoit me guérir de tous maux. Elle ſe chargea de cette commiſſion avec douleur : mais comme elle ſavoit parfaitement bien feindre, elle entra en apparence dans les raiſons de Madame, & l'aſſura qu'elle ſe devoit cette victime, après que j'avois eu la témérité de l'offenſer. En entrant dans ma chambre, elle m'éveilla, & en me préſentant l'écuelle, elle me dit : *Franciſchino*, voici un bouillon empoiſonné, j'ai ordre de vous le faire prendre, & je ſuis chargée de ne pas partir d'auprès de vous, que vous ne ſoyez expiré.

Enſuite me regardant avec un air tendre, elle ajouta : Me croyez-vous capable d'un ſi grand crime ? & ſi je me ſuis chargée de cette funeſte commiſſion, penſez-vous que l'amour que j'ai pour vous me permette de l'exécuter ? Ah ! m'extermine mille fois le Ciel, plutôt que d'en avoir la moindre penſée ! Vous m'êtes trop cher : ſongez ſeulement à me ſortir d'intrigue, & inſpirez-moi quelque moyen de vous ſauver la vie, & de tromper notre barbare Maîtreſſe.

Je vous avoue que je fus épouvanté d'entendre un compliment de cette nature. J'exagérai à Beatrice, en des termes les plus forts & les plus tendres qu'il me fut poſſible, les obligations que je lui avois : je l'aſſurai que puiſqu'elle m'avoit conſervé la vie, je ne la voulois employer que pour elle ; qu'il ne me venoit rien en penſée, ſinon de faire accroire à Madame que je m'étois défié de ſon bouillon, & qu'après m'être habillé, au lieu de l'avaler, je l'avois répandu par la cham-

bre, & qu'enſuite j'avois ſauté par la fenêtre qui donne dans le jardin ; que vous aviez couru pour me faire arrêter, me traitant d'inſenſé, mais qu'on n'avoit pu me joindre, & que vous ne ſaviez ce que j'étois devenu. Beatrice approuva cette invention, & joua parfaitement bien ſon perſonnage ; elle fit du bruit, elle appela du ſecours, après avoir pris la précaution de me faire cacher dans ſa chambre, qui étoit un lieu impénétrable à tout le genre humain. La vieille Marquiſe accourut, & apprit avec rage la nouvelle de mon évaſion. Ses emportemens me firent frémir ; & Beatrice m'a aſſuré depuis, qu'elle n'a jamais cru voir le Diable que dans les yeux troublés de cette déteſtable femme. Elle s'arracha les cheveux, elle donna de la tête contre la muraille ; & craignant que pour me venger d'elle, je ne révélaſſe ſa turpitude, elle prit la funeſte réſolution de s'empoiſonner elle-même. Beatrice accourut chez le jeune Marquis, qu'elle pria de venir à l'appartement de

ſa mere, s'il vouloit la garantir de la mort. Il vint ſans perdre de temps : mais la colere & le déſeſpoir avoient prévenu le poiſon, & s'étoient tellement emparés du cœur de cette malheureuſe Dame, que tous les remedes de la Médecine ne purent lui faire recouvrer l'uſage de la parole, qu'elle avoit perdue. Elle expira quelques heures après, avec des cris & des hurlemens horribles : & comme on ſoupçonna qu'elle avoit été empoiſonnée, on l'ouvrit, & l'on ne trouva aucune cauſe de ſa mort, que les marques d'une ſuffocation excitée par la colere & le déſeſpoir.

On ne penſa plus qu'à cacher la cauſe de ſa mort. Je ſortis alors de mon cabinet, & contrefis le triſte avec le reſte des Domeſtiques. Elle fut portée ſans beaucoup de pompe ni de cérémonie à la Paroiſſe, où elle fut inhumée à ſept heures le lendemain au matin. Beatrice m'avoit apporté la nouvelle de ſa mort avec trop de joie, pour me

faire bien juger de ſa tendreſſe pour moi, puiſqu'elle n'en avoit aucune pour une Maîtreſſe à qui elle devoit toutes choſes ; & cette dureté étouffa en moi tous les ſentimens avantageux que je pouvois avoir pour elle : cependant je me gardai bien de lui faire appercevoir mon indifférence, car j'avois plus beſoin d'elle que jamais, puiſqu'elle étoit devenue l'Intendante de la jeune Marquiſe, dont le mari étoit un jeune débauché, qui ne reſtoit guere au Palais, & qui étoit plus ſouvent à Rome & à Veniſe qu'à Naples. Cette jeune femme avoit pris le parti de la dévotion, & vivoit dans une régularité à donner de l'admiration à toute la ville. On ne parloit que de ſes aumônes & de ſes bonnes œuvres : ſa maiſon étoit le rendez-vous des perſonnes de piété, & il falloit y vivre avec tant de régularité & de circonſpection, qu'on y puniſſoit juſqu'à la moindre diſſipation.

Je ſus ſi bien m'y comporter, & j'avois ſi bien étudié l'humeur de ma

nouvelle Maîtreſſe, que je connus d'abord quelle route il falloit tenir pour acquérir ſon eſtime. Elle aimoit les entretiens qui regardoient les Sciences, & ſe plaiſoit à entendre diſputer des matieres de la Prédeſtination ; &, ſoit que ce fût par curioſité ou par élévation d'eſprit, elle ne ceſſoit jamais de faire des queſtions ſur les matieres les plus ſublimes de la Théologie. J'étois ſouvent préſent aux conférences qui ſe tenoient dans ſa chambre ; & un jour, après que l'aſſemblée fut ſortie, m'ayant demandé ſi je comprenois quelque choſe à ces entretiens, parce qu'elle s'étoit apperçue que j'écoutois avec attention, je lui fis une eſpece de récapitulation de tout ce qu'on avoit dit, & j'y ajoutai certains ſentimens, qui lui parurent ſi beaux & ſi élevés, que ſe reculant avec un air d'étonnement : Qu'entends-je, me dit-elle, *Franciſchino*, êtes-vous mon Page, ou un Docteur ? Apprenez-moi au plus vîte qui vous êtes ; je veux le ſavoir,

ſavoir, & je vous prie de ne me pas déguiſer la vérité.

J'aurois bien voulu ne lui avoir jamais parlé de Théologie ; mais mon trouble augmenta ſa curioſité, & elle ne fut pas ſatisfaite de ce que je lui dis, que ma capacité conſiſtoit ſeulement en un peu de mémoire, & que je n'avois jamais étudié ces hautes Sciences. Je ne prends point le change, me dit-elle; & dès le temps que je vous vis au ſervice de la Marquiſe T.... je vous aurois obligé à me déclarer qui vous étiez, ſi je n'avois craint ſon humeur jalouſe & emportée. Cette crainte a ceſſé ; &, puiſque j'en trouve l'occaſion, vous ne ſortirez pas de ma chambre que vous ne me diſiez qui vous êtes, & par quel haſard vous ſervez.

Je me jetai à ſes genoux ; & après lui avoir demandé en grace de ne pas s'obſtiner à vouloir apprendre mes aventures, elle me dit de me lever, & de commencer à les lui raconter.

Il faut donc vous obéir, Madame,

lui dis-je d'un ton mal assuré ; mais mon obéissance me coutera bien cher, & je suis sûr que je vous deviendrai odieux, d'abord que je vous aurai appris que je suis ce malheureux enfant du Chevalier C...., que la Comtesse P...., votre mere, fit inhumainement périr avec elle en mourant. Une illustre Grecque, Esclave de la même Comtesse, fut ma mere ; elle mourut en me donnant le jour : mon enfance a fait perdre la vie à tous ceux qui s'étoient attachés à me protéger ; il n'est pas même jusqu'au Comte P...., votre pere, à qui je n'aye causé du chagrin & du trouble ; il ignore qui je suis, & après six ans d'absence que j'ai passés à Rome dans le Séminaire, où j'étois entretenu par les bienfaits de la Princesse C...., j'ai paru devant lui sous un autre nom, & il a eu la bonté de me placer lui-même dans votre Palais, à la sollicitation d'une vieille femme que j'ai appelée ma mere, pour mieux déguiser la vérité de ma naissance.

Vous êtes donc Colli, me dit bruſquement la Marquiſe en ſe levant d'un air fort empreſſé ? Ah ! je ne ſuis plus ſurpriſe de la forte paſſion que j'avois de m'entretenir avec vous, & je commence à croire que ce que Beatrice m'a dit n'eſt point une fable. Je l'aſſurai que Beatrice, qui avoit eu quelque ſoupçon de la vérité de ma naiſſance, ne m'en avoit jamais parlé qu'une ſeule fois. La Marquiſe me pria d'éviter, autant qu'il me ſeroit poſſible, un entretien de cette nature ; & que ſi je voulois lui plaire, il falloit me conformer à ſa volonté & à ſa maniere de vivre.

Beatrice, qui n'étoit pas entrée dans l'appartement de Madame, pendant près de deux heures que dura notre converſation, me queſtionna fort le ſoir après le ſoupé : elle avoit trouvé la Marquiſe plus rêveuſe qu'à ſon ordinaire, & l'avoit entendue ſoupirer, contre ſa coutume. Elle connut qu'elle n'étoit plus dans cette tranquillité d'ame où on la voyoit ordinairement ; elle s'étoit fait

mettre au lit ſans ſouper, & avoit congédié ſes femmes, ſous un prétexte de migraine. Par ce changement que Beatrice remarqua dans ſa Maîtreſſe, elle ſe douta qu'elle étoit agitée de quelque paſſion nouvelle, & voulut que je lui racontaſſe ce qui s'étoit paſſé entre elle & moi. Je fus ſur le point de lui dire la vérité ; mais craignant que la Marquiſe ne m'accuſât d'indiſcrétion & ne m'en punît, j'inventai ſur l'heure une fable, ſur une feinte maladie du Marquis, qui étoit alors à Veniſe, & j'aſſurai Beatrice que Madame ne m'avoit long-temps tenu auprès d'elle, que pour me queſtionner ſur les manieres de mon pays, & comment les Médecins y traitoient les malades. Je ne ſais ſi cette femme fut ſatisfaite de ma réponſe, elle feignit au moins de l'être ; & le lendemain, dès qu'il fut temps d'entrer chez Madame, elle fut la conſoler touchant la prétendue maladie de ſon époux, y ajoutant qu'elle avoit parlé à un homme qui l'avoit laiſſé en meilleure ſanté. La

ſurpriſe de Madame fut extrême, & elle ne ſavoit que répondre à cette vieille Gouvernante. Rêvez-vous, Beatrice, lui dit-elle, de me dire que mon mari eſt malade à Veniſe ? Je reçus hier au ſoir de ſes nouvelles de Rome, il eſt en parfaite ſanté, & je l'attends cette ſemaine : qui vous a donné ordre de me mentir ainſi ? *Franciſchino* m'a aſſuré que cette nouvelle faiſoit le ſujet de votre chagrin, lui répondit Beatrice ; & comme je vous aime avec paſſion, j'ai cru que je devois tâcher d'y apporter quelque ſoulagement. Je vous remercie, répondit la Marquiſe, & Franciſchino a de l'eſprit de ſe moquer de vous : il ne faut jamais ſavoir plus qu'on ne veut nous apprendre, & les hommes ont des détours auſſi bien que nous, pour cacher leur ſentiment. Modérez votre curioſité, & allez dire à Franciſchino de me venir parler.

Beatrice entra dans ma chambre fort en colere, & me dit d'un ton dédaigneux : Allez, Monſieur le fourbe,

Madame déſire vous parler ; puiſſe-t-elle m'ordonner quelque jour de vous porter un bouillon, comme celui que je vous portai de la part de ſa belle-mere ! Vous avez tort, lui dis-je, de me déſirer tant de mal, & je n'ai pas mérité un tel ſouhait : ſi je le diſois à Madame, vous ſeriez bientôt chaſſée de ſa préſence ; mais à Dieu ne plaiſe que je nuiſe jamais à une perſonne qui m'a ſauvé la vie. Ma douceur ramena Beatrice de ſa fureur, elle s'attendrit, & me paſſant les bras au col, elle me pria de lui pardonner un emportement que mon peu de ſincérité avoit fait naître. Elle me fit connoître qu'il m'importoit extrêmement de bien vivre avec elle, ſi je voulois être heureux, & que la confiance que j'aurois en elle, ſeroit bien récompenſée. Je lui promis de ne rien faire à l'avenir ſans ſa participation, & je la priai ſeulement de garder le ſilence, & de ſe trouver dans le jardin à une heure de nuit, couverte de ſa mante ; que je me déguiſerois auſſi en

fille, pour n'être ſoupçonné de perſonne ; & qu'elle n'avoit qu'à porter un de ſes habits dans ma chambre, afin que je puſſe faire aiſément ce que je lui promettois. Après avoir pris mes meſures, je fus dans l'appartement de Madame, qui ſe mit à ſourire auſſi-tôt qu'elle me vit : Vous avez trompé la curieuſe Beatrice, me dit-elle, & je loue votre prudence ; il eſt bon d'être ſur nos gardes, de crainte qu'elle ne devine mes ſentimens & les vôtres. En diſant cela, elle paſſa ſa belle main ſur mon viſage, & me fit connoître par cette action, que je ne lui étois pas indifférent.

Comme j'avois toujours vu beaucoup de modeſtie & de réſerve dans cette Dame, je n'oſai d'abord répondre à une déclaration ſi tendre : je me contentai de faire parler mes yeux ; & j'achevai de la perſuader que j'étois capable d'une forte tendreſſe, en pouſſant un profond ſoupir de mon cœur. Elle entendit ce langage muet : Vous m'avez plu, Colli,

me dit-elle après avoir gardé le ſilence quelque temps ; n'aurai-je point lieu de craindre de m'être trop abandonnée au penchant que j'ai pour vous ? Vous êtes jeune, & peut-être avez-vous tous les défauts des gens de votre âge, qui ſont pour l'ordinaire inconſtans, de mauvaiſe foi, ou pour le moins imprudens & indiſcrets. Que mon ſort ſeroit heureux, ſi je ne trouvois en vous aucune de ces mauvaiſes qualités ! Je ſuis naturellement douce, & peu emportée ; j'ai vécu juſqu'à ce jour dans une indifférence parfaite pour toutes les choſes de la vie ; vous voyez combien l'abſence de mon époux me touche peu, & avec quelle tranquillité j'ai vu mourir ma belle-mere ! Je m'étois fait une philoſophie de n'aimer rien dans ce monde, crainte de troubler la tranquillité naturelle de mon ame ; mais je n'ai pu me conſerver dans cet heureux état. Malheureuſe ! que deviendrai-je, ſi, connoiſſant toute ma foibleſſe, vous me donniez lieu de me repentir de vous

l'avoir témoignée ! Me trompé-je, mon cher Colli ? & que me dites-vous pour m'assurer de votre cœur & de votre fidélité ? Je perdrois plutôt la vie, lui répondis-je, que de concevoir l'injuste pensée de vous déplaire : vous avez, Madame, un empire absolu sur mon ame, & vous ne me trouverez jamais rebelle, ni capable de la moindre infidélité. Mais, continuai-je en la regardant avec des yeux pleins de flammes, n'est-ce point une tromperie que vous me faites ? & n'auriez-vous point voulu éprouver si je serois assez téméraire que de porter mes pensées jusqu'à vous ? Que ne me donniez-vous plutôt le coup de la mort, que de m'exposer à une si dangereuse tentation ! Achevez de me rassurer, Madame, ou de me perdre, & n'ayez pas la cruauté de me faire plus long-temps souffrir. Vous ne mourrez pas, me dit-elle, & je ne veux pas que vous conceviez des pensées qui puissent vous faire de la peine : je vous ai dit que je n'ai jamais aimé en ma vie,

& que j'ai toujours ignoré les mouvemens de la moindre tendreſſe pour qui que ce fût; l'époux à qui l'on m'a livrée, n'a pu s'acquérir même mon eſtime, il n'a tout au plus de moi qu'un devoir que la Loi m'ordonne, & je ſouffre la mort quand je ſonge que ſon retour va me faire reſſouvenir que je ſuis engagée avec lui. J'ai long-temps combattu, pour ne pas écouter ce que votre premiere vue m'a dit en votre faveur. Lorſque ma belle-mere vous prit chez elle, je vous vis enlever de mon ſervice avec un chagrin extrême : je fis pluſieurs réflexions ſur la cauſe de mon inquiétude, & je me demandai inutilement, quel ſujet j'avois de vous préférer à quelque autre. Je n'en trouvai jamais aucune bonne raiſon ; & tout ce que je pus obtenir ſur mon eſprit, ce fut de cacher du moins mon inclination, ſi je ne pouvois l'étouffer dans ſa naiſſance.

Que vous me coutez cher ! ſur-tout depuis que Beatrice m'a dit en confidence, qu'elle me croyoit fille du Che-

valier C...., auſſi-bien que vous! Ce ſecret dont je vous fais le confident, eſt de la derniere importance; & il n'iroit pas moins que de votre vie, & de la mienne, ſi vous oſiez jamais le révéler!

Un jour, continua-t-elle, que je regardois les bijoux de la Comteſſe ma mere, que mon pere m'avoit donnés, je m'attachai à vouloir ouvrir une boîte qui ſervoit à mettre du tabac, mais dont le fond trop épais me fit ſoupçonner qu'elle pouvoit renfermer quelque myſtere: je travaillai en vain pour en venir à bout, & après y avoir employé toute une matinée, je fus contrainte de quitter mon entrepriſe, par l'arrivée de mon pere, qui, entrant dans ma chambre, me dit qu'il me vouloit donner un Page, le mieux fait & le plus poli qui fût dans Naples. Je lui répondis que je recevrois avec plaiſir tout ce qui viendroit de ſa main. Il paſſa un moment après dans l'appartement de ma belle-mere, à qui il parla du préſent

qu'il vouloit me faire. Beatrice, qui m'avoit toujours aimée, & qui m'avoit élevée dès mon enfance, paſſa dans ma chambre, & vint me dire avec ſon air enjoué, que le Marquis T.... m'avoit envoyé querir l'Amour dans l'Iſle de Cythere, & qu'il vouloit demain diſſiper toute mon indifférence. Je me divertis avec elle de ſa plaiſanterie; & reprenant dans ma caſſette la boîte que je n'avois pu ouvrir, je la priai de m'aider à ſatisfaire ma curioſité. Je n'eus pas plus tôt mis cette boîte entre les mains de cette vieille fille, qu'elle me dit en tremblant: Ah, Madame! qu'allez-vous faire? Je ſais ce que cette boîte renferme, & perſonne dans le monde n'a le ſecret de l'ouvrir que moi; c'eſt moi qui la fis faire par l'ordre du Chevalier C...., & vous trouverez ici ſon portrait, & celui de la Comteſſe votre mere. En même temps elle donna un certain tour à un des petits ornemens de la bordure, & je fus frappée de la beauté des deux portraits que je vis. A cet aſpect,

Beatrice

Beatrice ne put s'empêcher de verſer des larmes : je me ſentis attendrie à la vue de ma mere, dont j'avois appris l'amour violent pour ce Chevalier. Je priai Beatrice de me raconter cette hiſtoire, mieux que je ne l'avois ſue : elle me dit qu'elle vouloit me ſatisfaire, mais qu'il étoit temps qu'elle allât chez ſa Maîtreſſe, & que le même ſoir, après qu'elle ſeroit retirée & que ſes filles l'auroient miſe au lit, elle viendroit paſſer la nuit auprès de moi.

L'abſence de mon époux favoriſoit notre converſation : Beatrice me tint ſa parole, & ne me la tint que trop bien pour mon repos, puiſqu'après m'avoir raconté tout ce qui étoit arrivé à la Comteſſe ma mere, & au Chevalier, & m'avoir appris la mort funeſte de l'un & de l'autre, l'évaſion de la belle Grecque, votre naiſſance, les prodiges de votre enfance, & l'enlévement que la Prince C...., mere du Chevalier, avoit fait faire de votre perſonne, elle changea de ton, & me dit : Ce n'eſt pas là

tout le ſecret de ces deux portraits ; mais je me garderai bien d'achever le reſte. Achevez, Beatrice, lui dis-je ; vous êtes imprudente d'avoir commencé un ſecret, & de me laiſſer dans l'ignorance de la ſuite ; je veux tout apprendre : & que pouvez-vous me dire, qui puiſſe me donner tant de peine ? Pour la troiſieme fois, parlez, je vous l'ordonne ; vous n'avez pas raiſon de me refuſer votre confiance ſur quelque choſe que ce puiſſe être. Après l'avoir bien preſſée, Beatrice m'apprit que le Comte P...., que je croyois mon pere, n'en avoit que le nom ; que ma mere, iſſue de l'ancienne famille des P...., avoit été ſacrifiée au vieux Comte, qui l'avoit épouſée ſans biens ; que ſes parens, qui l'avoient deſtinée pour le cloître, l'avoient portée à ſe marier, pour être l'appui de ſa famille ; qu'étant encore chez ſon pere, le Chevalier C.... en étoit devenu paſſionnément amoureux ; qu'ils avoient ſenti l'un pour l'autre la paſſion la plus tendre ; que

cette paſſion avoit duré deux ans; que j'étois venue au monde un mois auparavant que ma mere eût épouſé le vieux Comte; qu'elle-même Beatrice qui me parloit, m'avoit reçue entre ſes bras, & avoit eu ſoin de me faire nourrir à la campagne; que ma mere avoit trompé ſon vieux mari, en lui faiſant accroire qu'elle étoit enceinte un mois après leur mariage, & qu'elle avoit feint une groſſeſſe de neuf mois; qu'on avoit eu une Sage-femme dévouée au ſervice des parties intéreſſées; enfin qu'ayant près de vingt mois, on m'avoit menée au Palais, en faiſant accroire que je n'en avois que dix; que le vieux Comte, qui me croyoit ſienne, avoit dit des folies en me recevant, qu'il m'avoit appelée ſon héritiere, & la conſolation de ſes vieilles années; qu'on avoit retenu la Nourrice dans la maiſon, & qu'on m'y avoit fait élever juſqu'à la mort de ma mere; qu'une ſœur de mon pere m'avoit priſe avec elle dans un Monaſtere des Dames de Sainte Fran-

çoiſe Romaine. Ce que je vous dis eſt ſi vrai, ajouta Beatrice, que vous n'avez qu'à conſidérer le portrait du Chevalier C.... & le vôtre, & juger de la reſſemblance qu'il y a de votre air avec le ſien. N'eſt-ce pas là votre bouche, me diſoit-elle ? ne ſont-ce pas là ces beaux yeux noirs, bien ouverts & à fleur de tête ? ne trouvé-je pas là votre front, & le tour de votre viſage ? votre tête eſt la tête même du Chevalier, & j'ai été ſurpriſe cent fois comment cette extrême reſſemblance n'a pas jeté quelque ſoupçon dans l'ame du bon vieillard. Il eſt vrai, continua Beatrice, que, votre mere étant mariée, le Chevalier fut obligé d'aller ſervir à Malte, & qu'il y demeura près de trois ans, après leſquels il revint à Naples, où il amena l'Eſclave Zebine, qu'il donna à la Comteſſe P.... ; cette Eſclave fut le tiſon fatal qui alluma le funeſte incendie qui n'a pu s'éteindre que par la mort & la perte des plus aimables perſonnes du monde. Cette hiſtoire, que

Beatrice m'avoit racontée, n'avoit fait qu'une legére impreſſion ſur mon eſprit: les filles de ſa ſorte ſont ſujettes à faire des contes, pour ſe rendre plus recommandables à leurs Maîtreſſes, & les engager par-là à leur donner leur confidence : les vieilles ſur-tout ſont très-accoutumées à rêver & à inventer ; mais je tremblois pour la vérité, lorſque vous me fûtes préſenté, & je me confirmai d'autant plus dans cette créance, que je ne pus jamais cacher le trouble dont je fus agitée à votre ſujet.

Que penſez-vous de tout ce que je viens de vous dire, mon cher Colli, ajouta la Marquiſe avec des yeux tout baignés de larmes ? Etes-vous mon cher frere, ou ne l'êtes-vous pas ? Puis-je m'abandonner à une véritable tendreſſe ſans bleſſer mon devoir, ou dois-je ne vous voir qu'avec crainte de devenir coupable ? Encore un coup, pourquoi êtes-vous venu à Naples, & qui vous a conduit dans ce Palais, pour m'y

rendre la plus infortunée de toutes les femmes ?

Toutes ces réflexions furent ſuivies de mille ſoupirs qui me perçoient l'ame. Je ne ſavois que croire de tout ce que la Marquiſe venoit de me faire entendre. Comme je la regardois attentivement ſans rien dire, elle me demanda ce que je penſois de ſon ſort ? Il n'eſt pas ſi malheureux que le mien, lui dis-je, & je porte tout le poids de cette fatale confidence. Oui, ſi vous êtes ma ſœur, il faut que je meure, & il ne m'eſt pas poſſible de borner mon amour à un terme ſi limité. Je vous aime infiniment, & ces ſentimens de tendreſſe qui ont pu trouver en vous des progrès & des accroiſſemens, n'en ont point trouvé dans mon cœur, lorſque je vous ai vue : je vous ai tout ſacrifié, Madame, & j'ai perdu même la raiſon qui ne m'avoit jamais abandonné. Tant d'amour n'eſt donc que pour ma ſœur ! & c'eſt pour un nom ſi commun, que j'aurai allumé des feux ſi violens ! Non,

je ne le puis croire, c'eſt l'amour qui nous a liés, & non pas le ſang. Beatrice eſt une malheureuſe de ſuppoſer cette fable : & le haſard ne produit-il pas tous les jours des reſſemblances entre des perſonnes qui n'ont aucune affinité ? Mille raiſons naturelles peuvent nous convaincre qu'une femme qui n'aime point ſon mari, peut lui donner un enfant légitime, & ſemblable à ſon Amant. Outre cela, comme je vous l'ai déjà dit, Beatrice a ſes raiſons pour vous tenir ce langage : & puiſque je perds tout, que m'importe de vous cacher un ſecret qui vous développera peut-être la fourberie ?

Beatrice m'aime, Madame, continuai-je, & les marques qu'elle m'en a données ne me ſemblent pas des feintes ; mais j'ai feint de répondre à ſes empreſſemens, tant que je l'ai eſtimée néceſſaire à ma fortune auprès de votre belle-mere : elle a même travaillé à me rendre heureux, en me mettant auprès de vous ; mais s'étant apperçue de mon

attachement pour votre ſervice, & de mon éloignement pour les témoignages fréquens qu'elle me donnoit de ſon amitié, elle vous a ſoupçonnée d'être devenue inſenſible, & n'a pu s'empêcher de me dire que je ſerois malheureux ſi je répondois à votre ſenſibilité. Elle m'a donné un rendez-vous dans le jardin à dix heures du ſoir, où je dois me rendre ſous le cabinet de la Vénus; venez être témoin de notre entretien, & n'ajoutez foi qu'à ce que vous entendrez. La Marquiſe fut ſurpriſe d'apprendre ce que je venois de lui dire, elle commença à entrer en défiance; & en ſe ſéparant de moi, elle me dit: Prenez garde que notre entretien ne ſoit ſu de perſonne, je me rendrai au lieu que vous m'avez marqué; je ſouhaite que Beatrice m'ait dit un menſonge: mais j'ai beau le ſouhaiter, il n'eſt que trop vrai que nous ſommes unis par les liens du ſang; je l'ai trop cru quand on me l'a dit, & vous me l'avez ſi bien perſuadé vous-même, que vous aurez de

la peine à l'effacer de mon eſprit : & quand vous ſuppoſeriez que cette créance eſt fauſſe, le temps que vous ſeriez obligé d'y mettre pour m'en diſſuader, vous rebutera infailliblement. Adieu, penſez au rendez-vous de ce ſoir ; & veuille le Ciel que je puiſſe vous trouver tel que je dois vous déſirer !

Je fus à la chambre de Beatrice, qui m'attendoit avec des impatiences mortelles : elle avoit été cent fois à la porte de la Marquiſe, pour voir ſi nous n'avions point encore fini ; elle s'étoit apperçu que nous avions gardé l'un & l'autre un aſſez long ſilence, & que nos yeux marquoient quelque ſujet de triſteſſe & de chagrin. Pourroit-on, me dit-elle d'un ton railleur, attendre de vous plus de ſincérité que vous n'en eûtes hier ? Il eſt vrai que *Franciſchino* n'eſt pas un Seigneur de petite importance ; & depuis que la plus aimable Marquiſe de ce Royaume ſouffre ſa converſation pendant trois heures entieres, je ne dois plus en eſpérer la

moindre ouverture de cœur : je dois le regarder au contraire comme notre Maître, & le prier à mon tour de me rendre de bons offices auprès de ma Maîtreſſe.

Que vous avez peu de raiſon, lui dis-je, Beatrice, & que vous êtes folle à votre âge, de vous tourmenter ſi j'aime, ou ſi je ſuis aimé ! Ne devriez-vous pas être contente de ma maniere d'agir à votre égard, & ne ſuis-je pas le même aujourd'hui que vous m'avez connu dès le commencement que je vous ai vue ? Vous me trouvez quelquefois un peu froid ; mais n'avez-vous pas vos momens dans la journée, & chacun n'a-t-il pas les ſiens ? Encore une fois, vivons en bonne intelligence, je vous en conjure, & ne nous chagrinons jamais. Vous ſouvenez-vous du rendez-vous que je vous ai donné pour ce ſoir ? avez-vous mis dans ma chambre l'habit dont j'ai beſoin pour me déguiſer ? ne manquez point de vous rendre au cabinet de la Vénus, je vous y attendrai,

& là nous conviendrons de bien des choſes.

Beatrice m'aſſura qu'elle attendroit impatiemment cette heure, & elle voulut que je l'attendiſſe dans la galerie avant que de deſcendre dans le jardin. L'impatience où j'étois de la faire expliquer ſur le chapitre de ma naiſſance, & de détromper en même temps ma Maîtreſſe qui devoit nous écouter, me fit hâter mon ſouper, & je courus dans un coin de la galerie, une groſſe demi-heure avant le rendez-vous. La nuit n'étoit pas encore ſombre, & je m'étois placé avec mon habit de femme près d'une fenêtre qui donnoit ſur l'eſcalier. Comme j'étois d'une taille aſſez avantageuſe, & que les habits que j'avois me faiſoient paroître encore plus grand, un Domeſtique de Monſieur le Marquis, qui n'avoit pu le ſuivre à cauſe de quelque légere indiſpoſition, allant voir une Fille de chambre de la Marquiſe dans l'appartement de Madame, eut peur en me voyant, & fit pluſieurs

ſignes de croix : mais s'étant raſſuré, & venant droit à moi, je tins une contenance ſi fiere en m'avançant d'un pas grave vers lui, qu'il me crut un Eſprit ſorti de l'Enfer ou du Purgatoire ; il pouſſa un cri terrible, & ſe laiſſa tomber à la renverſe. Le bruit qu'il fit en tombant, attira quelques Domeſtiques qui étoient dans un ſallon contigu à la galerie ; mais, crainte d'être découvert, je courus au lieu de mon rendez-vous ; & comme j'approchois du cabinet de la Vénus, j'apperçus un homme qui s'y venoit cacher, & auquel je crus devoir faire la même peur que j'avois faite à l'autre : je le devançai en un inſtant ; & m'étant placé à l'entrée du cabinet, je fis un bruit qui le fit retourner ſur ſes pas. C'étoit la jeune Marquiſe, qui s'étoit ainſi déguiſée pour n'être connue de perſonne. Elle n'étoit pas prévenue de ma métamorphoſe, ni moi de la ſienne ; & comme elle étoit naturellement timide, & que c'étoit-là la premiere fois de ſa vie qu'elle alloit à un rendez-vous,

rendez-vous, elle trembla à mon abord, & ſa crainte me repréſentant à ſes yeux comme un ſpectre d'une grandeur démeſurée, elle s'imagina que j'étois l'eſprit de la vieille Marquiſe ſa belle-mere. Tout ce qu'elle put faire, fut de regagner ſon appartement. En paſſant par la galerie, elle trouva preſque tous les Domeſtiques aſſemblés autour de ce Valet de chambre, qu'on ne pouvoit faire revenir de ſa peur. Beatrice, qui y étoit accourue comme les autres, croyant que Madame fût un Page, lui donna la clef de ſa chambre, pour aller querir quelques liqueurs; la Marquiſe la prit au plus vîte, de peur d'être reconnue: mais comme elle ne revenoit point, l'impatiente Beatrice ſoupçonnant que ce Page ne fît quelque friponnerie, y courut; & n'ayant trouvé ni clef ni Page, elle commença à s'alarmer & à courir par-tout le Palais pour tâcher de le trouver. J'étois au lieu du rendez-vous, d'où j'entendois un grand bruit dans la galerie: je me

doutai bien que j'avois cauſé ce déſordre, par la peur que j'avois faite à Hiacinthe. Enfin naturellement impatient, & ne voyant paroître perſonne, je retournai à ma chambre par un eſcalier dérobé, pour y quitter mes habits de fille, & reprendre ceux de Page, afin de ne point donner de ſoupçon, & de paroître dans la galerie avec les autres.

Comme je venois de ma chambre ſans flambeau, & que la nuit étoit entiérement obſcure, je me ſentis arrêté par les cheveux, & je reçus en même temps un ſi grand coup ſur le nez, que je me vis tout en ſang. Ce qui me ſurprit, c'eſt qu'en recevant ce rude coup, on me dit d'une voix enrouée : rends-moi la clef de ma chambre, fripon. Je vous avoue que je ne connus point cette voix ; il faiſoit obſcur, & le coup qu'on m'avoit donné m'ayant fait mettre la main à un poignard qu'on porte ordinairement chez nous, j'en donnai dans le ventre de la mal-

heureuſe Beatrice, qui, ſe ſentant bleſſée, fit un cri qui me la fit connoître, & qui m'obligea auſſi-tôt de m'échapper, pour n'être pas connu.

Cet eſcalier où ce malheureux coup ſe donna, n'étoit point éloigné de l'appartement de la Marquiſe. Elle accourut au bruit, avec cette fille qu'Hiacinthe alloit voir. Mais, quel ſpectacle pour cette aimable Dame, de voir Beatrice expirante & perdant tout ſon ſang! Je vins aux cris que firent toutes les femmes qui s'étoient aſſemblées là; j'affectai de crier encore plus qu'elles: je paroiſſois tout en ſang, & j'avois enſanglanté ma chemiſe, comme ſi j'euſſe reçu dix coups de poignard. La Marquiſe, à cet aſpect, tomba évanouie, & après qu'on l'eut emportée dans ſon lit, & que Beatrice fut auſſi portée dans ſa chambre, je fus me mettre dans le mien, où je ne repoſai pas fort tranquillement.

L'accident qui étoit arrivé à ma chere Maîtreſſe m'occupoit ſi fort, que je ne

penſois plus à ce coup, que j'avois donné à la malheureuſe Beatrice. Je n'oſois cependant me lever pour aller à ſon appartement. Le Chirurgien qui m'avoit viſité, m'avoit tiré du ſang, & m'avoit ordonné de garder la chambre deux ou trois jours. A peine le jour commençoit à paroître, que Madame envoya voir comment je me portois, me faiſant dire qu'elle me verroit auſſi-tôt qu'elle ſeroit levée. Sur les neuf heures, elle y vint en effet, accompagnée d'une de ſes tantes, qui, ayant ſu le bruit qui s'étoit fait au Palais, étoit venue voir ſa niece de grand matin. Cette Dame étoit la ſœur du Comte P...., riche veuve qui n'avoit point d'enfans, & qui aimoit uniquement la Marquiſe P.... Il n'y avoit point de jour qu'elle n'envoyât ſavoir des nouvelles de ſa ſanté; & le Valet qu'elle avoit envoyé, ayant appris par les Domeſtiques du logis, l'accident qui étoit arrivé à Beatrice, s'en étoit retourné ſur ſes pas pour en donner avis à ſa Maîtreſſe, qui étoit auſſi-tôt

montée en carroſſe, & avoit couru à l'appartement de ſa niece, dont elle avoit appris l'incommodité. Elle la trouva dans ſon lit fort défaite : elle s'informa enſuite d'Hiacinthe, du ſujet du déſordre : mais on ne ſavoit qui accuſer du meurtre qui s'étoit commis. On fut à la chambre de Beatrice, qui étoit preſque mourante : & tout ce qu'on put apprendre d'elle, ce fut qu'elle avoit été bleſſée par un Page à qui elle avoit donné la clef de ſa chambre pour aller chercher quelques liqueurs, afin de faire revenir Hiacinthe de ſon accident : que ce Page qu'elle avoit rencontré ſur l'eſcalier dérobé de l'appartement de Madame, l'avoit bleſſée, parce qu'elle lui avoit donné un petit ſoufflet, pour avoir trop tardé à venir.

La Marquiſe comprit qu'il y avoit là du mal-entendu : elle ſavoit bien qu'elle avoit reçu la clef de la chambre de la main de Beatrice, ſous l'habillement d'un Page, mais le ſoupçon du coup

ne pouvoit tomber ſur elle. Elle ſoupçonna que quelque Page de la maiſon avoit fait ce coup ; & après avoir conſolé cette malheureuſe, & recommandé aux Chirurgiens qui alloient lui ôter le premier appareil, d'en prendre grand ſoin & de ne rien épargner pour cela, elle ordonna qu'on enfermât tous les Domeſtiques pour les faire interroger, & enſuite paſſa dans ma chambre avec ſa tante. Cette Dame avoit été l'intime amie de la Princeſſe C...., & la dépoſitaire de tous les ſecrets de ſa vie ; elle étoit pleinement inſtruite du ſecret de ma naiſſance, & ne ſavoit rien de celle de la Marquiſe. Son grand âge, joint à pluſieurs infirmités, lui faiſoient garder la chambre depuis quelques années. Elle ne m'avoit jamais vu ; cependant elle parut ſi ſurpriſe en me voyant, qu'elle ne put s'empêcher de le témoigner par un grand cri. La Marquiſe ne pénétra point dans ſa penſée, elle s'imagina que comme elle étoit fort infirme, la fatigue lui avoit cauſé quel-

ques douleurs ; elle la pria de rentrer dans ſon appartement, & me demanda en ſortant de ma chambre, ſi je n'étois point bleſſé, & ſi les Chirurgiens qui m'avoient viſité, me trouvoient dangereuſement malade. Sa maniere de me le dire & de me regarder, firent connoître qu'elle auroit bien voulu me parler ſans témoin : elle n'en put trouver l'occaſion de tout le jour, parce que ſa tante ne la quitta point juſques à la nuit, qu'elle voulut abſolument retourner chez elle, la priant de venir le lendemain paſſer la journée dans ſon Palais.

Cependant tous les Domeſtiques étoient détenus priſonniers, excepté un miſérable Florentin, qui, craignant d'être mis à la queſtion, s'étoit ſauvé ; & ſon évaſion ne fut pas plus tôt connue, que le ſoupçon du meurtre étant tombé ſur lui, on conſeilla à la Marquiſe d'élargir ſes Domeſtiques, & de ne faire éclater la choſe que le moins qu'elle pourroit. Toutes les formalités de Juſtice furent faites contre ce pauvre

miſérable ; il ſe trouva de ſes compagnons qui témoignerent l'avoir vu ſauver tout troublé, eſſuyant encore ſon poignard ſanglant. Enfin on n'oublia rien pour le rendre très-coupable, & pour confirmer les ſoupçons qu'il avoit lui-même donnés par ſa fuite : il fut pendu en effigie trois jours après devant le Palais ; & Beatrice, qui étoit morte de ſa bleſſure le jour de devant l'exécution, fut enterrée & pleurée de ſa Maîtreſſe, & regrettée univerſellement de tous ceux de la maiſon.

Comme je gardois la chambre, je n'appris toutes ces particularités que quelques jours après. Il eſt vrai que la Marquiſe, après s'être débarraſſée de ſa tante, me vint trouver le ſoir ſur les onze heures. Dès qu'elle fut entrée, elle tira le rideau de mon lit, & m'avertit de ne point parler : elle s'aſſit enſuite auprès de moi ; & parlant le plus bas qu'il lui fut poſſible, de peur d'être entendue d'un Eſclave qui me gardoit, & qui dormoit dans un petit

cabinet à côté de mon lit, elle me dit qu'elle avoit bien eu de l'impatience de m'entretenir ; que nous étions, elle & moi, cauſes de tous les malheurs qui étoient arrivés dans la maiſon, & qu'elle ſoupçonnoit que la malheureuſe Beatrice n'étoit morte que de ma main. Enſuite elle me raconta comme elle avoit apperçu Hiacinte dans la galerie ; ſon propre déguiſement, & la peur qu'un fantôme lui avoit fait à l'entrée du cabinet de la Vénus ; la mépriſe de Beatrice qui lui avoit confié la clef de ſa chambre ; enfin elle me dit qu'il falloit penſer à nous ſéparer avant que le Marquis ſon époux fût venu ; qu'elle ſe doutoit bien qu'on donneroit un méchant tour dans le monde à un accident de cette nature ; que le Marquis, qui avoit l'eſprit mal fait, ſe ſerviroit de cette occaſion, pour ſe venger de ſes froideurs ; qu'elle vouloit bien ſouffrir ſes emportemens, mais qu'elle ne pouvoit ſe réſoudre à m'y voir expoſé ; qu'elle m'ordonnoit de

penſer à une retraite, & de lui faire ſavoir où je ſerois bien aiſe d'aller, pour qu'elle pût m'y ſecourir.

Je fus près d'un quart-d'heure ſans répondre à une propoſition ſi terrible. J'étois étourdi par avance du coup qui me menaçoit ; mais enfin je lui dis d'un ton à faire pitié : Vous voulez que je m'éloigne de vous, Madame ! Eſt-ce bien vous qui me portez cet ordre ! Ah, mon aimable Maîtreſſe ! où m'allez-vous expoſer ? & que ne m'avez-vous livré à la Juſtice, pour être exécuté au lieu du Florentin ! Mais je ſuis encore à temps pour m'y préſenter moi-même, & pour avouer que je ſuis le meurtrier de Beatrice. Oui, c'eſt moi qui l'ai poignardée ; &, quoique je ne l'aye fait qu'en me défendant, la croyant un voleur qui m'avoit déjà mis tout en ſang, & que je ſois pénétré d'une véritable douleur de n'avoir pu diſcerner cette malheureuſe perſonne que je devois eſtimer toute ma vie, je dirai aux Juges tant de circonſtances de

malice & de haine, que je les obligerai à me faire mourir, & à m'ôter une vie qui m'eſt ennuyeuſe, puiſque je ne dois plus l'employer à votre ſervice, & que vous m'ordonnez de vous quitter. Ah ! quelle cruauté pour moi, & quelle vengeance pour Beatrice ! Non, je ne ſuis point en état de vous obéir, & vous m'ordonnez inutilement une choſe qui n'eſt pas en mon pouvoir.

Je vois bien, me dit la Marquiſe, que vous n'êtes pas ſage, & que je vous ai trop tôt permis de vivre familiérement avec moi ; mais, Colli, il faut le devenir, & voici le temps d'y penſer : vous me devez cet acte de votre obéiſſance, & je vous tiendrai compte de la maniere ſoumiſe avec laquelle vous en uſerez. Croyez-vous que j'aye deſſein de vous éloigner, pour ne vous revoir de ma vie ? Je ſerois donc inſenſible à l'amour & à la nature ? Vous me ſerez toujours cher, je vous le promets, & je ne permettrai pas que vous manquiez de rien, tant

que je vivrai ; ce n'eſt que pour me mettre à couvert des inſultes d'un mari brutal, & pour n'être pas à tous momens dans la crainte & dans la frayeur pour vous. Je dirai que vous m'avez demandé congé pour aller à Rome au devant de lui, & le prévenir touchant l'aventure de Beatrice ; cependant demain matin je prendrai conſeil avec ma tante, du parti que je pourrai vous faire prendre, & de l'aſile qu'il vous faudra choiſir pour y vivre en ſûreté, & pour me donner commodément de vos nouvelles.

Il me fallut céder à toutes ces raiſons ; & je vis bien qu'il n'y auroit point de ſûreté pour ma vie, ſi le Marquis, qui devoit arriver dans trois ou quatre jours, venoit à être informé que c'étoit moi qui avoit cauſé ce déſordre. Déjà tous les Domeſtiques me portoient une mortelle envie, & la Femme de chambre, qui étoit amie d'Hiacinthe, avoit dit mille particularités de la conduite de Madame à mon égard ; elle avoit même

même insinué aux Domestiques, que c'étoit moi qui avoit tué la vieille Intendante, parce que j'étois marqué du soufflet qu'elle m'avoit donné. Enfin je me déterminai à faire aveuglément tout ce que la Marquise m'ordonneroit; c'est pourquoi, d'abord qu'il fut jour, je sortis, & courus à la maison de Rosalie, pour lui raconter mon infortune, & lui apprendre en même temps mon départ. Cette aimable fille tomba dans une surprise extrême de me voir réduit à quitter Naples. Elle y trouvoit mille douceurs; & depuis que j'étois dans la faveur, elle s'étoit conservée chaste, par les secours que je lui donnois continuellement. Ma retraite la désespéroit; & quand elle se représenta les secours nécessaires dont elle alloit manquer, n'ayant plus de quoi vivre, elle voulut se poignarder, pour ne pas survivre à sa disgrace. Je la consolai le mieux qu'il me fut possible; je la priai de ne point s'abandonner au désespoir, lui promettant de travailler à son repos, & à

la tirer de la néceſſité, en la plaçant auprès de la Marquiſe. Ce qui me donnoit de l'inquiétude dans cette conjoncture, c'eſt que le Comte P...., qui voyoit très-ſouvent la Marquiſe, pouvoit rencontrer Roſalie dans ſon appartement, & ne trouver pas bon qu'une Courtiſanne ſervît une Dame de diſtinction. Agité de cette penſée, je revins au Palais ſur le ſoir, car j'avois été tout le jour viſiter quelques amis que j'avois dans la ville, auxquels je dis que je partois pour Rome. Lorſque je fus de retour au Palais, on me dit que Madame m'avoit fait appeler; je fus à ſon appartement, où je trouvai quelques Domeſtiques: elle me dit en leur préſence qu'elle m'avoit deſtiné pour aller au devant de ſon époux qui revenoit de Rome, que je me diſpoſaſſe à partir le lendemain, & qu'il étoit bon que je fiſſe diligence. Je lui fis une profonde révérence, & je fus dans ma chambre faire mon équipage, en attendant l'heure de parler à la Marquiſe en particulier.

Je ne fus pas long-temps à l'attendre : elle vint, après avoir congédié ſes filles, & me dit que tout étoit prêt pour mon voyage ; qu'il y avoit une barque qui faiſoit voile vers l'Iſle de Malte ; qu'elle avoit trouvé à propos de m'envoyer dans cette Iſle auprès du Grand Prieur C...., frere de la Princeſſe qui fut ma protectrice, & oncle de mon pere, avec des lettres de créance, & des Mémoires touchant ma naiſſance & mon origine. La tante de la Marquiſe avoit été & étoit encore la meilleure amie de ce Grand Prieur. Les Lettres dont j'étois chargé de ſa part, ne pouvoient pas manquer d'en faire foi ; & comme c'eſt un privilége de cette illuſtre Maiſon, que les enfans naturels peuvent être reçus dans la Religion de Malte, j'avois déjà conçu le deſſein d'être reçu Chevalier. La Marquiſe me donna ſon portrait, enrichi de pierreries, & une bourſe de cinq cents piſtoles, m'aſſurant qu'elle travailleroit à ma fortune, de concert avec ſa tante.

Il me ſouvient que cette tante, qui étoit une bonne Dame, en m'embraſſant tendrement, me dit ces paroles obligeantes : Je vous perds, quand je commence à vous connoître ! La Princeſſe C.... m'avoit donné votre portrait, quand vous étiez dans le Séminaire Romain, & le cri que je fis en vous voyant chez ma niece, ne venoit que parce que je vous trouvois dans un temps auquel perſonne ne m'avoit ſu donner de vos nouvelles. Feue mon illuſtre amie mourut avec le regret de ne pouvoir vous faire du bien ; j'ai hérité de ſon eſprit & de ſon cœur ; ſoyez honnête homme, & vous ne vous plaindrez pas de votre deſtinée. Comme j'exagérois à cette bonne Dame les obligations infinies que je lui avois, & comment j'allois ſuivre de point en point tout ce qu'elle & ſon aimable niece voudroient me preſcrire, la Marquiſe entra, & me dit qu'elle avoit fait porter mes hardes à la barque, par un Eſclave qu'elle me donnoit pour me

ſuivre. Je priai en même temps ma bonne Maîtreſſe de recevoir Roſalie à ſon ſervice, lui apprenant en peu de mots les obligations que je lui avois. Elle approuva ma reconnoiſſance, & pria ſa tante de s'en charger, trouvant plus à propos qu'elle fût dans cette maiſon qu'auprès d'elle, à cauſe que ſa beauté pourroit lui cauſer de l'inquiétude par rapport à ſon époux. Je n'eus que le temps d'écrire à Roſalie de venir voir la Comteſſe P.... ; mais j'eus la ſatisfaction, avant que de partir, de l'avoir tirée hors de la miſere. Je n'ai de ma vie été ſi triſte & ſi touché que je le fus au moment de ce départ : j'entrai dans le carroſſe de Madame la Comteſſe P...., les yeux baignés de larmes, & je ne fus pas plus tôt arrivé à la barque, qu'on fit lever l'ancre. Nous ſortîmes du port une heure après, c'eſt-à-dire à neuf heures du matin, un Vendredi jour de Saint François ; nous fîmes dix ou douze milles, à la faveur d'un petit vent de biſe que nous avions à côté ;

mais s'étant changé ſur les deux heures après-midi, nous ne fîmes que louvoyer juſqu'à la nuit, que nous fûmes contraints de mouiller l'ancre à quatorze milles de Naples, au Cap de Palinure. Le vent contraire continua toute la nuit : & comme je m'ennuyois, & que les côtes ſur leſquelles nous étions, étoient des endroits où il ſembloit y avoir de la chaſſe, je pris un fuſil du Patron, & je l'engageai de m'accompagner dans cette ſolitude, pour tâcher de nous divertir. Nous nous enfonçâmes aſſez avant dans la forêt, & nous nous obſtinâmes à ſuivre une allée qui nous conduiſit juſqu'à un Château aſſez régulier, mais encore plus fort par ſon aſſiette naturelle, & par les dehors qu'on avoit pris ſoin de mettre en état de défenſe. Comme nous fûmes en vue de ce Château, quelques Payſans vinrent à nous, qui voulurent ſavoir ce que nous venions chercher dans ce lieu : nous leur dîmes que le vent contraire nous ayant obligés de relâcher ſur ces côtes,

nous avions mis pied à terre pour admirer la beauté du pays; & que nous trouvant insensiblement engagés dans la forêt, nous avions apperçu ce Château, que nous serions bien aises de voir. Je priai un de ces Payſans, qui me paroissoit le plus raisonnable, de me faire parler au Maître du Château; il me dit que le maître étoit un riche Seigneur de Naples, qui ne venoit dans ce lieu qu'une fois l'année vers le printemps; mais que Madame la Marquise étoit arrivée il y avoit une heure, & qu'elle venoit de se mettre au lit, parce qu'elle avoit marché toute la nuit. Comme j'avois l'idée remplie de ma chere Maîtresse, je crus qu'on ne pouvoit parler de Marquise, qu'on n'entendît parler d'elle, & qu'elle étoit la seule dans le monde qui méritât de porter ce titre: je m'informai de son nom; mais ces rustiques ne surent jamais me l'apprendre au juste, & me le dirent d'une maniere si barbare & si confuse, que je ne pus jamais me le remettre. Je priai le Patron de s'arrêter

quelque temps, afin que je puſſe faire la révérence à la Dame. Mais, ô Dieu! quelle fut ma ſurpriſe, quand je vis la Marquiſe P....! Je me jetai à ſes genoux, & voulus à toute force lui baiſer les pieds. Le Patron, qui étoit témoin de cette action, crut que j'avois perdu l'eſprit, & ne ſavoit que croire de mes extravagances. La Marquiſe, de ſon côté, fut ſi étonnée, qu'elle ne pouvoit me demander ni ce que je faiſois dans ſon Château, ni quel haſard m'y avoit conduit. Enfin revenus l'un & l'autre de notre ſurpriſe, elle me fit entrer dans ſon cabinet, où après lui avoir rendu compte de ma navigation, elle m'apprit qu'après mon départ, ayant reçu un Exprès du Marquis, qui lui ordonnoit de l'aller attendre à Palinure, où il devoit arriver dans quelques jours, elle avoit pris l'occaſion auſſi-tôt, tant pour ſatisfaire à ſon devoir, que pour flatter ſa mélancolie.

Cet ordre du Marquis ne me parut pas de bon augure : je témoignai à mon

aimable Maîtreſſe la crainte où j'étois qu'on n'eût prévenu l'eſprit de ſon époux contre elle, & que cet homme emporté ne fît quelque entrepriſe ſur ſa vie, particuliérement dans ce lieu, où la ſolitude pourroit augmenter ſa mauvaiſe humeur. Je ne crains rien, me dit-elle; je ne vous ai aimé que comme mon frere, ainſi ma conſcience me laiſſe tranquille ſur ce ſujet: il eſt vrai que qui ſauroit les petites démarches que j'ai faites pour m'inſtruire de la vérité, & pour m'entretenir avec vous, pourroit y donner un ſens peu favorable; mais je n'ai pu m'empêcher d'en uſer de la ſorte, & notre étoile eſt toujours ce qui nous fait oublier notre devoir. D'ailleurs perſonne n'a ſu mes ſentimens à votre égard que Beatrice; elle ſeule auroit pu me faire quelque peine; mais ma crainte ſeroit mal fondée ſi j'appréhendois quelque choſe de ſon côté, je l'ai toujours trouvée la plus diſcrete perſonne du monde, & je ſuis prête à recevoir mon époux, ſans

penſer ſeulement qu'il doive me faire une ſeule queſtion ſur votre ſujet.

Elle ajouta, que dès que je fus ſorti de chez ſa tante, elles étoient entrées dans ſon cabinet, & que là, ayant trouvé mon portrait enchâſſé dans un filagrame d'or, elle l'avoit demandé, & l'avoit obtenu avec quelque peine; qu'au ſujet de ce portrait, la Comteſſe P.... lui avoit raconté toutes les particularités de ma vie, & lui avoit confirmé tout ce qu'elle avoit appris de Beatrice, excepté la tromperie que ſa mere avoit faite au vieux Comte P...., en la ſuppoſant pour ſon enfant. Notre entretien dura juſqu'à trois heures après-midi; le temps avoit changé, & le Patron me fit dire qu'il ne falloit pas nous amuſer davantage, & qu'il étoit temps de s'embarquer. Ces ſortes de gens ſont brutaux, & veulent qu'on leur obéiſſe ſans réplique. Je n'eus pas de meilleur parti à prendre; & ayant pris congé de la Marquiſe, après mille proteſtations d'une amitié inviolable,

je fus rejoindre mon Matelot, qui me promit de me mettre dans l'Iſle de Malte en moins de vingt-quatre heures, ſi le vent continuoit. L'équipage nous attendoit avec impatience ; & à peine fûmes-nous embarqués, que l'on fit voile vers Meſſine, que nous découvrîmes dès le matin. Le calme nous prit entre le Phare & l'Iſle de Lipara ; nous attendions le vent du Midi, qui ſe leve lorſque le ſoleil eſt au plus fort de ſa courſe. Dans cette attente, chacun penſoit à ſe divertir & à faire des contes ; les uns racontoient les périls qu'ils avoient courus ſur la mer, les autres parloient de leur négoce, & quelques-uns s'entretenoient des ſonges & des rêves qu'ils faiſoient & auxquels ils ajoutoient foi ; moi ſeul, avec un livre à la main, je gardois le ſilence, & ne faiſois aucune réflexion ſur toutes les ſottiſes qu'on diſoit. Ametlie, qui étoit cet Eſclave que la Marquiſe m'avoit donné, ſe mêla auſſi de dire ſon ſentiment avec les autres. Tout eſt bon

dans ces ſortes d'endroits ; & pourvu qu'on trouve moyen de ſe divertir, il n'importe de quelle part cela vienne. Cet Eſclave, qui étoit un bon & franc Turc de Nation, dit donc à la compagnie en ſa Langue Franque, qu'il avoit rêvé qu'il étoit libre, & que ſon Patron étant Eſclave à ſa place, il l'avoit mené dans ſon pays, où ſon frere & ſa mere l'avoient fort careſſé, & qu'ils l'avoient obligé de coucher avec ſon Maître ; & que le lendemain il avoit retrouvé une de ſes ſœurs qui ſervoit dans le Sérail de Conſtantinople, ſœur qu'il n'avoit jamais vue, mais dont ſa mere lui avoit ſouvent parlé. Il ajouta mille autres particularités à ce ſonge. A peine l'avoit-il fini, que nous fûmes ſurpris par un brigantin Turc, qui nous tomba ſur le corps, & qui, après nous avoir tous mis à la chaîne, ſe ſaiſit de nos marchandiſes les plus précieuſes, mit le feu à notre barque, prit la route de Zante, & arriva à Patras en deux jours de navigation. Je ne

vous

vous dirai point ici ce que nous fîmes pour nous défendre, nous n'en eûmes pas le temps, les Turcs furent auſſi-tôt dans notre bord que nous les eûmes apperçus ; & tout ce que je pus faire, fut de cacher le portrait de la Marquiſe, & d'abandonner mon équipage, où l'argent qu'on y trouva fut cauſe que je fus le plus maltraité, afin de m'obliger à parler de ma rançon. Ametlie fut le ſeul content dans cette occaſion : il ſe fit auſſi-tôt connoître au Capitaine du brigantin, qui, par un haſard le plus heureux du monde, ſe trouva être frere de ſa mere. Ametlie avoit été fait Eſclave par les Galeres de Malte. Il étoit âgé d'environ douze ans quand il fut pris, & n'avoit que treize ou quatorze ans quand il fut vendu à des Marchands Napolitains qui trafiquent en chair humaine. Comme il étoit jeune & bien fait, il fut vendu à la vieille Marquiſe, qu'il ſervoit, lorſque la Marquiſe m'en fit préſent pour m'accompagner à Malte. Ce jeune Turc étoit de l'humeur du

monde la plus enjouée, & l'Eſclave le plus zélé qu'on vît jamais. Pendant tout le temps que je fus dans la maiſon de la Marquiſe, il s'étoit attaché à moi avec tant d'empreſſement, qu'il étoit jaloux quand quelque autre Eſclave me rendoit le moindre ſervice. Il ne ſe poſſédoit pas de joie quand ſa Maîtreſſe lui ordonna de m'accompagner. Comme elle lui avoit dit en partant, que s'il avoit bien ſoin de moi elle lui donneroit la liberté après mon retour, qui ſeroit dans quelques années, cette eſpérance lui fit prendre des ſoins extraordinaires pour me plaire : auſſi je n'ai jamais trouvé le moindre ſujet de me fâcher contre lui.

Son premier ſoin, après s'être fait connoître, fut celui de me faire donner un de mes habits, & de m'ôter la chaîne qui me lioit les mains derriere le dos. Il me dit qu'il n'avoit pu obtenir ma liberté du Maître du brigantin, qui étoit ſon oncle, mais que nous allions à Patras, d'où il étoit, & où il avoit

encore un de ſes freres & ſa mere, & qu'il rendroit ma ſervitude ſi douce, que je ne m'appercevrois pas d'avoir quitté Naples. Je le remerciai de ſes bons ſentimens, & je le priai de ne pas permettre qu'on m'éloignât, ou qu'on me vendît à des Marchands de Conſtantinople, parce qu'il me ſeroit plus aiſé de faire ſavoir de mes nouvelles à ma Maîtreſſe, de la Morée, que de la Romanie; & qu'ainſi je lui aurois une véritable obligation de ſe ſouvenir de la grace que je lui demandois. Il me jura que je ſerois content de ſes bons offices. En effet, il me tint parole, & l'abondance des biens qu'il poſſéda au ſortir de ſa ſervitude, n'éteignit jamais en lui l'eſprit de reconnoiſſance envers moi. Ce fut un Turc, bien moins Turc en cette occaſion que certains Chrétiens, qui, humbles pendant la diſgrace, deviennent inſolens dans la moindre proſpérité, juſques à oublier leurs meilleurs amis.

Nous ne fûmes pas plus tôt arrivés,

que le Patron Turc alla rendre compte au Gouverneur de la ville de ſa priſe, & du nombre d'Eſclaves qu'il avoit fait. On nous fit mettre dans un baſar, qui eſt une eſpece de halle, où l'on tient le marché inhumain. C'eſt la coutume de ce pays-là, d'être expoſé en vente tout nud, ſans qu'on y reſpecte la pudeur du ſexe, ni l'honnêteté qu'on doit à la Nature. Ametlie m'épargna, non ſeulement la honte de paroître en cet état, mais il me fit acheter par ſa mere, & me conduiſit lui-même au baſar, pour me rendre témoin de la miſere de mes compagnons. Je n'avois point encore quitté mes habits ordinaires, & ce fut avec chagrin qu'Ametlie me vint dire qu'il falloit me conformer à ma mauvaiſe fortune, & prendre un habit blanc, qu'on m'avoit deſtiné pour marque de ma ſervitude. Je fus aſſez inſenſible à ce commencement d'eſclavage, & j'acceptai avec tranquillité & ſans me plaindre, l'habit qu'on me donna. Ma Patrone étoit une

femme âgée de ſoixante ans, belle femme, zélée Muſulmane, & toute attachée aux ſuperſtitions de ſa Loi. Elle me fit mettre au jardin, & me donna charge de cultiver les fleurs, qu'elle aimoit beaucoup. Son fils aîné étoit le plus fameux corſaire du pays. Il avoit ſa femme avec ſa mere, & deux autres Eſclaves, l'une Provençale de la Ciotat, & l'autre Meſſinoiſe, toutes deux très-aimables, & qui avoient beaucoup d'eſprit & de beauté. Quoiqu'il ſoit extrêmement dangereux à un Eſclave de parler aux femmes de leurs Patrons, ſoit légitimes ou autres, je trouvai moyen d'entretenir la Provençale, laquelle me raconta l'hiſtoire de ſon eſclavage, qui eſt en vérité tout-à-fait ſinguliere.

Elle vivoit dans Marſeille, auprès d'une tante, que ſes parens en mourant avoient chargée de ſon éducation ; & elle fut toujours de toutes les parties de dévotion & pélerinage. Etant âgée de quinze ou ſeize ans, un Capitaine

de Galere, appelé M.... , fut le premier qui lui dit qu'elle étoit belle. Gabrielle ( c'étoit le nom de cette fille ) ſe défendit de la maniere ordinaire au jeune ſexe ; mais le Capitaine la réduiſit d'abord à la raiſon, lui faiſant appercevoir le tort que ſa tante faiſoit à ſa fortune, en la laiſſant dans la retraite & dans l'ignorance. Une belle n'eſt point ſans un peu de vanité, & il n'eſt preſque point de beauté qui n'eſpere un heureux ſort. Elle écouta les leçons de ce dangereux Maître, & y devint bientôt maîtreſſe. La tante ne s'apperçut que tard de ce commerce. Gabrielle s'étoit ſouvent trouvée à des parties de campagne avec ſon Amant ; elle y avoit mangé d'un fruit qui lui avoit fait mal, & qui l'avoit obligée de s'enfuir de la maiſon de ſa tante pour paſſer en Languedoc, dans une des terres de ſon Amant, auprès de Beſiers. Elle ſe ſervit malheureuſement de la voie de la mer pour y arriver plus tôt : un vent de terre qui ſouffle ordinairement dans le golfe

de Lyon, les obligea à courir toute la nuit au large; & ils ſe trouverent à la pointe du jour ſur les côtes de Barbarie. Un Algérien, avec qui les François avoient guerre, prit la barque, & ſe ſaiſit de dix perſonnes qui étoient dedans. La priſe fut conduite à Alger; & le frere d'Ametlie s'étant trouvé dans cette ville pour faire radouber ſon navire, fut convié à manger chez le Corſaire ſon ancien ami, qui lui offrit des préſens, ainſi qu'on le pratique parmi les Turcs, & lui donna la plus belle Eſclave de ſa priſe. Gabrielle plut au Grec, quoiqu'enceinte, & elle fut menée à Patras, & préſentée à la mere d'Ametlie, qui la reçut avec amitié, & la traita toujours depuis avec douceur. Elle me raconta cette hiſtoire huit jours après que je fus dans le même logis qu'elle, lorſque les Patrones faiſoient leurs prieres du ſoir, la veille d'une de leurs fêtes.

Cependant Ametlie avoit été obligé d'aller à Andrinople, pour voir un oncle

qui avoit une Charge conſidérable à la Porte ; il m'avoit donné part de ſon voyage, & je le vis partir avec douleur, parce que je n'avois perſonne à qui je puſſe me confier pour parler de ma rançon. Un jour qu'après avoir arroſé mes fleurs, j'étois aſſis ſur le gazon, & que je repaſſois dans mon eſprit le triſte état de ma deſtinée, je tirai le portrait de la Marquiſe de deſſous mon aiſſelle, où je le tenois ordinairement ; & après l'avoir conſidéré attentivement, je m'attendris au ſouvenir de l'Original & de mes diſgraces. La femme d'Aſen, qui m'apperçut d'une fenêtre de ſon appartement, fut curieuſe de ſavoir ce que j'avois entre les mains, & ſoupçonna que ce pouvoit être quelque bijou de conſéquence, & que je devois être un homme d'un caractere diſtingué. Comme il ne lui étoit pas permis de me parler, elle trouva le moyen de prendre les habits de Gabrielle ; & ayant ſu de cette Eſclave l'endroit où elle me parloit quelquefois, elle s'y

porta ſi à propos, que comme je paſſois pour aller au *Bagno*, qui eſt le lieu où l'on renferme tous les Eſclaves de la ville, elle m'arrêta, & me dit qu'elle vouloit voir le bijou que je portois, ou qu'elle me le feroit enlever de force; que je fiſſe la choſe de bonne grace, & ſans aucun bruit, & qu'il y alloit de ma vie ſi je faiſois ſeulement mine de me plaindre, ou de parler de cette aventure. Je ſavois bien que ce n'étoit pas le portrait de la Marquiſe qui lui donnoit cet empreſſement; les Turcs ſont ennemis de toutes les images, qu'ils regardent comme des Idoles: l'éclat des pierreries dont la boîte étoit enrichie, avoit frappé ſes yeux; & cette Nation, la plus fiere & la plus avare qui ſoit au monde, croit qu'elle a droit de demander tout ce qu'elle voit, ſans qu'on doive le lui refuſer. Le plus court parti que j'eus à prendre, ce fut, pendant l'obſcurité, d'ôter le portrait, & de lui remettre la boîte; je lui dis même que j'étois ravi que ce

bijou tombât entre ſes mains, & que ſi j'avois pu le lui préſenter ſans crime, je ne l'euſſe pas tant gardé. Elle me remercia fort civilement, & me donna à ſon tour un dixain de Chapelet de criſtal, dont les Turcs ſe ſervent pour leurs prieres; il étoit enfilé d'or, & enrichi d'un anneau, avec de très-belles turquoiſes autour. Ma perte & ſon préſent me touchérent peu, charmé d'avoir conſervé le portrait de ma chere Maîtreſſe. Je le ſerrai dans un coin de ma cape, & le lendemain, à l'aide de l'anneau que je vendis, je fis faire pour ce portrait une boîte d'argent, qui me couta trente & un medins (ce ſont environ neuf livres monnoie de France), & du peu d'argent que j'eus de reſte, j'en achetai quelques linges dont j'avois beſoin, parce qu'on m'avoit pillé mes hardes ſans me rendre la moindre choſe. Quoique ma condition fût aſſez douce en ſoi & par rapport à celle des autres Eſclaves, je ne laiſſois pas que de la trouver bien dure, par l'impoſſibilité

où j'étois de ſortir & de me ſauver. J'étois renfermé tout le jour, & la triſteſſe commençoit à ſe faire connoître ſur mon viſage; l'appétit m'avoit abandonné, & le Negre qui avoit accoutumé de m'apporter mon ordinaire, s'appercevant que je ne mangeois pas, & que je devenois fort maigre, en avertit ma vieille Patrone, qui me fit venir auprès d'elle, pour me demander le ſujet de mon chagrin. Elle ne m'avoit vu qu'une ou deux fois depuis que j'étois à ſon ſervice : les veuves, dans ce pays-là, & particuliérement celles qu'on nomme les Santones, ſont extrêmement retirées, & ont fort peu de communication avec les hommes. Je fus conduit dans ſon appartement, où je la trouvai ſur une magnifique eſtrade de velours jaune, chamarré d'argent. Elle avoit, quoique vieille, toute la majeſté d'une Reine, & il me ſembla voir en ſa perſonne, cette femme qui s'étoit apparue à moi, dans le terrible rêve que je fis à Rome, laquelle étant

ſortie de deſſous terre, m'avoit parlé d'une Langue que je n'entendois pas, mais que le *Signor Carlocio* m'avoit aſſuré être ma mere. Auſſi, d'abord que j'eus conſidéré cette vénérable vieille, & qu'elle m'eut dit en Langue Franque, qu'elle vouloit ſavoir le ſujet de ma triſteſſe, je me mis à répandre des larmes en ſi grande abondance, qu'il me fut preſque impoſſible de dire un ſeul mot. Elle me fit lever, car j'étois à genoux lorſqu'elle me reçut; & m'ayant commandé de m'approcher d'elle, elle me tendit la main, & me dit que je ne devois pas ainſi me déſeſpérer; qu'elle mavoit diſtingué de tous les autres Eſclaves, & m'avoit donné pour ce ſujet le ſoin de ſon parterre; que ſi cet emploi ne me plaiſoit pas, je n'avois qu'à le lui témoigner, qu'elle ſe ſentoit je ne ſais quelle inclination tendre & naturelle à me vouloir du bien, Ametlie ſon fils l'ayant priée de m'obliger, & de rendre mes chaînes les moins dures qu'il lui ſeroit poſſible.

Je

Je remerciai cette bonne Patrone de ſes généreux ſentimens, & je l'aſſurai que je préférerois l'honneur d'être à ſon ſervice, à celui d'être un des plus avancés dans l'Empire : j'avois cependant mes yeux toujours attachés ſur ſon viſage, & n'étois pas maître de retenir mes larmes par l'impreſſion du ſouvenir que j'avois de Zebine qu'on m'avoit dit être ma mere, & à qui cette vénérable Turque reſſembloit beaucoup. Elle me preſſa de lui dire le ſujet de mes pleurs, & me fit tant d'inſtance pour lui obéir, que je ne pus m'empêcher de lui en avouer la cauſe. Madame, lui dis-je, après m'être un peu raſſuré, avant que je vous apprenne le ſujet de ma triſteſſe, dites-moi, au nom de Dieu, ſi vous n'avez jamais eu de fille qui ait eu de votre air, & ſi cette fille n'a pas été priſe par les Galeres de Malte, étant à la ſuite de la Sultane Zaïde qui alloit viſiter le tombeau de votre Prophete ? Ah, Chrétien ! s'écria Azemire ( c'étoit le

nom de ma Patrone ), que viens-tu de dire ! & pourquoi renouvelles-tu ici les douleurs que vingt ans n'ont encore pu effacer de mon eſprit ? Hélas ! mon aimable Zebine eſt morte, ou elle eſt tombée dans l'erreur qui lui a fait oublier ce qu'elle devoit à Dieu, à Mahomet, & à la Nature. Combien de fois ne m'oppoſai-je pas à ce malheureux voyage ! le Ciel m'avoit accordé cette aimable fille pour la conſolation de mes jours, & j'avois joui du plaiſir de l'avoir auprès de moi juſqu'à ſa dix-huitieme année, lorſqu'une de mes amies ayant été élevée à la faveur inſigne de plaire au Roi des Rois notre invincible Empereur, voulut, après la mort de ſon époux, aller à la Mecque, & prit ma fille avec elle, eſpérant, à ſon retour, de l'établir avec un Baſſa de ſes amis. Tout le monde a ſu le ſort de cette illuſtre Caravane : une ſi ſainte entrepriſe fut ſuivie de la priſe du vaiſſeau, & de la ſervitude de tous les Muſulmans qui s'y trouverent ;

voilà tout ce que j'ai pu apprendre de cette cruelle aventure. Il fut, continua-t-elle, expreſſément défendu d'en parler, parce qu'il eſt indigne de la grandeur Ottomane de dire dans le monde, qu'une Sultane & le fils d'un Empereur aient été Eſclaves de petits Pirates, qui n'ont qu'un coin de terre dans le monde. Il ne fut permis à perſonne de s'informer de ſes parens ou de ſes amis qui furent enveloppés dans cette diſgrace, & il m'a été, juſqu'à ce jour, impoſſible de pouvoir trouver quelque perſonne avec qui j'aye pu m'entretenir de mon aimable enfant.

Hélas! Madame, ſi vous êtes la mere de Zebine, perſonne ne peut mieux vous en donner des nouvelles que moi, & quoique je ne l'aye jamais vue, elle me touche de ſi près, & l'on m'a parlé ſi ſouvent des obligations que je lui ai, qu'il m'eſt impoſſible de l'oublier de ma vie. Je ſuis le fils de cette illuſtre Grecque que vous appelez votre fille: ma naiſſance lui a couté la vie, & vous

en devez d'autant plus être perſuadée, que j'ai toujours eu une tendre affection pour Ametlie ſon frere ; &, quoique votre Eſclave, je vous ai vue avec un reſpect mêlé de je ne ſais quelle tendreſſe, qu'on n'a point accoutumé de ſentir pour ſes Maîtreſſes. Il eſt vrai que je n'ai jamais vu ma mere qu'en ſonge. Elle m'apparut à Rome, & ſes traits, que j'eus tout le loiſir de remarquer alors, ſont ſi conformes aux vôtres, que cette reſſemblance a fait le ſujet de ma triſteſſe & de ma mélancolie ; & je ſouhaitois de m'éclaircir avec vous de cette vérité, quand vous avez eu la bonté de me prévenir, & de me faire appeler dans votre appartement. Plus je vous conſidere, & plus je me confirme dans la penſée que vous êtes mon aïeule, & juſqu'au langage & au ſon de votre voix, tout paroît ſemblable aux dernieres paroles que ma mere me dit à Rome dans mon rêve, mais que je ne pus jamais entendre. La vieille, en qui la Nature avoit déjà

parlé pour moi, trouvant que ce que je lui disois étoit conforme à la vérité, me fit approcher de son estrade ; & après m'avoir serré entre ses bras, & m'avoir donné mille noms de tendresse & d'amour, dont les Grecs ne sont pas avares, elle me dit qu'elle remarquoit aussi que j'avois beaucoup de traits de sa chere Zebine, sa bouche, ses yeux, sa taille, & une noble fierté à laquelle elle ne se seroit jamais trompée ; qu'enfin, puisque le sort m'avoit envoyé dans la terre des Fideles, & qu'il m'y avoit fait rencontrer ma maison, je devois me faire Musulman, pour jouir d'une grande fortune, & pour être la consolation de sa vie ; qu'elle se sentoit déjà plus de tendresse pour moi, qu'elle n'en avoit jamais eue pour ses autres enfans ; & que le bien qu'elle me feroit, si je voulois la croire, surpasseroit mes espérances, & me prouveroit sa bienveillance & son amour.

J'éloignai d'abord une proposition de cette nature, & je priai ma Patrone

de vouloir me laiſſer la liberté de conſcience, puiſque j'avois malheureuſement perdu celle du corps. Elle ne me preſſa pas davantage ſur cet article ; & ſi je ne fus pas entiérement libre, ma condition changea ſi fort & devint ſi douce, que je n'avois d'autre chagrin que d'être abſent de la jeune Marquiſe P...., mon aimable Maîtreſſe. Les fleurs qu'on m'avoit données à cultiver, & qui faiſoient une partie de mon devoir, ne furent plus pour moi qu'une occupation divertiſſante : j'eus deux Eſclaves qui travailloient ſous moi, & j'étois comme le maître de ce parterre. Depuis cette entrevue, je ne fus plus coucher au *Bagno ;* ma bonne Patrone me fit garnir une chambre dans un endroit du jardin, où elle me venoit voir tous les jours, & s'entretenoit avec moi de Zebine. Un jour qu'elle me faiſoit mille careſſes, je crus que je devois profiter de ce moment pour lui parler de ma rançon. Je ſuis votre Eſclave, lui dis-je, & je ſais bien que je dépends abſolument de

vous ; que vous avez un pouvoir abſolu ſur ma vie, & qu'il vous eſt loiſible de me rendre malheureux quand il vous plaira : mais la Fortune, qui m'a traité ſi cruellement en me faiſant tomber dans les fers, n'a-t-elle pas voulu me récompenſer d'ailleurs, en me faiſant rencontrer dans ma Patrone, celle qui a mis au monde la mere qui m'a donné la vie ? Ah ! Madame, comment pouvez-vous me voir dans les chaînes, & en même temps agréer que je vous appartienne par les liens du ſang ? Au nom de Dieu, au nom de vous-même, & de cette chere fille qui fut autrefois l'objet de votre tendreſſe, ſouffrez qu'on me rachete, & que j'apprenne à mes parens, qui ſont à Naples, mon malheur & votre généroſité. Mon diſcours attendrit véritablement ma Patrone ; & voyant que j'étois auſſi attendri moi-même, nous fûmes quelque temps ſans parler. Enfin rompant le ſilence, & prenant un air majeſtueux & fier, elle me dit que, pour mon propre intérêt, elle n'avoit pu

m'entendre, qu'elle n'avoit vu que mes larmes, & que je ne ſavois pas parler ; qu'elle me conſeilloit de me faire inſtruire, & que pour ce ſujet elle m'enverroit un Dervis pour m'apprendre ce que j'étois obligé de ſavoir ; que je devois l'écouter, & devenir digne de ſon ſang. Elle ſortit, en me jetant un coup-d'œil mêlé d'une noble fierté & d'un amour tendre ; je lui fis une profonde révérence, & je vis bien que j'avois été imprudent de me déclarer comme j'avois fait.

La faute étoit irréparable, & il m'étoit impoſſible de déſavouer ce que j'avois dit : je m'accuſai cent fois d'indiſcrétion de m'être mis dans un état à ne pouvoir plus apprendre aucunes de mes nouvelles aux perſonnes qui s'intéreſſoient pour moi. Le ſoir, après que je fus au lit, on apporta dans ma chambre une veſte à la Turque, avec un petit turban très-propre, que l'on mit à la place de mon habit d'Eſclave. Je fus agité toute la nuit de mille

ſonges affreux, que je ne décrirai point, tant ils ſont pleins de bizarreries & d'extravagances. Une ſeule particularité de ce ſonge, & que je ne puis effacer de mon eſprit, eſt que je me vis arracher des mains d'une jeune & belle Dame qui me faiſoit mille careſſes, pour paſſer entre les bras d'une vieille refrognée, toute pleine de ſang, & d'une humeur peu traitable; que la jeune m'avoit tendu les bras pluſieurs fois pour me faire revenir, & que m'étant vu ſéparé d'elle par un grand fleuve, j'avois voulu abandonner ma vieille pour retourner à ma premiere Maîtreſſe; que pour cet effet, & pour me faciliter le paſſage de l'eau, elle me préſentoit une grande branche d'olivier; mais que je n'avois pas pu me ſervir de ce ſecours; & que, faiſant tous mes efforts pour me ſaiſir de cette branche & me délivrer des importunités de la vieille, je m'éveillai ſi fatigué & ſi rompu, que je n'eus jamais la force de me lever.

Il étoit déjà fort tard, & les Eſclaves qui avoient accoutumé de venir dans le jardin travailler avec moi, avoient attendu plus d'une heure, lorſque le Dervis arriva, ainſi que ma Patrone me l'avoit promis. Il s'adreſſa, pour me parler, à mes deux compagnons qui étoient ſur la porte de ma chambre; & craignant que je ne fuſſe malade, il frappa à la porte, & me commanda de me lever. Je le fis avec peine; & voulant prendre mon habit ordinaire pour paroître avec décence devant ce Dervis, je fus bien ſurpris de voir qu'on avoit changé ma cape blanche en un habit à la Turque. Je me gardai bien de m'habiller de ce vêtement; car cette ſeule démarche m'auroit convaincu d'avoir apoſtaſié, & j'aurois enſuite été empalé, ſi je n'avois pas profeſſé la Religion Mahométane: j'aimai mieux paroître nu en chemiſe, & retourner enſuite dans mon lit, en priant le Dervis de m'excuſer ſi j'avois paru devant lui avec ſi peu de reſpect; mais qu'étant

malade, j'eſpérois qu'il me pardonneroit cette faute. Il me dit qu'il me la pardonnoit de tout ſon cœur, & qu'il étoit bien fâché de mon indiſpoſition ; qu'il venoit cependant m'apporter les remedes du corps & de l'ame, & que ſi je voulois l'écouter & ſuivre ſes conſeils, je ſerois bientôt un des plus heureux hommes qui fuſſent ſur la terre.

» Le Seigneur, dit-il, tout bon, tout grand, tout miſéricordieux, a eu pitié de ſon Eſclave, & a voulu le retirer de la fournaiſe des tribulations & des ſouffrances, pour le faire entrer dans la terre des Croyans ; je viens ici pour l'inſtruire de la vérité de ſa Loi, qui fut autrefois révélée à notre grand Prophete, laquelle nous a été tranſmiſe, & confirmée par une infinité de prodiges ; qui promet à ceux qui l'obſerveront fidélement, des plaiſirs infinis dans l'abondance des vins délicieux qui nous attendent dans l'autre vie, dans la beauté & la tendreſſe de femmes, dans une perpétuelle jeuneſſe & une inalté-

rable vigueur : mille fois heureux ceux qui naiſſent dans le ſein de la Moſquée ! qui ſont pénétrés des vérités de l'Alcoran, & qui n'ont jamais été abreuvés des ridicules ſuperſtitions des Juifs, des imaginations des Gentils, & des extravagances & des rêveries des Chrétiens ! Ouvrez les yeux à la lumiere, Luzaïzem ! ( ce fut le nom que ce Dervis me donna, pour ſignifier, *Conduit à la vérité*, parce qu'il ignoroit le mien propre ) ouvrez les yeux & les oreilles, & ne ſoyez pas rebelle à la voix du ſang qui vous parle de Dieu, & de notre grand Prophete Mahomet «.

Si au moment que ce ridicule Dervis me débita ce pompeux galimatias, j'avois pu m'éclater de rire, je l'aurois fait de très-bon cœur ; & l'envie que j'en eus ne ſe paſſa, qu'en rappelant d'abord en mon eſprit toutes les diſgraces qui m'étoient arrivées, & le triſte état de ma condition préſente. Je ſavois, par la connoiſſance que j'avois des mœurs des Peuples de l'Europe, & de

de pluſieurs autres, combien il eſt dangereux de recevoir ſans reſpect & ſans attention, les propoſitions qu'un Turc fait à un Eſclave ; c'eſt pourquoi je me levai, après avoir fait une profonde inclination à mon Théologien Mahométan : je lui dis que j'avois beaucoup de conſidération pour ſa perſonne, & pour celle qui lui donnoit la peine de me venir entretenir ; mais que j'étois ſi peu en état de rien écouter des affaires de Religion, que je n'avois rien à lui répondre ; que j'aimois à connoître la vérité, mais qu'il falloit une grande liberté d'eſprit & de corps, pour ne rien faire qui pût être ſoupçonné ou de crainte ou d'intérêt. Ainſi, me laiſſant emporter aux connoiſſances théologiques dont mon eſprit étoit pénétré, je dis au Turc qu'il étoit honteux à leur Secte de preſſer de malheureux Eſclaves à changer de Religion : que tous les mouvemens qu'ils ſe donnoient pour ce ſujet, leur attiroient un certain mépris parmi les

honnêtes gens ; que le changement du cœur ne peut venir que de celui de l'eſprit ; & que l'eſprit ne peut être éclairé que par une lumiere qui vienne d'en haut : que lorſqu'un Eſclave paſſoit du Chriſtianiſme au Mahométiſme, c'étoit parce qu'il craignoit les peines qui ſont attachées à la ſervitude, ou qu'il déſiroit des plaiſirs & des biens dont il ne pouvoit jouir dans ſa malheureuſe condition ; qu'ainſi ces deux motifs n'étant pas aſſez nobles pour perſuader un homme raiſonnable, un changement qui provenoit de pareilles cauſes étoit odieux, bien loin de mériter des récompenſes éternelles ; qu'il falloit me prouver auparavant, que Mahomet étoit envoyé de Dieu pour donner ſa Loi aux hommes, & me convaincre que la Religion des Chrétiens n'étoit pas plus ſainte & plus conforme à la droite raiſon, que toutes les autres Religions enſemble ; que ſi lui-même vouloit m'écouter à ſon tour, je lui prouverois en peu de mots combien il

étoit plus Eſclave que moi, dans le ſein même de cette apparente liberté dont il jouiſſoit ; & que, pour moi, tout chargé de fers que j'étois, je m'eſtimois plus heureux & vivois plus tranquillement que les Turcs, qui croient avoir atteint à la ſuprême félicité.

Le Dervis m'avoit écouté avec une patience admirable. Il me dit qu'il s'étoit attendu que je lui tiendrois un tel langage ; mais qu'il ne ſe rebuteroit pas pour cela. Je reſpecte encore en vous, ajouta-t-il, le ſang Mahométan dont vous avez été formé, & ce ſang fera ſon effet, lorſqu'il plaira à Dieu, & à notre grand Prophete ; je vous laiſſe avec l'eſpérance de vous avoir bientôt : puiſſe la roſée du Ciel blanchir votre ame ſouillée des opinions étrangeres, comme elle blanchit la gaze & les toiles qui ſont deſtinées pour les turbans qui couvrent les têtes des ſages Empereurs du Monde ! Adieu Luzaïzem, j'eſpere que vous reviendrez à moi.

Je reſtai ſeul, après cette viſite, juſqu'à une heure après midi. Alors un de ces Eſclaves qui travailloient avec moi au jardin, m'apporta un plat, où il y avoit du peleau, & un quartier d'une volaille bouillie, avec un petit pain, un coquemar de café, & quelques confitures ſeches. Ce ſervice, qu'on me préſenta avec beaucoup de reſpect, m'étonna; j'avois accoutumé auparavant de trouver du gros pain, quelques légumes, avec du poiſſon ſalé ou du bœuf bouilli, qu'on mettoit ſur ma fenêtre à l'heure de Vêpres, & le ſoir je ne trouvois que du pain & un peu de méchant fromage. Je craignis qu'on ne me voulût faire accroire que j'étois Turc, & que j'avois enfin conſenti à tout ce qu'on avoit demandé de moi. Dans cette penſée, je me levai, & m'étant enveloppé de ma couverture, je dis à l'Eſclave qu'il s'étoit trompé; que j'avois déjà mangé les féves qu'on m'avoit apportées ſur ma fenêtre, &

qu'ainſi il prît la peine de rendre ces mets aux perſonnes qui lui avoient commandé de me les apporter.

L'Eſclave obéit, & ſur les quatre heures je vis entrer mon aïeule, qui, m'appelant par le nom que le Dervis m'avoit donné, me dit que je n'étois pas ſage, & qu'elle vouloit que je le devinſſe malgré moi. Comme il étoit tard, & que j'étois déjà fort exténué par la triſteſſe, & par l'abſtinence que je faiſois depuis pluſieurs jours, il me prit une foibleſſe qui m'ôta toute connoiſſance. Cette femme en fut alarmée, & appela du ſecours : ſa belle-fille, qui étoit au jardin, accourut avec ſes deux Eſclaves, qui furent extrêmement étonnés de voir leur vieille Maîtreſſe penchée ſur mon viſage, répandre des larmes & ſe déſeſpérer. On ne penſa qu'à me ſoulager, ſans s'abandonner à des réflexions inutiles ; on employa pour cet effet les eſſences les plus précieuſes, car il n'y a point de vin dans les maiſons des véritables Muſulmans.

Enfin, au bout d'environ deux heures, j'ouvris les yeux, & me vis avec ſurpriſe environné de quatre femmes, qui toutes verſoient des larmes, & de trois ou quatre hommes, chacun empreſſés à me donner du ſoulagement. La connoiſſance me revint; & m'étant apperçu que ma vieille mere pleuroit, & qu'elle me tenoit une main ſerrée dans la ſienne, je lui dis d'un ton bas; Ce n'eſt pas là le moyen de me guérir; je ne ſuis malade que de triſteſſe; la voie que vous tenez ne ſervira qu'à l'augmenter, & à m'envoyer plus vîte au tombeau; rendez-moi mes habits d'Eſclave, & ne me contraignez pas à vous haïr. Ah! malheureux, me dit ma Patrone, eſt-ce pour m'inſulter que tu me tiens ce langage? Tu conçois le deſſein de me haïr, lorſque je viens te rendre le plus heureux homme de la terre! Crois-tu que ce que je fais ici pour toi, ſoit le traitement des autres Eſclaves? Si tu ne me touchois pas de près, que m'importeroit ce que tu

devinſſes ? & tout ce que je fais n'eſt-ce pas pour te rendre libre ? Quelle répugnance as-tu donc pour notre Loi, qui te la fait mépriſer avec tant de ſuperbe ? & que trouves-tu dans la tienne de ſi grand & de ſi conſolant, qui t'oblige à préférer pour elle les chaînes à la liberté ? Tu ne ſais pas encore tous tes malheurs & toutes mes bontés, ingrat que tu es ! peut-être que lorſque tu ſauras que j'ai empêché que tu ne fuſſes empalé, tu prendras les ſentimens qu'il faut pour me plaire. A ce mot d'empaler, tout mon ſang ſe glaça dans mes veines : mais comme je ne me ſentois coupable d'aucun crime qui méritât ce ſupplice, je lui dis qu'on pouvoit ſuppoſer tout ce qu'on voudroit pour me perdre ; mais que j'eſpérois en Dieu, qui ne permettroit pas que je fuſſe expoſé à un ſi rude tourment, & que la mort que je ſentois approcher me délivreroit de leur cruauté. Dans le moment, ma fievre redoubla, & je donnai des ſignes d'une mort prochaine.

Mais ma vieille mere m'aimoit trop, pour conſentir à ma perte. Comme elle ne vouloit pas montrer qu'elle manquât de zele pour ſa Religion, elle prit le parti de faire retirer ſes femmes, & me laiſſa l'Eſclave Meſſinoiſe, laquelle étant de mon pays, & parlant la même Langue, pouvoit m'être plus agréable qu'une autre perſonne. Je tombai en ce moment dans une ſi grande indifférence pour la vie, que je ne fis pas ſeulement réflexion à la perſonne qu'on me donnoit pour me ſervir. Quelque temps s'étant paſſé ſans rien dire ni l'un ni l'autre, *Mariola* (c'étoit le nom de cette Meſſinoiſe) me dit en bon Italien : *Signor Napolitano, penſate à vivere, la morte non e perchi non poſſe eſſere beato, curate puro, la libertà ſeguitera la ſua ſalute.* Ces paroles Italiennes me tirerent de ma profonde rêverie. Je tournai les yeux ſur celle qui les avoit prononcées, & je fus agréablement ſurpris de voir une fille de vingt-deux ans, belle, & d'un air

le plus charmant du monde, me dire en ſa Langue : Je loue le Ciel de m'avoir fait trouver cet emploi dans ma triſte ſervitude : tous ceux que j'ai ſervis depuis que je ſuis dans ce lieu, m'ont chagrinée, & m'ont fait verſer des larmes ; rendre ſervice à un homme de mon pays, & le ſecourir dans ſon affliction, m'eſt ſi agréable, que je ne crois plus être Eſclave, quand je puis parler avec des gens de ma Patrie, & ſecourir un pauvre Chrétien. Ah ! ma Belle, lui dis-je, ne me conſeillez pas de vivre, laiſſez-moi mourir, aidez-moi à finir mes triſtes jours, pour me délivrer du ſupplice affreux qu'on me prépare. O Dieu ! qui m'auroit dit que chez mes propres parens j'euſſe dû rencontrer un ſort ſi malheureux, & que, pour n'adhérer pas à leurs ſuperſtitions ridicules, on dût me livrer au plus horrible genre de mort que la cruauté puiſſe imaginer ?

De quel ſupplice & de quelle mort parlez-vous, me dit la charmante

Eſclave? Rêvez-vous, Signor Franciſco? (car je m'étois déjà nommé à cette fille; & c'eſt la coutume de notre Nation, qu'aux premiers entretiens qu'on a avec les perſonnes, on leur demande leurs noms) On ne penſe, me dit-elle, qu'à vous faire du bien. Il eſt bien vrai qu'on voudroit vous faire changer de Religion : mais on vous donnera tant de temps pour vous y réſoudre, & pour vous faire inſtruire, que peut-être les choſes prendront une autre face avant que vous ſoyez en état de leur tenir parole. Ne négligez donc point le conſeil que je vous donne, & ſur lequel je vous prie de faire quelque attention. Gabrielle & moi demeurons avec une Patrone fort aimable, & du meilleur naturel du monde; elle ne nous entretient jour & nuit que des prodiges de ſon Prophete, & des douceurs de ſa Loi; dans les commencemens nous mépriſions ſa converſation, mais nous nous appercûmes que cette maniere d'agir nous

faiſoit ſouffrir des inſultes, & même des coups par un vilain Eunuque qui nous faiſoit mille pieces : préſentement nous ſommes d'accord avec notre Patrone ; nous vivons plus heureuſes, parce que nous ſommes plus dociles ; nous écoutons volontiers ſes contes ridicules ; nous la mettons ſouvent ſur ce chapitre, & lui faiſons eſpérer de nous rendre, lorſque nous ſerons bien perſuadées. Dans cette attente, je puis vous aſſurer qu'elle nous adore ; j'ai la clef de tous les bijoux, & Gabrielle eſt ſi fort la maîtreſſe de ſon eſprit, que derniérement, pour nous divertir & nous venger des inſultes que notre Eunuque nous avoit faites autrefois, elle eut la complaiſance de lui faire prêter ſon gros nez à plus de deux cents chiquenaudes que nous lui donnâmes : nous le mîmes tout en ſang ; & les grimaces horribles que faiſoit cet Eunuque, à chaque coup que nous lui donnions, nous furent un paſſe-temps dont le ſouvenir m'excite encore à rire.

Ainſi paroiſſez doux & preſque indolent ſur cette matiere; le Dervis que vous avez inſulté, vouloit aller ſe plaindre au Sangiac (c'eſt le Gouverneur), &, ſans votre aïeule qui a aſſez de crédit ſur lui pour l'en empêcher, je vous-dirai franchement que vous étiez un homme empalé; parce que c'eſt un crime irrémiſſible dans ce pays, que de parler de la Religion en d'autres termes que les plus ſoumis & les plus reſpectueux. Ma Patrone nous a ſouvent entretenues de vous, & de votre bonne mine; elle fait eſpérer à celle de nous deux qui vous gagnera le plus tôt, l'honneur d'être votre épouſe; elle nous a entretenues de votre hiſtoire, que la vieille ſa belle-mere lui avoit appriſe; & il ne ſe paſſe aucun jour que nous n'ayons une longue converſation ſur votre ſujet. Je ne ſavois que répondre à ce diſcours de *Mariola*; je connus bien qu'il y avoit quelque myſtere entre ces femmes, que je ne pouvois pénétrer. Pour m'en éclaircir, je témoignai à cette

cette fille, que j'étois curieux de ſavoir le ſujet de leurs entretiens. Je n'eus pas beſoin de longues prieres ; elle m'apprit auſſi-tôt que j'avois fait une conquête ſans y penſer, laquelle m'auroit couté la vie, ſi je n'avois été préſervé par une eſpece de prodige.

Nous étions dans la ſaiſon de l'automne, où l'on a accoutumé de paſſer quelque temps à la campagne, non pas à faire vendange, car les Turcs, comme j'ai déjà dit, ne boivent point de vin ; mais ils font ſécher une grande quantité de figues, de raiſins, & de pluſieurs autres fruits, qu'ils conſervent pour leurs proviſions, & dont ils font un trafic conſidérable en Occident. Les femmes dans ces lieux y ſont beaucoup moins retirées qu'à la ville ; elles ſe promenent, vont à la pêche, & tâchent, pour ſe divertir, de faire quelques pieces aux Eſclaves, qui ont pour lors la liberté de les voir & de leur parler. Je n'étois pas encore revenu d'une groſſe fievre, qui m'avoit tout-à-fait abattu,

& qui m'avoit procuré la liberté de vivre à ma maniere, & ſans que perſonne me parlât que *Mariola*, qui me demanda ſi je ne ſerois pas guéri quand il faudroit aller à la vigne, & ſi je ne ſerois pas bien aiſe de prendre l'air & de me divertir. Je lui répondis que je me ſentois foible à ne pouvoir faire un pas, & que ma maladie, qui n'avoit duré que vingt-quatre heures, m'avoit plus fatigué qu'une autre maladie de ſix mois n'auroit pu faire; que d'ailleurs je n'avois aucun habit pour ſortir, depuis qu'on m'avoit ôté ma cape, & que je ne me réſoudrois jamais à prendre le turban, quand je devrois périr mille fois. J'ai pourtant promis de vous le faire accepter, me dit cette belle Meſſinoiſe, & vous ne devez pas vous faire une peine ſur cet article, ſi on vous laiſſe la liberté de vivre dans votre Religion; car l'habit ne fait pas le Moine, diſons-nous en Sicile. Vous ne devez même vous engager à aucune promeſſe qui puiſſe alarmer votre con-

ſcience : il faut s'aider dans la ſervitude, de tout ce qu'on peut ; que ſavez-vous ce qui pourra arriver de cette eſpece de maſcarade ? Ce que je vous promets de ſûr, c'eſt que ſi vous le voulez, vous pouvez vous mettre en liberté, & nous la rendre auſſi à Gabrielle & à moi. La choſe vous ſera fort aiſée ; car nos Patrones qui vous aiment comme leur enfant, vous donneront des marques de leur tendreſſe, dès qu'elles pourront le faire avec bienſéance, & ſur-tout ma jeune Maîtreſſe, qui ſent une violente paſſion pour vous. Mais, lui dis-je, *Mariola*, elle eſt ma tante ; ma mere étoit ſœur de ſon mari. Bagatelles ! me dit-elle, l'amour ne ſait pas faire ces différences, & la belle Zaïde n'a pu s'empêcher d'être ſenſible en vous voyant ; c'eſt elle qui, ſous l'habit de Gabrielle, vous vola la boîte dans laquelle étoit le portrait, que, de ſa jalouſie, elle vous avoit vû entre les mains, & qui vous donna ce dixain de criſtal. Elle nous fit confidence de ſon

vol, & nous l'ayant montré, nous lui dîmes qu'elle n'avoit pas pris le bijou le plus précieux, & que cette boîte renfermoit le portrait de quelque perſonne qui faiſoit le ſujet de votre mélancolie. La curioſité eſt de tout pays : & les Turques en ont encore plus que les Européennes ; ainſi, ſi vous venez à la vigne, comme vous y viendrez infailliblement, préparez-vous à faire voir à Zaïde le portrait que vous lui avez caché ; c'eſt un ordre qu'elle m'a dit de vous faire ſavoir. Cette femme eſt impérieuſe, & d'une telle fierté, qu'elle ſe porteroit aux dernieres extrémités, ſi vous réſiſtiez un moment à ce qu'elle déſire. Je priai *Mariola* de me laiſſer ſeul, pour penſer à ce que je devois faire. Je repaſſai cent choſes différentes dans mon imagination. Je raiſonnai en Chrétien, en honnête homme, & je tournai ma conſcience en mille différentes manieres, ſans que rien fût capable de me la rendre tranquille. Je ne pouvois me réſoudre ni à paroître

Turc, ni à répondre à un amour criminel, & contraire au reſpect qu'inſpire la nature. Enfin, le temps de partir pour la campagne approchant tous les jours, & voyant bien que je ſerois obligé de ſatisfaire à toutes les choſes ſur leſquelles *Mariola* m'avoit prévenu, je fis acheter quelques couleurs fines par un Eſclave, & ayant préparé un morceau de vélin, de la grandeur du portrait de la Marquiſe, j'y peignis moi-même une femme, telle que mon imagination me le fournit, & la plus belle qu'il me fut poſſible. J'avois appris à deſſiner pendant mon ſéjour à Rome, & je m'étois même un peu exercé à la miniature, lorſque j'étois à Naples chez ma bonne Maîtreſſe : cela me ſervit parfaitement ; car le temps de partir étant venu, ma vieille Patrone, qui m'avoit fait faire mille careſſes, ſur l'eſpoir que *Mariola* lui avoit donné de mon changement, vint elle-même me dire que nous partirions le jour ſuivant, & que je ſerois près de leur litiere. Je la remerciai de

mon mieux, & la priai de ne vouloir rien exiger de moi, qui fût oppoſé à la liberté de mon ame; qu'elle me donnât du temps pour penſer à lui obéir; & que ſi je prenois l'habit qu'elle m'avoit préparé, c'étoit pour me couvrir & ne point paroître dans un état contraire à la bienſéance. Elle voulut me voir habiller, & me coupa elle-même les cheveux. Enfin je n'eus pas plutôt le turban ſur la tête & le cimeterre au côté, que cette femme ne ſe poſſéda plus; elle m'appela ſon lion, ſon tonnerre, & toute la force de ſa race; enfin elle me donna tant de noms, & me fit tant de careſſes, que j'avois honte de toutes ſes foibleſſes.

Le lendemain, dès qu'il fut jour, on m'apporta du peleau & du café, & je trouvai à la porte du logis un cheval prêt; j'en accommodai les étriers à la maniere de l'Europe, car les Turcs s'en ſervent tout autrement que nous, & paroiſſent plutôt à genoux qu'aſſis; je montai ſur ce cheval avec quelque

adreſſe, & me tenant à côté des litieres où étoient les Patrones, j'eus une converſation avec elles, dont elles parurent très-ſatisfaites. Comme nous étions près de la vigne où nous devions mettre pied à terre, un taureau échappé, & qu'on avoit bleſſé dans les bois, vint droit à la litiere des deux Patrones : elles s'en apperçurent les premieres, & ſe croyoient perdues, lorſque je me préſentai devant cet animal furieux, le ſabre à la main ; mais comme j'avois peu d'expérience à manier cette ſorte d'arme, & que je n'étois pas même aſſez bien remis pour pouvoir me défendre, le taureau m'enleva de deſſus mon cheval, qu'il creva d'un coup de corne ; & me paſſa ſur le corps, me laiſſant preſque mort & ſans aucune connoiſſance. Les femmes étoient entrées dans la maiſon, & avoient envoyé quelques Eſclaves pour me défendre contre cette furieuſe bête ; mais le taureau s'étoit déjà retiré, & on me porta à la vigne ſans aucun ſigne de

vie ; c'eſt dans cette occaſion où il m'arriva la plus cruelle de toutes les aventures ; mon aïeule vouloit ſe déſeſpérer, & la jeune Patrone fit des extravagances qui me ſurprirent quand on me les raconta. Après qu'elles m'eurent dépouillé tout nu, & qu'elles m'eurent fait viſiter par un Chirurgien qu'on avoit mandé au plus vîte, voyant que je ne donnois aucun ſigne de vie, elles crurent que c'étoit fait de moi ; & ne ſe pouvant conſoler qu'un homme de leur ſang ne fût pas circoncis, elles ſe réſolurent de me faire faire cette cruelle opération, croyant bien que dans l'état où j'étois je ne pourrois y réſiſter. Pour cet effet, elles firent venir le Dervis qui m'avoit catéchiſé : il ne demeuroit qu'à un demi-mille du lieu où nous étions. Etant arrivé, il conſola mes Patrones ; & après avoir fait ſes prieres, il s'approcha de moi, me purifia, & me jeta deux ou trois ſeaux d'eau ſur le corps, ſans que rien fût capable de rappeler mes eſprits. Enfin, après pluſieurs cris

redoublés, & m'avoir demandé ſi je ne voulois pas croire en Dieu, l'adorer & vivre dans la Loi qu'il avoit donnée aux hommes par ſon grand Prophete Mahomet ; mes Patrones répondant pour moi que je le voulois, ce déteſtable Dervis alloit me circoncire, ſi, lorſqu'il appuya le couteau, la douleur ne m'eût fait revenir de mon évanouiſſement. Je ne ſaurois vous exprimer la rage dont je fus tranſporté, quand je me vis en cet état ; l'opération n'étoit faite qu'à demi, je perdois beaucoup de ſang, & ne ſavois comment l'arrêter. Ma vieille Patrone me voulut perſuader de laiſſer achever la cérémonie ; mais l'air dont je la regardai ſans lui répondre, la fit pâlir. Elle ſortit, & m'envoya un Eſclave pour me dire de me laiſſer mettre du moins des poudres aſtringentes, afin d'arrêter le ſang. Je voulois mourir, & je n'étois capable d'aucun conſeil. Enfin, comme mon feu commençoit à ſe ralentir, ſentant diminuer mes forces, je craignis de retomber en

foibleſſe, & qu'on n'achevât alors ce qu'on avoit commencé. Je dis à cet Eſclave d'aller chercher le Chirurgien, & qu'on ſe gardât bien de faire approcher de mon lit ce déteſtable Dervis; que je m'en déferois, quand je devrois être empalé dans le moment; & que, ſans certaines conſidérations, je ferois périr toutes les perſonnes qui avoient eu part à une telle malice. *Mariola*, qui entra dans ce moment, me pria de me modérer, & de recevoir les excuſes qu'on me feroit ſur ce ſujet: elle me fit prendre un bouillon, & quelques confitures qu'on lui avoit ordonné de m'apporter.

La nuit étoit déjà venue, & tout le monde ſe diſpoſoit à ſe mettre au lit, lorſque nous entendîmes heurter à la porte, avec beaucoup de précipitation. L'Eſclave qui fut ouvrir, vint dire à la vieille Patrone, qu'il y avoit un homme qui vouloit la voir; elle ordonna qu'on le fît entrer: c'étoit un jeune Marchand de Marſeille, appelé N....,

qui venoit l'avertir du malheur arrivé à ſon fils aîné, lequel venoit d'être fait Eſclave par des Corſaires François, & que s'étant bien défendu avant que de ſe rendre, & ayant tué de ſa propre main le Capitaine du Navire, il avoit reçu cinq bleſſures dans le corps ; qu'un de ſes freres, qui étoit Lieutenant du corſaire, venoit de lui écrire cette aventure ; & que, ſi l'on vouloit le racheter, on n'avoit qu'à lui donner cinq cents piaſtres ; que, ſur ſon billet, on le mettroit en liberté. Cette nouvelle mit l'alarme dans cette maiſon ; toutes les femmes coururent à l'appartement de la vieille ; & j'appris le ſujet d'une ſi grande affiction par *Mariola*, qui vint me dire que j'étois vengé de la piece qu'on venoit de me faire ; que le Patron de la maiſon étoit dangereuſement bleſſé, qu'il étoit tombé entre les mains des corſaires François, & que tout ſon équipage étoit preſque péri, avec ſon vaiſſeau qu'on avoit coulé à fond. Cette nouvelle, qui m'auroit beaucoup réjoui

dans un autre temps, me donna quelque ſujet de triſteſſe. Je priai *Mariola* d'aller témoigner à ma grand'mere & à ma tante, la part que je prenois à leur malheur; & que, ſi j'oſois y aller moi-même, elles connoîtroient combien leur intérêt m'étoit cher.

Dès qu'il fut jour, le Marchand François eut ordre de racheter le Capitaine: on lui fit un billet de la ſomme qu'il demandoit; mais il revint trois jours après remettre le billet à ma Patrone, la priant de vouloir ſe conſoler de la perte de ſon fils, ayant appris, par une autre lettre, que le cinquieme jour après le combat, il étoit mort de ſes bleſſures, regretté de ſes propres ennemis. Il y avoit déjà trois ou quatre jours qu'on n'entendoit que pleurs & que cris dans la maiſon: l'affliction redoubla alors plus fortement, & jamais campagne ne fut plus triſte que celle que nous paſſâmes: tout le monde y gardoit un profond ſilence; & cependant la récolte des fruits ſe faiſoit, mais

mais ſans cette joie & cette liberté que l'on goûte ordinairement à la campagne.

Quelques jours après ces méchantes nouvelles, *Mariola* me dit qu'un de ces ſoirs j'aurois un grand combat à ſoutenir pour le portrait de la boîte qu'on m'avoit volé, & que pour ce ſujet on l'avoit priée de prêter ſes habits. Je la remerciai de ſon avis, & me préparai à jouer mon perſonnage le mieux qu'il me ſeroit poſſible. Je n'avois vu aucune de mes Patrones tout le temps du deuil; je voyois tous les jours *Mariola*, à qui j'avois permiſſion de parler pour ſavoir de leurs nouvelles; je recevois, par la même Meſſagere, mille témoignages d'affection de l'une & de l'autre. Enfin, le ſoir qu'on m'avoit annoncé étant venu, la jeune veuve, revêtue des habits de ſon Eſclave, entra dans ma chambre, ſur les trois heures du matin. Je ne la voyois point, parce qu'elle étoit venue avec une lanterne ſourde; elle s'approcha de mon lit, &

me croyant endormi, elle m'appela pluſieurs fois ſans que je vouluſſe lui répondre. Enfin elle ouvrit ſa lanterne, & m'ayant conſidéré aſſez long-temps, elle la poſa à terre, & mettant ſon beau viſage contre le mien, elle me dit: Luſaïzem, Luſaïzem, éveillez-vous. Je ne pus tenir davantage contre ces careſſes; & feignant de croire que c'étoit *Mariola*, je commençai à la nommer par ſon nom, & à lui dire que je n'approuvois point ſa conduite; que je voulois bien que pendant le jour elle vînt m'apprendre des nouvelles de ma Patrone, mais que je ne lui pardonnois pas de venir la nuit m'expoſer à recevoir de mauvais traitemens, ſi l'on découvroit une ſemblable viſite; & que j'en avertirois ma Patrone, ſi elle revenoit une ſeconde fois. Elle ne me répondit pas un mot, elle me preſſoit ſeulement davantage entre ſes bras; mais je paroiſſois froid & inſenſible, feignant de croire que c'étoit une Eſclave. Enfin elle commença à me dire

en Langue Turque, que j'entendois déjà très-bien : Vous pouvez être heureux, Luſaïzem, & la Fortune vous offre la plus belle occaſion du monde pour le devenir. Ah, Madame ! lui dis-je, la reconnoiſſant à ſa voix, eſt-ce vous ? à quel péril vous expoſez-vous, en venant ici toute ſeule à l'heure qu'il eſt ? Si votre Eunuque vous ſoupçonne, vous êtes perdue, & moi auſſi. Vas, ne crains rien, me dit-elle, tout le monde dort dans le logis, il n'y a que moi qui ſuis éveillée ; mais c'eſt l'amour qui m'éveille, & qui ne me donne aucun repos que lorſque je te vois. Tu m'as ſu trop plaire, Chrétien, & tu ne ſouffres pas la moitié de la peine que tu fais ſouffrir aux autres. Avant que je fuſſe informée que tu étois du ſang de mon époux, j'avois conçu pour toi l'amour que je te témoigne : c'eſt moi qui te demandai ſi fiérement ce bijou, croyant d'y trouver quelque portrait d'une Rivale ; ſi *Mariola*, à qui j'ai fait confidence de ma paſſion, t'avoit voulu

dire le trouble que je reſſentis en ne trouvant pas ce que je cherchois dans cette boîte, elle t'auroit appris que je reſtai immobile deux heures durant, & que je formai le deſſein d'avoir ce portrait à quelque prix que ce fût. Dans ce temps-là tu fus reconnu, & les différens accidens qui te ſont arrivés, & que nous avons reſſentis nous-mêmes, ne m'ont pas permis de venir à bout de mon entrepriſe; préſentement que j'en trouve l'occaſion, je te prie, ne me refuſe point cette grace, pour m'aſſurer que tu n'aimes rien dans le monde. Non, lui dis-je, Madame, je n'aime rien, & juſques à ce jour j'ai été inſenſible à toutes les Beautés de la terre. Il eſt vrai qu'étant encore enfant, une jeune Princeſſe à Rome me donna ſon portrait, que j'ai toujours gardé depuis: cette Princeſſe eſt morte il y a dix ans; & en repaſſant dans ma ſervitude tous les événemens de ma vie, je n'ai pu m'en ſouvenir qu'en regardant ſon portrait; & faiſant réflexion ſur le

changement de ma condition, je verſe des larmes au ſujet de la liberté que j'ai perdue.

Tu n'as donc jamais donné ton cœur à perſonne, me dit-elle, & tu peux, ſans mentir, m'aſſurer qu'aucune Dame ne le poſſede? Non, lui dis-je, je n'ai jamais rien ſenti de ce qu'on appelle la paſſion d'amour, & je ne crois pas même être capable d'aimer autre choſe que ma liberté. Tu en es donc bien charmé, reprit la Patrone? Mais une Dame qui, en t'apportant des richeſſes très-conſidérables, te procureroit cette liberté, ne ſeroit-elle pas digne de te plaire? Hélas! quelle Dame, lui dis-je, penſeroit à moi, dans l'état où je ſuis? Je ne ferai jamais rien contre ma conſcience, & je ſais que dans ce pays je ne puis ſonger à aucun établiſſement, à moins que je ne viole la foi que j'ai promiſe à Dieu. Je prétends te guérir de tes ſcrupules, me répondit-elle; mais avant que de te dire tout ce que je veux t'apprendre, donne-moi le portrait de

cette Princeſſe, & prouve-moi par-là que tu n'aimes rien que ta liberté, comme tu dis. Je lui donnai le portrait que j'avois fait à Patras, avant que de partir pour la campagne. Enſuite ma Patrone s'en retourna dans ſon appartement, craignant que le jour, qui s'approchoit, ne l'expoſât à être reconnue. Elle me dit en partant, que lorſque nous ſerions arrivés à Patras, nous aurions des converſations ſecretes dans ſon appartement; que cependant elle me prioit d'apprendre à compoſer le *ſelam*, ou bouquet de fleurs, afin de pouvoir nous entendre, & nous communiquer nos penſées les jours que nous ne pourrions pas nous entretenir. Je lui promis de m'en faire inſtruire: elle me donna un cœur d'or émaillé, enrichi de diamans tout autour, & d'un gros rubis dans le milieu, avec un bracelet de ſes cheveux, qu'elle m'attacha elle-même au bras gauche; enſuite elle me quitta, & je ne la revis que quatre jours après que nous fûmes

de retour à la ville. Tous les domeſtiques avoient pris les devants, & les deux Dames n'étoient arrivées à Patras qu'à l'entrée de la nuit, ſans autre ſuite que de celle de quelques femmes & de quelques Eunûques.

Le lendemain, tout ce qu'il y avoit de gens de conſidération dans la ville vinrent rendre viſite à ces deux Dames : elles étoient des plus apparentes du pays ; & le frere de ma Patrone, qui étoit dans la faveur de Couproli, & qui poſſédoit un emploi conſidérable chez ce premier Miniſtre de l'Empire, donnoit un merveilleux crédit à la famille de Muſeullem. J'eus quelque temps après l'honneur d'être préſenté au Sangiac, en qualité de parent de la famille. Comme je parlois aſſez bien la Langue Turque, il ne me fut pas difficile de me dire de la Nation ; mon aïeule m'avoit prié de ſoutenir ce caractere juſques au bout, & je m'en acquittai ſi bien, que je ſortis de chez ce Gouverneur, comblé de préſens &

de témoignages de ſon eſtime. Cependant je ſoupirois toujours après mon retour à Naples. Il y avoit près de deux ans que j'étois dans l'eſclavage, ſi on pouvoit appeler eſclavage la maniere dont je vivois. Je ne pouvois cependant me ſouffrir ſous l'habit d'un Infidele ; & quoique je ne fuſſe connu de perſonne, que de quelques Italiens qui avoient été pris avec moi, je n'oſois paroître devant eux ſans reſſentir de la confuſion. Un jour que je me promenois tout ſeul hors de la ville, je trouvai le Patron avec lequel je m'étois embarqué pour paſſer dans l'Iſle de Malte : il ne me reconnut point ſous mon habit, & j'aurois eu de la peine à le reconnoître auſſi lui-même, tant il étoit changé, ſi je n'avois eu cette occaſion de lui parler. Il venoit d'un jardin près de la ville, & portoit une corbeille pleine de fleurs d'orange ; je le priai, en lui jetant quelques medins, de vouloir m'en donner une partie ; il me dit en bon Italien, qu'il voudroit être le maître de ces

fleurs, pour me les offrir toutes, mais qu'il me prioit de me contenter de celles qu'il me donna ſur le champ. Le ton de ſa voix & de ſon langage me le firent reconnoître ; & après lui avoir ôté ſa corbeille de deſſus la tête, je l'embraſſai, en le nommant par ſon nom. Le pauvre homme me reconnut, quoique je fuſſe déguiſé : & s'éloignant de moi comme s'il avoit parlé au Diable : Allez, allez, malheureux, me dit-il, vous avez renié la foi pour un peu de bien ! il vaudroit bien mieux que vous fuſſiez mort, que d'avoir donné un tel ſcandale.

Cet homme groſſier, & ſans études, me fit là un diſcours plus pathétique & plus fort, que pas un que j'aye entendu de ma vie. Je l'aſſurai que j'étois auſſi bon Chrétien que lui, & qu'il ſe trompoit ſur des apparences ; qu'il ne ſavoit pas tout le myſtere de cet habit, & que s'il me vouloit donner un rendez-vous en quelque endroit où je puſſe l'entretenir, je lui apprendrois l'état

préſent de mes affaires, & que nous prendrions enſemble des meſures pour nous mettre en liberté. Ce Patron ne manquoit pas d'eſprit, & étoit d'ailleurs fort bon & hardi Matelot. Le mot de liberté lui fit ouvrir l'oreille à ma propoſition, il ſembla ajouter foi à mes paroles, & nous convinmes d'une entrevue hors de la porte d'Athenes, par laquelle il paſſoit tous les jours pour aller au jardin de ſon Patron. Le lendemain, à la même heure, je le trouvai encore revenant du même endroit; je lui appris là comment j'étois chez la vieille Azemire, & la facilité avec laquelle je pouvois emporter beaucoup d'or & de pierreries, s'il étoit aſſez hardi pour entreprendre de ſe ſauver avec moi. Ce Patron commença à me baiſer les mains, & me dit que bien loin d'avoir peur, il n'y avoit point de péril auquel il ne s'expoſât volontiers pour recouvrer ſa liberté, & pour voir ſa pauvre famille, de laquelle il n'avoit pu ſavoir aucune nouvelle depuis deux

ans que nous avions été pris. Il faut pour cela, ajouta-t-il, que vous affectiez d'être bon Turc ; & puiſqu'on vous croit déjà tel, vous devez entretenir vos parens dans cette croyance, en ne faiſant rien qui ſoit contraire à leur Religion ; ne refuſez même pas d'aller à leur Moſquée ; & ſi l'on parle de vous établir, accordez tout, afin de ne leur donner aucun lieu de ſe défier de vous : lorſque cela vous aura bien réuſſi, demandez permiſſion d'aller à la Cour, ou de trafiquer ſur mer ; ſur ce plan nous diſpoſerons toutes choſes, & je vous promets que nous réuſſirons.

Je demandai au Patron *Antonio* ( c'étoit ſon nom ) comment je pourrois ſavoir de ſes nouvelles quand je ſerois prêt : il me dit que je n'aurois qu'à aller au bain le ſoir, dans le temps que les Eſclaves ſe retireroient, & qu'en l'appercevant je lui fiſſe un ſigne de tête, que cela l'avertiroit de ſe préparer ; & qu'au ſecond jour que je lui ferois le même ſigne, il partiroit le lendemain

matin, au lieu d'aller au travail. Ayant ainſi pris nos meſures, je ne penſai plus qu'à exécuter mon deſſein. Pour cela, je parus de la meilleure humeur du monde, & l'eſpérance dont je me flattois de revoir bientôt ma chere Patrie, m'avoit donné un air de ſanté, & un enjouement dans toutes mes actions, qui charmoit mes Patrones & me les rendoit favorables en tout ce que je voulois. Le Dervis étoit tous les jours au logis, & s'étant mis en tête d'achever l'ouvrage qu'il avoit commencé, il me remit ſur le chapitre de la Religion. Je lui parus plus traitable, & je l'aſſurai de ne lui être aucunement contraire, s'il vouloit me laiſſer dans l'état où j'étois, & ſe contenter de l'opération qu'il avoit commencée, ſans vouloir l'achever. Il me dit qu'il en falloit faire au moins la réjouiſſance, & venir à la Moſquée. Je le priai de ne pas faire éclater une choſe qu'on croyoit déjà aſſez dans la ville; qu'il expoſeroit mon aïeule à avoir des reproches du Sangiac, qui

qui me croyoit Turc d'origine & bon Muſulman ; qu'il devoit ſe contenter que j'en fiſſe toutes les fonctions, ſans s'embarraſſer des cérémonies, qui ne ſont point eſſentielles au Mahométiſme. Ce Dervis étoit une bonne perſonne ; je redoublai mes ſoins envers lui, & je lui fis des préſens ; enfin je le mis ſi avant dans mes intérêts, qu'il me prenoit par-tout pour un des plus zélés Muſulmans de la Loi.

Il s'étoit fait un mérite de mon changement auprès d'Azemire, qui l'en avoit récompenſé, & qui le louoit beaucoup d'avoir ſi bien réuſſi. Ce n'eſt pas la coutume en Turquie que les hommes mangent avec les femmes ; cependant j'eus toujours la table de ma grand'mere ; & comme j'étois jeune, cette bonne vieille me faiſoit des careſſes extraordinaires, & n'auroit ſu paſſer un jour ſans me donner des marques de ſa tendreſſe. Il ne me fut pas difficile d'entrer dans tous les ſecrets de la famille, m'étant acquis un ſi

grand pouvoir ſur ſon cœur & ſur ſon eſprit, que rien ne ſe faiſoit plus que par mon ordre ; j'achetois, je vendois, je changeois des Eſclaves, j'en recouvrois d'autres ; enfin j'étois le Maître de ſa maiſon, & le ſoin des affaires ne rouloit que ſur moi. Il n'y avoit preſque pas de jour que Zaïde ne vînt ranger certains pots de fleurs dans mon parterre, & par cet arrangement myſtérieux, elle me faiſoit entendre quels étoient ſes ſentimens en mon endroit ; elle en trouvoit la réponſe dans les bouquets que je lui envoyois. Enfin cette maniere de nous entretenir l'un & l'autre ſur nos ſecrets les plus intimes, dura quelques mois, pendant leſquels j'eus pluſieurs conférences avec le Patron *Antonio*, touchant notre fuite. Je n'oſois conſeiller à Azemire d'avoir cet Eſclave à ſon ſervice, de crainte d'être ſoupçonné. Je fis connoiſſance avec ſon Patron. C'étoit un jeune Turc nommé Joſuf, lequel, depuis le veuvage de Zaïde, avoit ſenti quelque paſſion pour

elle, & ne ſavoit comment la lui faire connoître. Il m'en parla comme à un parent, car ce myſtere étoit connu de tout le monde ; & je lui témoignai que j'entrois dans ſes intérêts, & que je ferois tout mon poſſible pour le rendre heureux. Quoique je ſuſſe que Zaïde m'aimoit, & que ſes Eſclaves me l'euſſent appris & m'euſſent fait entendre qu'elle auroit voulu unir ſa deſtinée à la mienne ; l'horreur que j'avois d'épouſer ma tante, de confirmer par ce mariage inceſtueux l'opinion qu'on avoit de mon apoſtaſie ; me fit hâter les choſes pour mon départ ; c'eſt ce qui m'obligea à me découvrir à *Mariola*, avec laquelle j'étois en une parfaite intelligence. Elle me dit que mon deſſein n'étoit pas d'une auſſi facile exécution que je le penſois, & que j'aurois beaucoup de peine à ſortir de Patras, à cauſe des ordres ſecrets qu'Azemire avoit donnés pour veiller ſur ma conduite.

Vous ne gardez pas aſſez de me-

ſures, me dit cette aimable Meſſinoiſe, & vous penſez qu'on agit ici comme parmi des Chrétiens. De Turc à Turc, il n'y a aucune défiance, mais un Chrétien eſt toujours ſoupçonné de peu de foi. J'ai ouï dire à Azemire, que ſi vous étiez capable de l'abandonner, & que vous puſſiez revenir en ſes mains, elle vous mettroit en état de ne lui échapper de votre vie. Cette femme vous aime avec emportement, & m'a chargé de vous marier avec ſa bru. Vous vous chargez toujours, lui dis-je, de commiſſions fâcheuſes ; voulez-vous que j'épouſe la femme de mon oncle ? C'eſt-là juſtement, me dit-elle, la pierre de touche, pour ſavoir ſi vous êtes bon Muſulman, & ſi vous avez deſſein de reſter avec votre famille ; car Ametlie ne doit plus s'établir dans cette Province, il vient d'être fait Capitaine de vaiſſeau, par la faveur de ſon oncle, qui lui a donné une de ſes filles, avec des biens conſidérables ; depuis hier ſeulement ſa mere en a reçu la nouvelle,

& Zaïde étoit préſente lorſqu'elle m'a chargé de vous propoſer un mariage avec ſa belle-fille, & par ce moyen-là vous faire ſon héritier. Je ſais que vous n'avez d'autres penſées que de retourner à Naples : mais croyez-moi, c'eſt en épouſant Zaïde que vous pourrez venir à bout de votre deſſein avec beaucoup plus de facilité. Enfin *Mariola* me dit mille raiſons pour m'obliger à ne pas refuſer un parti ſi avantageux, qui m'ouvroit le chemin de la liberté. Je feignis de me rendre, avec deſſein de profiter de ma feinte, & je lui permis même de donner ma parole, lui avouant que la perſonne qu'elle me propoſoit ne m'étoit pas indifférente.

Le même ſoir que *Mariola* m'eut entretenu, Azemire me fit appeler dans ſon appartement, & m'ayant déclaré ſes ſentimens touchant mon mariage, elle fit appeler Zaïde, à qui elle dit de me regarder dorénavant comme l'époux qu'elle devoit prendre le premier jour

de la lune ſuivante. Je répondis à toutes ſes faveurs d'une maniere qui m'en attira de plus grandes. Je parus content de mon bonheur, & la poſſeſſion de Zaïde m'attira l'envie des plus grands Seigneurs de Patras. La noce ſe fit ſans éclat, parce que les Turcs n'ont pas accoutumé de faire beaucoup de cérémonies dans ces ſortes de fêtes. Un homme ſe ruineroit, s'il lui en falloit faire pour toutes les femmes qu'il prend; il ſe contente de lui promettre devant les parens, qu'il aura ſoin d'elle & de ſes enfans, & qu'il ne la laiſſera jamais manquer des choſes néceſſaires à la vie; enſuite le pere & la mere la lui remettent dans ſa maiſon, & prient le mari de la bien traiter: elle promet, de ſon côté, tout ſon amour à ſon époux, & une fidélité inviolable, ſe ſoumettant pour cet effet à le ſervir, & à expoſer ſa vie pour lui plaire. Rien ne s'obſerve mieux que cet article, car il eſt fort difficile en Turquie à une femme mariée d'avoir de la galanterie,

& on en voit peu de coquettes, renfermées comme elles ſont.

Joſuf, qui avoit appris mon mariage, crut que je m'étois moqué de lui, en lui promettant de le ſervir auprès de Zaïde. Il réſolut de ſe venger de moi; & n'ayant pu me trouver dans aucun endroit, pour me faire mettre le ſabre à la main, il ſe ſervit du Patron *Antonio* ſon Eſclave, pour m'envoyer donner un rendez-vous.

Je fus l'homme du monde le plus ſurpris, quand on me dit un matin en me levant, qu'un Eſclave de Joſuf vouloit me parler de la part de ſon Maître. Je vis entrer le Patron *Antonio*, d'un air triſte, qui me dit, en levant les yeux au Ciel : Voici un contre-temps qui recule bien nos affaires ! Mon Maître m'envoie vers vous, pour vous dire de ſa part, qu'il eſt votre ennemi, & qu'il ne boira ni ne mangera, qu'il n'ait tiré raiſon de l'outrage que vous lui avez fait d'épouſer Zaïde, que vous lui aviez promiſe en mariage : il pré-

tend que vous l'avez trahi, & veut vous voir le ſabre à la main dans un jardin près de la porte d'Athenes : voilà ſon billet, qui vous apprendra l'heure du rendez-vous. Le procédé de Joſuf me ſurprit extrêmement ; je n'étois point accoutumé à manier le ſabre, & j'aurois bien voulu n'avoir point d'affaires à démêler avec aucun Turc. Je dis au Patron *Antonio* de m'attendre, & je rentrai dans ma chambre pour faire réponſe. *Mariola* étant entrée lorſque j'écrivois, & ayant lu le billet ſans que j'y priſſe garde, elle courut le dire à Zaïde, qui, ſurvenant auſſi-tôt, me l'arracha des mains, & apprit par là ma querelle avec Joſuf, avec l'heure & l'endroit où nous devions nous battre. Alarmée qu'elle fut, elle courut après l'Eſclave *Antonio*, qui nous avertit des embûches que mon adverſaire me vouloit tendre. Il veut, me dit-il, que dans le temps que vous vous battrez avec lui, je me jette ſur vous par-derriere, que je vous déſarme,

& qu'enſuite nous vous attachions à un arbre pour raſſaſier ſa cruelle vengeance, en vous perçant de mille coups. Mais enfin, continua-t-il, comme les Turcs ne pardonnent jamais, il faut vous attendre à des inſultes continuelles de ſa part, ſi vous ne vous défaites de lui. Pour moi, je crois qu'il s'en faut défaire abſolument; & pour cet effet, je vous promets de lui abattre la tête dans le temps qu'il ſera aux priſes avec vous. Comme j'étois irréſolu, entre la honte que me donnoit un aſſaſſinat de cette ſorte, & la crainte où je devois être toujours pour ma vie, ſi cet homme ne perdoit la ſienne; je chargeai le Patron *Antonio* de dire à ſon Maître, qu'à ſept heures du ſoir, au clair de la lune, je me trouverois au rendez-vous, que je ne menerois perſonne avec moi, & qu'il y vînt auſſi ſans compagnie.

Je paſſai le reſte du jour dans une inquiétude terrible. Zaïde fondoit en larmes, & vouloit aller déclarer mon deſſein à Azemire, craignant toujours

pour ma vie. Je la priai de ne rien faire qui pût me détourner de ma réſolution ; qu'autrement elle perdroit mon affection, & qu'elle n'avoit qu'à conſidérer lequel des deux lui plaiſoit davantage. Elle réitéra ſes prieres & ſes tendreſſes, & pria *Mariola*, qui avoit toujours ſi bien réuſſi à m'attirer dans ſes ſentimens, de me détourner d'un deſſein ſi dangereux. *Mariola* avoit de l'eſprit, & j'avois une véritable eſtime pour elle : je dois ma liberté à ſon induſtrie, & c'eſt par ſon avis que je ſortis heureuſement d'une entrepriſe très-hardie. Elle voulut ſavoir le ſujet de notre querelle, & le lieu du rendez-vous : le long ſéjour qu'elle avoit fait en Turquie, lui donnoit une connoiſſance parfaite des manieres & du génie des habitans. Elle me dit que le parti que j'avois pris de me battre, étoit le plus ſûr ; qu'il falloit me défaire de mon ennemi, à quelque prix que ce fût, ſi je ne voulois périr moi-même ; que la grandeur d'ame n'étoit point de

ſaiſon avec des Barbares, qui ne connoiſſent ni bonne foi, ni ſincérité, & que la plus grande valeur dont il falloit s'armer, étoit la ruſe & l'adreſſe pour terraſſer ſon ennemi; que puiſque notre combat ſe devoit faire de nuit, je devois prendre mes avantages, & ſurtout ne point négliger les armes à feu, avec leſquelles on ſe bat de loin, quand la partie n'eſt pas égale; enfin, me dit-elle, je verrai de mes propres yeux tout ce qui ſe paſſera; je vais me déguiſer en homme, & je vous ſuivrai de loin, afin de venir à votre ſecours, ſi je vous ſuis néceſſaire.

Je fus ſurpris du courage & de la réſolution de cette fille; je l'admirois, & ne pouvois me perſuader que dans un ſexe ſi foible & ſi timide, il ſe trouvât tant de généroſité. Je remerciai *Mariola* de ſes bons conſeils; j'approuvai qu'elle me ſuivît de la maniere qu'elle m'avoit fait entendre, & je la renvoyai à Zaïde, pour la prier de ne ſe pas affliger.

L'heure du rendez-vous étant venue, je pris mes armes, & m'en allai hors de la porte, au lieu aſſigné, où *Mariola* me ſuivit un moment après. Ayant trouvé la porte du jardin ouverte, j'y entrai, & je fis le ſigne dont nous étions convenus mon ennemi & moi pour nous trouver. Je n'eus pas fait un tour dans une allée de lauriers, que je me ſentis porter un coup ſur la tête, qui me coupa le derriere de ma leſſe ( c'eſt une écharpe blanche dont le turban eſt environné ). Comme j'avois mon ſabre à la main, je ne fis que me tourner, & avec un revers je coupai la moitié du viſage de mon ennemi, qui m'avoit déchargé ce grand coup. Il fut d'abord étourdi & mis par terre, & lui mettant le pied ſur le ventre, je lui enfonçai mon ſabre dans le cœur, ſans qu'il eût ſeulement le temps de crier. Le Patron *Antonio*, qui accourut au bruit, voyant ſon Maître étendu ſur la place, vouloit encore le mettre en pieces, pour contenter ſa vengeance ; mais

mais je l'arrêtai, en lui disant qu'il suffisoit de l'ensevelir, pour cacher notre action. *Mariola* survint, après nous avoir cherchés quelque temps; & craignant que nous ne fussions des gens de Josuf, elle avoit mis le sabre à la main. Mais elle n'eut pas plus tôt appris ce qui se passoit, qu'elle nous aida à faire une fosse pour y mettre le cadavre. Après cette expédition, nous retournâmes chez moi, où je trouvai l'aimable Zaïde pâmée entre les bras de Gabrielle. Nous lui apprîmes le combat & la victoire, & nous lui recommandâmes le secret, qu'elle nous garda inviolablement. Un Esclave de Josuf, qui étoit Espagnol, de la ville d'Alicante, Esclave presque dès son enfance, âgé pour lors de quarante ans, bon Chrétien, & prêt à souffrir le martyre pour sa Religion; cet Espagnol, dis-je, homme de main, & qui n'avoit jamais pu s'accoutumer à l'esclavage, quoiqu'il lui dût être comme naturel, vint quelque temps après m'offrir ses ser-

vices. Je m'informai de lui ſi Joſuf avoit des parens, & ſi on pourroit s'en inſtruire. Il me dit que ce Turc n'avoit que des répondans, avec leſquels il négocioit; mais qu'ayant deſſein de ſe battre avec moi, il avoit ſuppoſé un voyage à Conſtantinople, & avoit dit pour cela adieu à ſes amis. Je ne craignis plus rien de ce côté-là; & connoiſſant la police des Turcs, qui ne châtient jamais les fautes cachées, & qui ne puniſſent ſévérement que le ſcandale, je continuai à mener une vie tranquille, ſans que perſonne me parlât jamais de l'affaire qui s'étoit paſſée entre Joſuf & moi.

La ſaiſon du printemps avançoit, & les femmes m'avoient prié d'aller paſſer quelques jours à la campagne avec elles. Je priai *Antonio* d'inventer pendant mon abſence quelque moyen pour nous ſauver, & d'engager l'Eſpagnol à être de la partie; il me dit qu'il en attendoit l'occaſion, & que je fiſſe cependant proviſion d'argent pour ſortir

d'affaire. Un jour que je chaſſois aux petits oiſeaux, je m'enfonçai dans un taillis ſur le bord d'une petite riviere. Fatigué d'avoir couru toute l'après-dînée ſans avoir rien pris, je retournois chagrin à la maiſon, lorſque j'entendis au travers du bois une voix qui ne m'étoit pas inconnue : je pris garde, autant qu'il me fut poſſible, de n'être pas découvert, je me mis le ventre à terre, & prêtant attentivement l'oreille à un entretien que deux perſonnes avoient à vingt pas de moi, je fus témoin d'une aventure tout-à-fait divertiſſante. C'étoit Gabrielle & *Mariola* qui étoient en diſpute, & qui ſe querelloient au ſujet de leur tendreſſe.

» Vous êtes un fourbe, *Pietrocio*, diſoit Gabrielle, & je m'apperçois bien aujourd'hui que vous avez changé. Il y a plus d'un mois que je tâche de diſſiper vos froideurs, je m'habille & me tiens propre pour attirer vos regards, rien cependant n'eſt capable de vous émouvoir. Vous êtes toujours auprès de

notre jeune Maître, ou l'on vous voit dans l'appartement de Zaïde, lui faire cent minauderies; eſt-ce là ce que vous m'avez cent fois juré, que vous ſeriez toute votre vie à votre chere Gabrielle? Quelle raiſon avez-vous de m'éviter? Si je voulois me venger de votre indifférence, croyez-vous que je ne trouverois pas le moyen de le faire? Je n'aurois qu'à apprendre à Azemire votre déguiſement, vous payeriez bientôt la peine de la hardieſſe avec laquelle, ſous l'habit d'une fille, vous vous introduiſez dans l'appartement des femmes. Mais non, j'aime mieux être malheureuſe & ſouffrir vos rigueurs, que d'avoir la penſée de perdre ce que j'aime. A tout cet entretien, *Mariola* ne répondit d'abord que par un grand éclat de rire. Mais ce n'étoit pas de cette monnoie que ſe payoit Gabrielle; elle vouloit quelque choſe de plus ſolide. *Mariola*, prenant un air ſérieux, lui reprocha à ſon tour ſon peu de retenue, lui demandant ſi elle n'avoit pas honte de le

preſſer juſques à le rendre malade ? Tu ſais, lui dit-il, que je ne ſuis qu'un homme imparfait ; que l'avarice ayant porté mes parens à me faire mutiler pour conſerver ma voix, il ne m'eſt reſté de l'homme que le bon cœur & les paſſions les plus violentes ; crois-tu que l'on ſoit toujours en état d'écouter la tendreſſe, quand la raiſon veut que nous penſions à autre choſe ? Tu ſais ce qui m'a obligé à prendre l'habit de ton ſexe, je t'en ai fait le récit plus de cent fois : prends garde de révéler mon ſecret ; je ne te le pardonnerois jamais, & tu aurois travaillé à ta ruine, au lieu d'avoir travaillé à te venger ; vivons de concert, je t'aime, &, ſi tu es prudente, tu me trouveras toujours prêt à te faire les plaiſirs dont je ſerai capable. Que ſais-tu ſi nous ne trouverons pas l'occaſion de nous mettre en liberté ? Notre jeune Patron vit dans cette maiſon autrement qu'il ne ſouhaite ; ſon changement & ſon mariage ſont peut-être les routes qu'il a priſes pour rompre

ſes chaînes ; je connois que ſon cœur eſt porté ailleurs, & qu'il ſoupire après notre pays ; & quoique je n'aye pu encore pénétrer dans les ſentimens de ſon ame, je ne ſuis pas éloigné de la vérité, en te diſant qu'il fait tout ce qui lui eſt poſſible pour retourner en ſa patrie. Je le crois ſi honnête homme, continua-t-il, que je m'aſſure qu'il nous délivrera, s'il trouve le moyen de le faire ; il me l'a promis un jour que nous eûmes une converſation ſur le ſujet de la violence que l'on faiſoit à ſa conſcience ; ainſi je t'aſſure, que ſi nous pouvons revoir la Sicile, & que j'aye le bonheur de te poſſéder à Meſſine, tu ſeras contente, & je te mettrai en état de ne te plaindre plus de moi «.

La converſation de ces deux perſonnes auroit duré davantage, ſans un orage qui ſurvint, & qui les obligea de gagner la maiſon. Comme elle étoit très-peu éloignée, j'y fus preſque auſſitôt qu'elles. Le ſoir, après la priere, je dis à *Mariola*, que le lendemain je

voulois l'entretenir dans le taillis, & que je la priois de s'y rendre avant que ſa Patrone fût levée. Comme j'avois accoutumé de lui parler ſouvent en particulier, & que c'eſt le droit du Patron dans ce pays-là, de n'avoir aucune meſure à garder avec les Eſclaves, elle s'y rendit ſans qu'on fît aucune attention ſur ſa conduite. Je m'y trouvai un moment après elle, & l'ayant conduit dans le même endroit où le jour précédent je l'avois entendue avec Gabrielle, je lui dis que connoiſſant ſon bon eſprit & ſon affection pour mon ſervice, je voulois lui demander un conſeil ſur la conduite que je devois tenir à l'égard d'un homme déguiſé en fille que j'avois auprès de ma femme; que je n'en pouvois pas douter, puiſque j'avois entendu de la propre bouche de cette fauſſe fille, la confidence qu'elle en avoit faite à Gabrielle, dans le même lieu où nous étions; que je ne voulois pas faire de bruit ſur un pareil déguiſement, mais que je ne voulois défaire

en ſecret de cette perſonne, auparavant qu'elle fût reconnue. La feinte *Mariola* n'eut pas aſſez d'effronterie pour entendre ce début ſans s'alarmer; elle ſe crut perdue : & ne pouvant douter que je n'euſſe entendu ſa converſation dans le bois, ou que quelqu'un ne me l'eût rapportée, elle ſe jeta à mes genoux, me demandant grace pour cet Eſclave traveſti en fille, qui n'étoit autre que lui-même; que cependant il n'avoit jamais attenté ni ſur mon honneur, ni ſur ma vie, ni ſur la perſonne de ma femme; & que, s'il avoit tant tardé à ſe déclarer à moi, la crainte & le reſpect en avoient été la ſeule cauſe. Je n'eus pas le courage de le laiſſer long-temps dans ces frayeurs, je le relevai, après l'avoir aſſuré que je l'aimois encore mieux homme que fille; & trouvant l'hiſtoire de ſon déguiſement aſſez particuliere, je voulus qu'il me la racontât, avec le ſujet de ſon eſclavage.

» Je dois trop d'obéiſſance à vos ordres, me dit cette feinte fille, pour vous cacher une hiſtoire où le haſard & la fortune ont eu plus de part que la prudence des hommes; & puiſque vous ſavez mon ſexe, ce ne ſera plus ſous le nom de *Mariola* que je vous parlerai, mais ſous celui de *Pietrocio*. Après les révolutions de Naples, mon pere, qui étoit un parent de N...., du côté de ſa femme, fut obligé de ſe déguiſer & de paſſer en Sicile avec toute ſa famille, de changer ſon nom, de ſe dire de Veniſe, qu'il connoiſſoit parfaitement, & enfin d'acheter ſa vie & ſon repos par la perte de tous ſes biens. Il fut connu à Meſſine ſous le nom de *Bertholino Andrielli*. Comme il avoit emporté très-peu d'argent, il employa celui qu'il avoit à lever une boutique d'Apothicaire, ayant une connoiſſance particuliere de la Pharmacie : je naquis pendant ſon exil, & j'augmentai le nombre de ſa famille d'un neuvieme enfant. Comme il n'avoit pas aſſez de

bien pour nous établir tous, il nous deſtina à différens emplois. Son aîné s'attacha à l'étude de la Médecine; deux de mes ſœurs ſe firent Religieuſes, un autre garçon avoit pris l'habit de l'Ordre des Grands Freres : nous étions encore cinq à placer; mais nous étions trop jeunes, & nous ne pouvions encore prendre aucun parti. A ma huitieme année, j'avois donné des marques de quelque eſprit, & la Nature m'avoit doué d'une voix ſi belle, qu'on ne pouvoit m'entendre chanter ſans en être ravi. On conſeilla à mon pere de prendre des meſures pour conſerver ma voix, qui devoit lui aſſurer du pain & à moi pour le reſte de nos jours, puiſqu'en quelque endroit de l'Italie qu'il allât avec moi, il étoit aſſuré de ne manquer jamais de quoi vivre. Son avarice, & peut-être la néceſſité, lui firent prendre la réſolution de ſuivre ce maudit conſeil; il me mena chez un Opérateur, ſans en rien dire à ma mere: on me fit l'opération, ſans que je ſuſſe

ce qu'on vouloit faire ; j'étois ſi jeune, que je ne pouvois pas prévoir le tort qu'on me faiſoit. Enfin, quarante jours après, lorſque je fus guéri, je revins au logis ; & ma mere m'ayant demandé où j'avois demeuré ſi long-temps abſent, je lui dis, les larmes aux yeux, que je ſortois d'un tel endroit, où mon pere m'avoit fait guérir d'un certain mal, qui m'auroit fait mourir, ſi on n'y avoit remédié de bonne heure. Ma mere ayant connu la piece qu'on m'avoit joyée, fit beaucoup de bruit ; mais à la fin il fallut s'appaiſer, & je fus toujours Eunuque ; & ne donnant aucune marque de virilité dans la ſuite, le monde m'appela *Capon*, ce qui penſa me faire mourir de chagrin. Je n'oſois plus me montrer, & je gardai la chambre ſi long-temps, que j'eus le loiſir d'apprendre la Muſique, & à jouer du theorbe & du clavecin. Etant un ſoir à ma fenêtre, qui regardoit ſur le port, à une heure après minuit, & croyant n'être entendu de perſonne, je chantois

un air, que j'accompagnois de mon theorbe : cependant, un Commandeur de Saint Jean, qui ſortoit de jouer de chez ſa Maîtreſſe, dans la même rue où étoit notre maiſon, s'arrêta pour m'entendre; & ayant remarqué le logis, il vint le lendemain voir mon pere, feignit de vouloir être de ſes amis & ſe ſervir de ſes remedes, & le mit ſi bien dans ſa confiance, qu'il lui fit la propoſition de lui laiſſer emmener une fille qu'il avoit ouï chanter à une fenêtre d'une telle chambre : l'aſſurant qu'il l'aſſiſteroit lui & toute ſa famille, & qu'il regarderoit cette fille qu'il lui demandoit, comme ſon propre enfant; qu'il ne la lui demandoit pas pour en abuſer, qu'il étoit d'un âge à ne penſer plus à de ſemblables bagatelles; mais qu'ayant été charmé de la beauté de ſa voix, il n'y avoit rien qu'il ne fît pour obtenir la grace qu'il lui demandoit. Mon pere ſe fit beaucoup prier, & aſſura le Commandeur que cela ne dépendoit pas tout-à-fait de lui, mais qu'il

qu'il m'en parleroit. En effet, un jour que je ne penſois à rien moins ; mon pere entra dans ma chambre, & après m'avoir reproché que je vivois en Sauvage, il me fit la propoſition du Commandeur. Mais il y a ici un inconvénient, ajouta-t-il, il te croit fille, & tu es garçon : comme s'il n'avoit pas pu dire d'abord ce que j'étois. Peut-être auſſi le Commandeur vouloit-il une fille. Quoi qu'il en ſoit, il me dit qu'il falloit déguiſer mon ſexe, pour ne rebuter pas ſon bienfaicteur. Il devoit aller à Rome, & de là à Veniſe. Ainſi, continua-t-il, tu pourrois avoir le plaiſir, en voyageant, d'amaſſer de grands biens, pour mettre un jour toute ta famille à ſon aiſe. La ſeule vûe de ſortir de Meſſine, où je n'oſois plus paroître, me fit tout écouter & tout accepter. J'aſſurai mon pere que je voulois bien ſuivre le Commandeur, & qu'il n'avoit qu'à me trouver des habits de fille, que j'en imiterois parfaitement bien le perſonnage, & que

je ne courois aucun riſque étant garçon. Ma parole donnée, je vis entrer le Commandeur dans ma chambre, dès le lendemain. Il me trouva dans le lit, coiffé en fille; & je lui plus de telle ſorte, qu'il me dit cent folies & cent jolies choſes. M'étant préparé à recevoir ſa viſite, je jouai mon perſonnage avec un ſuccès merveilleux, & cela me valut un diamant de cent piſtoles, & une bourſe dans laquelle il y avoit auſſi cent piſtoles pour m'acheter des habits. Je pris plaiſir à cette ſorte de badinage, qui me réuſſiſſoit trop bien dans les commencemens, pour ne me pas faire eſpérer de très-heureuſes ſuites.

Nous approchions du printemps, ſaiſon propre pour le voyage : les préparatifs en furent bientôt prêts. Mon habit de campagne étoit une chamarlouque fourrée d'hermine, avec une perruque d'un très-beau noir; j'affectai de ne jamais prendre la culotte, comme le Commandeur le déſiroit. Dans toutes les villes que nous traverſâmes pour

aller à Rome, je paſſai toujours pour ſa niece, & il avoit pris la précaution de ſe défaire d'un vieux Valet de chambre qui le ſervoit depuis trente ans. Nous ſéjournâmes à Palerme, à cauſe d'une petite indiſpoſition qui m'obligea de tenir le lit deux ou trois jours. Dès que je fus en état de ſouffrir la litiere, nous prîmes la route du Royaume de Naples; mais comme le mouvement de cette voiture m'incommodoit, & que j'affectois par-tout des indiſpoſitions de fille, pour entretenir mon vieux Commandeur dans ſon erreur, je lui propoſai de prendre le bord de la mer, & de fréter une felouque juſqu'à Naples, eſtimant que cette voiture me ſeroit plus commode, & que nous arriverions plus tôt où nous devions aller. Cela fut exécuté, & nous nous embarquâmes à la premiere occaſion. Mais à peine eut-on levé l'ancre, qu'un gros vent de terre ayant pouſſé notre felouque en pleine mer, ſans que nous puſſions

jamais regagner le rivage, nous pensâmes périr. Dans cette crainte, il parut une barque qui, venant droit à nous, nous alloit délivrer du naufrage, ou nous charger de fers : car nous ne savions pas encore si c'étoit un ami ou un ennemi. C'étoit un corsaire Turc, qui, ayant fait quinze ou vingt esclaves Chrétiens sur les côtes de la Calabre, s'en retournoit chargé de sa prise. Notre Commandeur, qui étoit brave, & qui avoit commandé autrefois les Galeres de la Religion, connut aussitôt ce qu'il avoit à faire ; il commença d'abord à nous inspirer des sentimens chrétiens, & à nous exhorter à périr dans cette occasion, plutôt que de nous rendre esclaves. Ses quatre grands Valets Maltois & son Ecuyer, tous bien armés, avec huit Matelots qui conduisoient notre felouque, promirent de le seconder dans cette occasion. Attachons-nous, dit le Commandeur, au Patron des ennemis ; si une fois nous nous en défaisons, nous serons

maîtres de la barque : c'eſt pourquoi faiſons ſemblant de nous rendre, & dans le temps que nous lui ferons notre compliment, qu'on ne l'épargne point. Jamais ordres ne furent mieux exécutés. Les ennemis s'approcherent donc pour nous attaquer : mais ils furent étonnés de trouver des gens qui paroiſſoient ſoumis, & qui ſembloient implorer leur aſſiſtance ; ils nous jeterent une corde, & le Corſaire même, s'humaniſant à ma vue, me prit par la main, & m'aſſura que je ſerois la maîtreſſe de ſon cœur, & de tout ce qu'il avoit au monde. Dans ce moment, les Pirates voulurent déſarmer nos gens, & les charger de fers ; mais ils en furent empêchés par le feu de nos armes. Au bruit du combat, le Corſaire courut pour donner du ſecours aux ſiens ; mais dès qu'il parut ſur le tillac, on lui déchargea un coup de piſtolet dans la tête, & ceux qui reſtoient dans la barque, perdant courage par ſa mort ; mirent les armes bas, & nous les chargeâmes

des mêmes chaînes qu'ils nous avoient deſtinées.

Repréſentez-vous le plaiſir que nous eûmes pour lors ; je n'en ai jamais reſſenti un pareil. La joie nous fit dire & faire des folies qui ne pouvoient être pardonnables que dans une telle occaſion. Cependant la tempête continuoit toujours, & il nous fut impoſſible de regagner le rivage. Toute la journée s'étoit preſque paſſée à combattre les Pirates, & à réſiſter aux flots de la mer ; la nuit s'avançoit, & nous craignions de n'être échappés à l'inhumanité des Barbares, que pour ſervir de proie aux monſtres de la mer. Nous mîmes en panne, par l'avis d'un vieux Turc, qui étoit auparavant le Pilote des ennemis, & qu'on avoit déchaîné pour conduire notre barque. Sur la minuit, les vents redoublerent avec tant de violence, que nous fûmes obligés de nous laiſſer conduire par la Providence. Quel ſpectacle affreux de ſe trouver dans ces ſortes d'embarras ! le

plus hardi eſt toujours épouvanté par l'horreur de la mort. On n'entendoit que ſoupirs dans notre barque ; l'uſage de la parole nous étoit interdit par la crainte du danger : à tous momens nous croyions être engloutis, & nous payâmes bien cher la joie que nous avions témoignée après notre victoire. L'aube du jour ramena avec la lumiere quelque peu d'eſpérance. Mais, hélas ! ce jour-là fut le plus malheureux de tous ceux de ma vie. Un vaiſſeau Turc, armé de trente pieces de canon, vint nous paſſer ſous le vent, & croyant, par le gabaris de la barque, que nous étions de ſa Nation, il envoya ſa chaloupe pour nous reconnoître & nous offrir du ſecours ; ils demanderent à parler au Capitaine. Le Commandeur, qui n'avoit pas pris la précaution de ſe traveſtir, & qui déſapprouvoit qu'on ſe rendît au Turc, fit connoître par une contenance fiere & réſolue, qu'il ne craignoit pas d'en venir au combat, & fit même tirer ſur la felouque ; &

ranimant nos gens, & les exhortant à vendre bien cher leur vie & leur liberté, jamais on ne vit un combat plus disproportionné, durer plus long-temps. Les quinze ou vingt personnes qui combattoient sur notre bord, firent des actions au delà de ce qu'on en pouvoit attendre; mais l'amour de la Religion & de la liberté avoit fait de chacun de nous un Commandant & un homme invincible. Tous, résolus à périr mille fois plutôt que de tomber entre les mains des Infideles, nous ne ménageâmes point notre vie: notre barque étoit ouverte en plusieurs endroits, & couloit déjà à fond, lorsque l'Ecuyer me vint prendre par la main, & me dit: Mademoiselle, il faut nous sauver, ou périr dans le fond de l'eau; la barque s'enfonce, mon Maître est tombé de ses blessures, la moitié de nos gens sont morts, & l'autre est hors de combat: il ne reste que vous & moi de tout notre monde. Sautons dans la felouque, & exposons-nous à la merci

des élémens, peut-être que Dieu aura pitié de nous, & que nous paſſerons au travers de nos ennemis ſans être apperçus. Je n'eus pas plutôt ſuivi le conſeil de *Rufini* (c'étoit le nom de cet Ecuyer), que le bâtiment que nous avions abandonné coula à fond. Les ennemis, s'étant apperçu de notre fuite, envoyerent après nous leur canot armé de vingt hommes. *Rufini*, voulant toujours fuir, fut tué d'un coup de mouſquet, & je me vis ſeul expoſé au plus grand péril où j'aye jamais été. La crainte de perdre ma liberté n'étoit pas ce qui me faiſoit le plus de peine : mon ſexe déguiſé m'alarmoit étrangement ; & connoiſſant l'emportement des Turcs ſur le chapitre des femmes, je craignois de porter moi ſeul toute la cruauté de leur vengeance. Il n'eſt point de Saint dans le Ciel que je n'imploraſſe à mon ſecours, & je fis alors des vœux au Seigneur, que je veux accomplir dès qu'il m'aura fait la grace de recouvrer ma liberté.

Je fus enfin mené au bord du corſaire, & le Capitaine à qui je fus préſenté, levant les yeux & les mains au Ciel, me dit que Dieu m'avoit deſtiné à quelque choſe de bien grand, puiſqu'il avoit voulu me retirer d'un pas ſi dangereux & ſi extraordinaire, & que cette protection viſible dont le Ciel m'avoit favoriſé, lui donnoit pour moi de la vénération & de l'eſtime. Il m'aſſura que je ne recevrois dans ſon bord aucun mauvais traitement. Il fut le premier à donner l'exemple à tout ſon équipage, du reſpect qu'on me devoit. Je vous avoue que le diſcours de ce Barbare me ravit d'admiration. Je ſentis pour lui en ce moment une certaine amitié, mêlée de tout le reſpect & de tout l'attachement imaginable : je l'aſſurai que s'il étoit ſincere dans toutes les proteſtations qu'il me faiſoit, jamais Eſclave ne lui donneroit tant de marques d'attachement & de fidélité que je ferois ; & m'étant proſterné à ſes genoux, que j'embraſſai & que je baignai

de mes larmes, je le priai inſtamment de ne me faire aucune violence, puiſque je ſouffrirois plutôt la mort la plus cruelle, que d'être déshonorée. Je n'eus pas à me plaindre de mon nouveau Maître. Jamais on n'a trouvé tant de bonne foi, avec tant de démonſtration d'amitié. Tout le trajet que nous fîmes depuis Lipara où notre barque coula à fond, juſqu'à Patras, ne me parut ni effrayant, ni traverſé d'aucun péril; nous y arrivâmes après huit jours de navigation, pendant leſquels je fus ſervi avec tout le reſpect & toute la propreté imaginable. Mulazem, qui étoit le premier mari de notre Patrone, étoit un des plus honnêtes hommes qu'on eut jamais vus; il avoit un fond de probité qu'on auroit peine à trouver dans bien des Chrétiens; & m'ayant promis qu'il n'attenteroit point à mon honneur, il me tint inviolablement ſa parole; & je puis dire que depuis dix ans que je ſuis à ſon ſervice, il ne m'a jamais donné le moindre ſujet de me plaindre de ſon

honnêteté, quoique les Turcs ne ſoient pas ſcrupuleux ſur ce ſujet, faiſant ſervir à leurs plaiſirs tous leurs Eſclaves, de quelque ſexe qu'ils puiſſent être. Mulazem étoit marié, il aimoit éperdument ſa femme, & n'auroit oſé, pour la vie, lui manquer de fidélité; il m'entretint ſouvent de ſon bonheur, & de l'empreſſement qu'il avoit d'arriver auprès d'elle. J'entrai dans ſa paſſion, & je la flattai ſi bien & ſi à propos, que je devins ſa confidente, m'aſſurant qu'après une épouſe ſi tendrement aimée, rien au monde ne lui étoit plus cher que moi. Ce fut dans ce moment-là que je pris mon temps pour le prier de ne me vendre à perſonne, lui aſſurant que je m'intéreſſois ſi fort à tout ce qui le regardoit, que j'aimerois autant mourir que d'être ſéparée de ſes intérêts. Je ne vous ſerai pas d'un petit ſecours auprès de Zaïde, lui dis-je; vous me dites qu'elle eſt jeune & d'une humeur aſſez volage; ces ſortes de perſonnes ſont ſujettes à des caprices qui font enrager

enrager l'homme le plus patient : ſi je deviens ſon Eſclave, je travaillerai ſi fort à vous rendre le maître de ſon cœur, que rien ne le remplira que votre idée. Mon Patron m'aſſura qu'il me conſidéroit trop pour me voir chez un autre, & qu'il m'eſtimoit ſeule plus que toutes les priſes qu'il avoit faites en ſa vie. Nous arrivâmes enfin à Patras, un Vendredi au ſoir du mois d'Avril. Je ne m'arrêterai pas à vous décrire les beautés de ce pays, ni la ſituation de cette ville, vous y êtes il y a déjà quelques années, & vous pouvez en juger beaucoup mieux que moi. La mere de Mulazem reçut ſon fils avec des ſentimens de tendreſſe, qui me donnerent de l'amour pour cette illuſtre vieille : ſa femme, qui n'étoit encore qu'une poupée de dix à douze ans, ne lui dit preſque rien, & me parut inſenſible aux careſſes d'un ſi cher époux. Je n'avois pas quitté ma chamarlouque, ni ma perruque : la mer avoit englouti toutes mes hardes, & cet habit m'ha-

billoit ſi proprement & ſi fort à mon avantage, que la vieille Patrone conçut quelque chagrin de ma beauté, & craignit que ſon fils ne s'attachât trop à moi, & ne mépriſât ſa belle-fille. Le lendemain, l'Eunuque de ma Patrone me vint dire que j'étois Eſclave, & que mon habit de Reine ne convenoit pas à ma mauvaiſe fortune. Je ne fus point ſurpriſe de ce compliment; je lui dis en riant, que j'attendois avec impatience un habit convenable à mon état. L'air enjoué avec lequel je parus ſoumis à mon malheur, donna de l'admiration à cet Eunuque, & plut ſi fort à Azemire, qu'elle courut m'embraſſer, & m'aſſura qu'elle reſpecteroit en moi les vertus qu'elle y voyoit, & qu'elle vouloit que je changeaſſe d'habit avec ſa bru; qu'elle la confioit à ma conduite, eſpérant que, par ma ſageſſe, je conſerverois la paix & la tranquillité dans la famille, bien loin d'y porter le trouble & le chagrin. Je répondis à toutes ſes honnêtetés, par toutes les

expreſſions les plus reſpectueuſes dont je fus capable. On entend fort bien la Langue Italienne dans tout le Levant, parce que la Langue Franque, qui y eſt fort en uſage, eſt une eſpece d'Italien corrompu. Je me vis donc auprès de Zaïde plus ſa Maîtreſſe qu'elle n'étoit la mienne ; j'inventai tous les jours mille propretés pour la parer, & je la divertiſſois en tant de manieres différentes, qu'elle ne ſe ſéparoit pas un ſeul moment de moi, & ne pouvoit ſouffrir d'autre perſonne que moi coucher auprès d'elle.

Je vous avoue que je me trouvai bien embarraſſé à la propoſition qu'elle m'en fit : je lui témoignai ma répugnance, que j'appuyai du prétexte de la Religion. Je ſuis Chrétienne, lui dis-je, ma Loi me défend de coucher jamais avec des Infideles ; je croirois avoir apoſtaſié, ſi je vous accordois ce que vous me demandez, & cette ſeule penſée d'avoir été rebelle à Jéſus-Chriſt, me feroit mourir de douleur. Comme je ne parlois

qu'à un enfant, je n'eus pas de peine à lui perſuader tout ce qui me plut ſur cet article ; je la priai d'aimer ſon époux qui l'adoroit, & je voulus, dès ce ſoir-là même, qu'elle le reçût dans ſon lit : grace qui ne lui avoit pas encore été accordée, parce qu'elle étoit trop jeune, & qu'étant fille du Pacha de la Morée, elle diſpoſoit abſolument de ſa volonté.

L'oncle de Mulazem avoit fait ce mariage ; & il y avoit ſept ou huit ans qu'elle étoit mariée, ſans avoir encore accordé aucune faveur à ſon époux. Je fus charmé d'avoir procuré cette ſatisfaction à un Patron que j'avois tant de ſujet d'eſtimer, & j'étois au comble de ma joie, d'être échappé d'un pas ſi dangereux, où je courois riſque d'éventer le ſecret de mon ſexe. Nos deux époux ſe donnoient tous les jours de nouveaux témoignages de tendreſſe, & me faiſoient éprouver auſſi tous les jours de nouvelles marques de leur affection. Zaïde qui commençoit à ſen-

tir de la tendreſſe pour ſon mari, craignoit à tout moment de le perdre, & me diſoit qu'elle ne lui pardonneroit jamais une infidélité. Je le crois trop attaché à vous, lui dis-je, Madame, & les plus belles perſonnes du monde ne ſeroient pas capables de le toucher. J'en puis répondre, & je n'ai jamais trouvé un plus honnête homme; auſſi ſa probité lui a acquis tout mon attachement: & quand vous voudrez récompenſer tous les petits ſervices que je vous rends, & les plaiſirs innocens que je tâche de vous procurer, ne m'en récompenſez que par les plus tendres careſſes, que je vous prie de faire à votre époux. Voilà l'état où j'ai vécu pendant dix années que je ſuis dans cette maiſon. Une année auparavant votre ſervitude, Gabrielle arriva ici. Quoiqu'elle fût jeune & belle, ma Patrone ne la diſtingua pas comme moi: ſon habit & ſes emplois furent différens des miens; il eſt vrai qu'elle plut beaucoup à cauſe de l'adreſſe de ſes mains:

jamais perſonne n'a excellé à la broderie, comme elle ; elle joue fort bien de la guitare, & chante aſſez bien, pour n'avoir pas de méthode. Je vis avec plaiſir ſes belles diſpoſitions pour la Muſique. Comme je la ſais à fond, & que je joue aſſez bien du tuorbe & du clavecin, je propoſai à Zaïde de faire venir ces inſtrumens de France, avec laquelle on avoit le commerce libre. Je fus bientôt obéi ; & les ordres furent donnés ſi à propos, que cinq mois après nous reçûmes un clavecin & un tuorbe le plus excellent qu'on pût trouver.

Jamais ſervitude ne parut plus douce à deux Eſclaves. Gabrielle, avec qui je couchois, me faiſoit part de tous les mouvemens de ſon cœur. Elle étoit groſſe de cinq mois quand elle arriva ; & le ſoin que je pris pour ſes couches, lui donna un attachement pour moi, qu'elle ne pouvoit m'exprimer qu'avec tranſport : les femmes de Provence ſont, à ce qu'elle me diſoit, emportées dans

leurs careſſes, juſques à mordre & à déchirer. Il y avoit déjà huit mois qu'elle étoit avec moi, & que nous couchions dans le même lit, ſans qu'elle ſe fût apperçue que je fuſſe homme. Une nuit qu'elle ne pouvoit dormir, après m'avoir fort careſſé, voyant que j'étois ſi tranquille, & que je ne répondois rien, elle s'approcha de plus près, & trouva que je n'étois pas fille; le profond ſommeil où j'étois m'empêcha de ſentir ſes careſſes, & je penſai mourir d'effroi, lorſque, le matin étant venu, elle me dit que j'avois grand tort de lui avoir caché un myſtere dont elle s'étoit éclaircie avec tant de plaiſir: Vous êtes un beau garçon! me dit-elle, & ce n'eſt plus *Mariola* que je ſerre entre mes bras. Je voulus rire de ſon emportement, & la railler ſur ſes airs de tendreſſe. Non, non, me dit-elle, & graces à votre ſommeil, j'ai votre ſecret: ou confiez-vous à moi, ou je vais vous perdre. Si l'on venoit à ſavoir ce que vous êtes ſous votre

habit, on m'envelopperoit dans votre perte, me croyant complice du tort que vous faites à notre Patron; avouez-moi toutes choſes, & ne craignez rien; je vous aime éperdument, & je m'expoſerai mille fois à périr, plutôt que de trahir le ſecret que vous m'aurez confié.

Que pouvois-je faire dans une conjoncture ſi fâcheuſe? J'avois manqué de prudence, de m'être trop expoſé aux emportemens d'une jeune fille. Il falloit céder à ce coup, & lui raconter toute l'hiſtoire que je viens de vous faire. Elle m'a fait payer ſa diſcrétion bien chérement. Vous avez entendu à quel prix elle me l'a vendue, & de quelle monnoie elle veut en être payée. Je vous avoue que je ſuis charmé que le haſard vous ait inſtruit d'une telle aventure; ſi vous l'aviez appriſe d'une autre maniere, peut-être que les choſes auroient pris toute une autre face, & vous euſſiez rendu bien des gens malheureux.

Je redoublai alors l'eſtime que j'avois pour la feinte *Mariola*, & je trouvai tant de plaiſir à m'entretenir avec elle, que mon attachement donna quelque eſpece de jalouſie à Zaïde. Elle me le fit connoître un jour ; & m'exagérant ſa paſſion : Mulazem, me dit-elle, avoit mille perfections, & un amour que rien n'égalera jamais : hélas ! je n'eus jamais pour lui aucun ſentiment de jalouſie, je le vis arriver & partir d'auprès de moi, ſans trouble & ſans inquiétude. Je ſentois bien que je l'aimois ; mais ma tendreſſe ne fut jamais alarmée, & je vivois dans un repos qui trouble ſouvent celui d'un époux. Vous me faites mille peines, & je ne trouve plus dans *Mariola* les mêmes plaiſirs que j'avois à la voir & à la careſſer : vous rendrez deux perſonnes malheureuſes, Luzaïſem ; il me ſemble que vous n'avez pas raiſon de le faire, après les bontés qu'on a eues pour vous. Le diſcours de Zaïde me fit porter mes réflexions loin. Je connoiſſois ſon

humeur fiere & emportée ; elle ſe regardoit comme la maîtreſſe de mon ſort ; & vivant avec elle avec beaucoup de reſpect & de civilité, elle avoit toujours conſervé ſur moi un air d'empire, qui la rendoit abſolue en tout ce qu'elle vouloit. Je fis donc tout ce que je pus pour m'empêcher de parler à *Mariola* en ſa préſence, & pour lui cacher les entretiens ſecrets que j'avois avec elle. Je parus plus aſſidu auprès de Zaïde, & n'oubliai rien pour ménager ſon eſprit, l'ayant miſe dans un état à ſe porter aux dernières violences, ſi elle avoit pu pénétrer mes ſentimens & connoître mon deſſein.

La nouvelle de la priſe de Candie me délivra de mes frayeurs, & donna la premiere ouverture au projet que j'avois fait de me rendre libre. La priſe de cette île, qui avoit tant couté au Turc, qui, depuis vingt-quatre ans, en pourſuivoit la conquête, obligea toutes les villes de l'Empire à en faire des réjouiſſances publiques. Jamais on ne vit tant

d'illuminations & tant de feux allumés. Le Patron *Antonio* me propoſa alors de faire jouer un feu d'artifice ſur l'eau, parce que cette fête nous pouvoit ſervir de prétexte pour nous échapper. Je lui dis de s'aſſurer d'un brigantin & d'Eſclaves Chrétiens déguiſés en Turcs, qui euſſent bonne envie de ſe ſauver. Tout fut ordonné avec beaucoup de promptitude & de précaution. *Antonio*, avec vingt-cinq Eſclaves de ſa connoiſſance, fut m'attendre derriere un écueil, à une lieue de Patras. Le ſoir de l'aſſignation étant arrivé, comme c'étoit moi qui donnoit cette fête à toute la ville, en témoignage de mon zele pour l'Empire, il ne me fut pas difficile de perſuader à Zaïde de venir voir ce ſpectacle. Elle y conſentit, & ſe para de toutes ſes pierreries, & des plus magnifiques habits qu'elle eût : ſes Eſclaves & ſes Eunuques l'accompagnerent dans ſa chaloupe. J'avois pris des rameurs du pays, qui devoient, après avoir vu le feu, nous conduire à un petit bien de

campagne que nous avions ſur le bord de la mer. Nous avions arrêté que nous y coucherions, pour nous débarraſſer du grand monde. Azemire étoit malade, & pria le Dervis, ſon ancien ami, d'être de la partie, pour lui faire le récit de notre divertiſſement. Les Turcs aiment paſſionnément le ſpectacle du feu. Comme ils y ſont très-peu experts, ils virent celui-ci avec une ſurpriſe & des applaudiſſemens extraordinaires. Le deſſein étoit une lune de lumiere, qui embraſoit tout le monde d'un feu de ſoufre brûlant qui éblouiſſoit les yeux. Cette machine étoit poſée ſur l'arche d'un vieux pont, d'où il ſortoit des milliers de fuſées, & des feux de toute ſortes; il y avoit à la rade un million de chaloupes, chargées de tous les habitans de la ville; les femmes ſeules n'étoient point de cette fête, qu'elles virent de leurs terraſſes. Mais comme je vivois avec Zaïde d'une autre maniere, & qu'elle m'obſédoit par ſes careſſes, je la priai de ſe traveſtir en homme

homme, avec toutes ſes filles, & de n'oublier rien à ſe rendre magnifique pour honorer cette belle nuit. Nous nous embarquâmes une heure après qu'on eut pris le divertiſſement. Jamais nuit ne fut plus belle ni plus calme. Après avoir vu le feu de cette machine, nous laiſſâmes retirer tout le monde, & nous prîmes le large dans la mer pour aller à Vircanin, qui étoit cette maiſon de plaiſance où nous devions aller coucher. Les Mariniers étoient prévenus que nous devions débarquer là, & y paſſer juſqu'au lendemain : on ſavoit notre deſſein dans la maiſon, & ainſi perſonne n'avoit pu concevoir aucun ſoupçon de notre fuite. Comme nous fûmes à la vue de l'écueil, le brigantin, qui nous apperçut, fit force de rames, & ſe trouva ſur nous ſans que nous y euſſions pris garde. D'abord Zaïde, & ceux de ſa chaloupe, s'imaginerent que c'étoit un brigantin Turc, qui, ayant ſu leur partie, avoit voulu les épouvanter ; mais quand elle ſe vit

mettre aux fers avec ſes filles, & que le lendemain matin elle eut vu que les Matelots de ſa chaloupe avoient été poignardés & jetés dans la mer, elle ſe crut perdue, & me demanda ſi c'étoit moi qui lui faiſois jouer un ſi vilain tour, pour récompenſer la tendreſſe qu'elle avoit eue pour moi ? Je vous avoue que ce reproche me perça l'ame. Je l'aſſurai que je n'avois nulle part à ce malheur, &, pour ce ſujet, je dis mille injures au Patron *Antonio*, qui, comprenant mon deſſein, me fit charger de chaînes, & ordonna qu'on abordât à terre, pour y mettre Zaïde & ſon Eunuque. J'eus beau crier de me laiſſer ma femme, ou de me mettre à terre avec elle, on ne lui accorda que le Dervis & Gabrielle pour l'accompagner, & ce fut après les avoir tous dépouillés. Je n'oſai jamais tourner mes yeux du côté du rivage, & je tins toujours mes oreilles bouchées, pour n'entendre pas les injures qu'elle vomiſſoit contre moi. Quelques Matelots m'en firent un récit,

qui mit à bout toute ma fermeté ; & Gabrielle, que je vis quelque temps après à Rome, penſa me faire quitter l'habit de Moine que j'avois pris, ne pouvant ſupporter avec tranquillité tout ce qu'elle m'apprit de ma malheureuſe famille, ainſi que j'en parlerai dans ſon temps.

Nous laiſſâmes Zaïde & ſa compagnie à cinq milles de Patras, ſur le rivage ; & le beau temps continuant à nous favoriſer, nous ne reſtâmes que trois jours à découvrir la Sicile. La plupart des Eſclaves qui fuyoient avec moi, étoient Italiens ou Maltois. Un François, honnête homme, natif d'Agde dans le Languedoc, me ſauva la vie, en empêchant le déteſtable Patron *Antonio* de commettre le plus grand crime & la plus noire perfidie qu'on pût jamais commettre. Les pierreries & les riches habits de Zaïde avoient donné lieu à ſa déteſtable entrepriſe. Pour les avoir, il avoit réſolu, quelque temps avant que d'arriver à Malte, de

me poignarder avec *Mariola*, &, après nous avoir volé tout ce que nous avions, de nous jeter dans la mer. Ce Languedocien étoit du complot, & avoit promis de faire comme les autres; mais ayant mis pied à terre avec une partie de l'équipage, parce que le vent avoit changé, il me pria de venir avec lui, & d'appeler *Pietrocio*, c'eſt ſous ce nom qu'on connoiſſoit alors *Mariola*. Il me dit de faire mon profit d'un avertiſſement qu'il alloit me donner; qu'*Antonio* avoit réſolu de me tuer, pour ſe ſaiſir de toutes mes richeſſes: qu'il étoit lui-même un de ſes complices; mais qu'il n'avoit entré dans ce déteſtable projet, que pour ne donner aucun lieu de défiance à ces perfides; & que, pour me faire connoître qu'il étoit honnête homme & que ce qu'il diſoit étoit véritable, il avoit réſolu, en m'avertiſſant, de s'échapper avec nous, & de ne plus remettre les pieds dans le brigantin. Je m'étois bien apperçu de quelque ſigne que ces Matelots s'étoient

faits les uns aux autres, mais je n'avois jamais pu m'imaginer qu'ils euſſent été capables d'un ſi noir deſſein. Je délivrois tous ces malheureux de l'eſclavage, & je me voyois aſſez de richeſſes pour les contenter tous & les faire arriver commodément dans leur maiſon; pour récompenſe, ils avoient conçu le cruel deſſein de ſe défaire de moi. Je rendis graces à Dieu de m'avoir délivré d'un malheur ſi prochain, & je lui promis de m'attacher uniquement à lui, & de rompre avec toutes les créatures de la terre. Sauvons-nous donc, dis-je à mon cher Libérateur, & fuyons des cruels qui voudroient ſe nourrir de notre ſang, après nous avoir dépouillés de nos biens.

Nous quittâmes la côte de la mer, pour pénétrer dans la terre: nous marchâmes toute la nuit, & nous nous trouvâmes à la pointe du jour à quatre grandes lieues du rivage. J'avois les pieds tout écorchés, & *Pietrocio* ne pouvoit plus ſe ſoutenir. Comme nous

étions encore avec nos habits de Turcs, nous craignions à tout moment de rencontrer quelqu'un qui allât avertir les plus proches villages, & que les Payſans ne couruſſent ſur nous, & ne nous dépouillaſſent après nous avoir maltraités. J'avois ſur moi un diamant de prix, & une ceinture toute parſemée de turquoiſes ; je pouvois avoir deux ou trois cents ſequins de monnoie ; & quoique ce ne fût rien en comparaiſon de ce que j'avois perdu, j'étois ſi content d'avoir échappé à la trahiſon du Patron *Antonio*, que je ne penſai pas à ma laſſitude, ni à la perte que j'avois faite. Je priai le Patron *Iſnard* ( c'eſt ainſi que s'appeloit ce Languedocien ) d'aller au premier village acheter des habits pour *Pietrocio* & pour moi, pendant que nous l'attendrions dans une vieille maſure que nous lui montrâmes. Je lui donnai pour cela l'argent néceſſaire ; & comme c'étoit un homme de bon ſens & de beaucoup d'eſprit, il revint le ſoir chargé de ſept ou huit aunes de groſſe bure, avec de

la toile & de quoi nous faire trois habits à la matelote ; il n'avoit pas non plus oublié du pain & du vin, pour nous faire ſubſiſter ; il nous apprit que nous étions ſur les terres de la Golta, & que nous n'étions éloignés de Meſſine que de trois ou quatre journées par terre, & une journée par eau. Nous travaillâmes à nos habits de Matelots ; *Pietrocio* couſoit à merveille, & *Iſnard* étoit tout-à-fait adroit. Nous reſtâmes trois jours dans cette maſure inhabitée ; elle étoit ſur le haut d'un tertre, d'où nous pouvions découvrir la mer, & le moindre bâtiment qui paroiſſoit. Le lendemain de notre fuite, nous reconnûmes notre brigantin qui retournoit ſur la côte où nous l'avions quitté. La peur que j'eus que ces malheureux ne nous pourſuiviſſent, me fit attendre avec impatience qu'*Iſnard* revînt du village où nous l'avions envoyé. D'abord qu'il fut arrivé, nous lui contâmes le ſujet de notre crainte. Il nous raſſura, & comme il étoit bon Pilote & qu'il connoiſſoit

parfaitement la navigation, il nous dit que le brigantin avoit été contraint de relâcher ſur ces côtes-là, parce qu'il avoit trouvé au large des vents contraires pour emboucher le canal de Malte, & qu'il ne bougeroit de ce pays-là que les vents ne fuſſent entiérement changés. Nous fûmes ſatisfaits de cette réponſe, & nous dormîmes plus tranquillement que nous n'avions fait auparavant. Dès qu'il fut jour, nous travaillâmes tous trois à nos habits; & le troiſieme jour étant arrivés à un village éloigné de trois lieues de la maſure que nous avions laiſſée, nous apprîmes qu'une galere Turque avoit amené à terre un brigantin d'Eſclaves qui s'étoient échappés de Patras. Un Eſclave de ce brigantin s'étoit ſauvé dans la mêlée, & avoit paſſé le jour auparavant dans ce lieu, où il en avoit apporté la nouvelle.

*Fin du Tome premier.*

963943

BIBLIOTECA